No. 623963
V. 1

THE TRVSTEES OF THE PVBLIC LIBRARY
LVX OMNIVM CIVIVM
OF THE CITY OF BOSTON
1852 1878

GIVEN BY
Chas. F. Atkinson

MÉMOIRES
SUR L'ANCIENNE
CHEVALERIE.

TOME PREMIER.

MÉMOIRES
SUR L'ANCIENNE
CHEVALERIE;

Considerée comme un établissement politique & militaire.

Par M. DE LA CURNE DE SAINTE-PALAYE, *de l'Académie Françoise, de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, & des Académies de Nancy & de la Crusca.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez NIC. BONAV. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1759

XG759.C11M
v.1
2v

Chas. F. Atkinson

(36345)

Dec. 22 '91

6-23-63
Vol. 1
55

AVIS
DU LIBRAIRE.

Les cinq Mémoires ſur l'Ancienne Chevalerie, & le Mémoire ſur l'utilité de la lecture des anciens Romans, qui forment la plus conſidérable partie de ces deux Volumes, ont été imprimés dans le Recueil de l'Académie des Belles-Lettres. Pluſieurs perſonnes ayant déſiré de les avoir ſéparément ; je me ſuis d'autant plus volontiers déterminé à les ſatisfaire, que l'Auteur a bien voulu y joindre un Manuſcrit ſur les Honneurs de

la Cour, & quelques-autres pièces dont l'ancienneté & la singularité pourront plaire & intéresser les Lecteurs.

Ces deux *Volumes contiennent:*

1°. *Les cinq Mémoires sur l'ancienne Chevalerie, &c.*

2°. *Un Mémoire concernant la Lecture des anciens Romans de Chevalerie.*

3°. *Extrait des Poësies Provençales.*

4°. *Les anciens Honneurs de la Cour de Bourgogne; avec une Table des noms des Personnes y mentionnées.*

AVERTISSEMENT.*

CES cinq Mémoires de M. de Sainte-Palaye, forment, avec les éclairciſſemens que l'auteur a cru devoir y joindre, un traité complet ſur notre ancienne Chevalerie. La lecture du premier de ces morceaux eſt du mois de Novembre 1746; les autres n'ont été lûs que dans le cours des années ſuivantes : mais l'unité d'objet ne nous a pas permis de les ſéparer. La plûpart de ceux qui n'ont pas fait une étude approfondie de nos An-

* Cet Avertiſſement eſt l'ouvrage de M. de Bougainville : il eſt imprimé à la tête des cinq Mémoires, dans le xx^e^. Volûme du Recueil de l'Académie des Belles-Lettres.

tiquités, ont peine à regarder notre Chevalerie comme une institution sérieuse, encore moins comme un établissement politique & militaire, dont l'histoire est liée nécessairement à celle de la noblesse & de la milice Françoise. C'est à leurs yeux un systême bisarre, imaginé par nos anciens Romanciers, & qui sert de fondement à des fictions aussi monotones qu'insipides. Cet ouvrage de M. de S^te^. Palaye leur en fera porter un jugement plus conforme au vrai. Le tableau qu'il nous offre est une partie intéressante & peu connue des mœurs de nos ancêtres. On remarquera, dans cette portion de leurs usages, un contraste singulier de religion & de galanterie, de magnificence & de simplicité, de bravoure & de soumission; un mêlange d'adresse

& de force, de patience & de courage, de belles actions produites par un motif chimérique, & de fonctions presque serviles ennoblies par un motif élevé. Mœurs à la fois grossières & respectables, aussi dignes d'être étudiées, sur-tout par un François, que celles des Grecs ou des Orientaux, comparables en bien des points, & même supérieures en quelques-uns, à celles des temps héroïques chantés par Homère. C'est un parallèle, qu'il nous suffira d'indiquer ici, que nous espérons faire un jour, & dont nous devons l'idée à l'ouvrage de M. de Ste. Palaye.

En lisant ces Mémoires on verra qu'il est peu de phrases qui ne renferment des assertions, dont la plûpart ont besoin d'être prouvées. Elles l'auroient été facilement, soit par des passages

précis, ſoit par des exemples que l'Auteur auroit accumulés ſans peine: mais cette méthode eût entraîné des diſcuſſions longues & fatigantes; elle eût trop ſouvent diſtrait le lecteur du tableau qu'on lui préſentoit, & trop deſuni des traits qui ne frappent que par leur enſemble. Il valoit donc mieux renvoyer ces notes à la fin des Mémoires, pour en compoſer comme un corps de *pièces juſtificatives*; & c'eſt le parti qu'a pris M. de S^te^. Palaye.

Ses garans ſont preſque toujours des Hiſtoriens, & quelquefois des Romanciers. Les premiers ſont témoins des *faits*; les ſeconds peuvent l'être des *uſages*. Voyez à ce ſujet le Mémoire de M. de S^te^. Palaye *ſur la lecture des anciens Romans de Chevalerie*, qui ſe trouve ici réuni aux cinq précédens.

A la vûe des ſources qu'il a conſultées, le lecteur judicieux appréciera ſans doute ſon travail & ſa critique. Nous croyons que ce fruit de tant de recherches ſera mis au nombre de ces *dévouemens ſi communs dans les Lettres*, dont parle M. le Comte de Caylus; dans ſon Mémoire ſur les poëſies de Guillaume de Machault.

Mémoir. de l'Acad. vol. xx, p. 400.

MÉMOIRES

MÉMOIRES
SUR L'ANCIENNE
CHEVALERIE,

Considérée comme un établissement politique & militaire.

PREMIERE PARTIE.

L'OBJET que je me propose est de donner une juste idée de l'ancienne Chevalerie, & de faire connoître la nature & l'utilité d'un établissement qui, regardé maintenant comme frivole, fut néanmoins l'ouvrage d'une politique éclairée, & la gloire des nations chez lesquelles il étoit en vigueur.

Pour exécuter ce deſſein, il ſuffira de mettre ſous les yeux du lecteur; 1°. l'éducation qui préparoit les jeunes gens à la Chevalerie: 2°. les exercices des Tournois, qui les rendoient propres à la guerre: 3°. l'uſage que l'on faiſoit dans les armées de la valeur, de l'adreſſe & de l'expérience des Chevaliers: 4°. les récompenſes promiſes à ceux qui ſe diſtigueroient dans les combats, & les punitions dont ils étoient menacés s'ils manquoient à leur devoir. Enfin, pour ne rien laiſſer à deſirer, s'il eſt poſſible, & pour montrer en même temps que je n'ai point été ſéduit par une aveugle prévention, j'examinerai les cauſes qui produiſirent la décadence & la chûte de la Chevalerie, & les inconvéniens qui pouvoient contre-balancer les avantages de cet établiſſement.

Remontons d'abord juſqu'à l'enfance de celui que l'on deſtinoit à devenir Chevalier. Dès qu'il avoit
(1) atteint l'âge de ſept ans (1) on le retiroit des mains des femmes, pour

le confier aux hommes. Une éducation mâle & robuſte le préparoit de bonne heure aux travaux de la guerre, dont la profeſſion étoit la même que celle de la Chevalerie. Au défaut des ſecours paternels, une infinité de Cours de Princes & de châteaux offroient des écoles toujours ouvertes, où la jeune Nobleſſe recevoit les premières leçons du métier qu'elle devoit embraſſer; & même des hoſpices où la générosité des Seigneurs fourniſſoit abondamment à tous ſes beſoins. Cette reſſource étoit la ſeule, dans ces ſiècles malheureux, où la puiſſance & la libéralité des Souverains, également reſtreintes, n'avoient point encore ouvert une route plus noble & plus utile, pour quiconque vouloit ſe dévouer à la défenſe & à la gloire de leur Etat & de leur Couronne. S'attacher à quelque illuſtre Chevalier n'avoit rien, dans ce temps-là, qui pût avilir, ni dégrader : c'étoit rendre ſervice pour ſervice; & l'on ne connoiſſoit point les raffinemens

d'une délicatesse plus subtile que judicieuse, qui auroit refusé de rendre à celui qui vouloit généreusement tenir lieu de père, les services qu'un père doit attendre de son fils. Si l'on trouve que je fais aux siècles dont je parle plus d'honneur qu'ils ne méritent, en leur attribuant des idées si saines, & des sentimens si vertueux, on peut chercher dans la vanité des mêmes siècles la source de cet usage : mais il faudra, du moins, avouer que la vanité concouroit alors au bien public, & qu'elle imitoit la vertu.

L'espèce d'indépendance dont
avoient joui les hauts Barons, au
commencement de la troisième
race, & l'état de leurs Maisons,
composées des mêmes officiers que
celle du Roi, furent pour leurs
successeurs comme des titres qui
les mettoient en droit d'imiter,
par le faste de ce qu'ils appel-
(2) loient leur Cour [2], la splendeur
& la magnificence qui n'apparte-
noient qu'à la dignité Royale. D'au-

tres Seigneurs ſubalternes, par une eſpèce de contagion trop ordinaire dans tous les ſiècles, en cherchant de plus en plus à ſe rapprocher de ceux-ci, s'efforçoient également d'élever l'état de leurs maiſons (3). (3)
On trouvoit dans un château, dans un monaſtère (4), des offices ſem- (4)
blables à ceux de la cour d'un Souverain; & comme le Roi commettoit ces offices aux Princes de ſon ſang, les Seigneurs diſtribuoient auſſi de pareilles dignités à leurs parens (5); qui de leur côté re- (5)
gardoient ces places ſous le même point de vûe, & trouvoient, en les acceptant, de quoi ſatisfaire la vanité dont ils ſe repaiſſoient. Enfin l'intérêt perſonnel, le plus puiſſant de tous les motifs, obligeoit les grands Seigneurs qui vouloient s'agrandir encore, ou du moins ſe maintenir dans leurs poſſeſſions légitimes, & dans leurs uſurpations, à s'attacher par des bienfaits & par des récompenſes ceux qui leur étoient inférieurs; & ces derniers ſe trouvoient dans

la néceſſité indiſpenſable de s'appuyer des Grands, pour s'élever ou pour ſe défendre contre l'autorité ou la tyrannie d'autres grands Seigneurs voiſins, qui les tenoient continuellement dans la crainte & dans la dépendance.

Mais je m'arrête trop long-temps ſur un uſage dont notre hiſtoire préſente continuellement & la preuve & les raiſons.

Les premières places que l'on donnoit à remplir aux jeunes gens qui ſortoient de l'enfance, étoient
(6) celles de *Pages* (6), *Varlets*, ou *Damoiſeaux*; noms quelquefois communs aux écuyers. Les autres domeſtiques, d'un ordre très-inférieur, étoient diſtingués par celui
(7) de *gros Varlets* (7); mais ſouvent auſſi confondus par les mêmes dénominations de *Pages*, de *Garçons*
(8) (8) & de *Varlets*. Les fonctions de
(9) ces Pages (9) étoient les ſervices ordinaires des domeſtiques auprès de la perſonne de leur maître & de leur maîtreſſe : ils les accompagnoient à la chaſſe, dans leurs voya-

ges, dans leurs visites ou promenades, faisoient leurs messages, & même les servoient à table [10], & leur versoient à boire. Les premières leçons qu'on leur donnoit regardoient principalement l'*amour de Dieu & des Dames* [11], c'est-à-dire, la religion & la galanterie. Si l'on en croit la chronique de Jean de Saintré, c'étoit ordinairement les Dames qui se chargeoient du soin de leur apprendre, en même tems, leur catéchisme & l'art d'aimer. Mais autant la dévotion qu'on leur inspiroit étoit accompagnée de puérilités & de superstitions, autant l'amour des Dames, qu'on leur recommandoit, étoit-il rempli de raffinement & de fanatisme. Il semble qu'on ne pouvoit, dans ces siècles ignorans & grossiers, présenter aux hommes la religion sous une forme assez matérielle pour la mettre à leur portée; ni leur donner, en même temps, une idée de l'amour assez pure, assez métaphysique, pour prévenir les desordres & les excès dont

(10)

(11)

étoit capable une Nation qui conſervoit par-tout le caractère impétueux qu'elle montroit à la guerre.

Pour mettre le jeune novice en état de pratiquer ces bizarres leçons de galanterie, on lui faiſoit de bonne heure faire choix de quelqu'une des plus nobles, des plus belles & des plus vertueuſes Dames des Cours qu'il fréquentoit; c'étoit elle à qui, comme à l'Etre ſouverain, il rapportoit tous ſes ſentimens, toutes ſes penſées & toutes ſes actions. Cet amour, auſſi indulgent que la religion de ce temps-là, ſe prêtoit & s'accommodoit à d'autres paſſions moins pures & moins honnêtes.

Les préceptes de religion laiſſoient au fond de leur cœur une ſorte de vénération pour les choſes ſaintes, qui tôt ou tard y reprenoit le deſſus. Les préceptes d'amour (qu'on me pardonne de réunir ſi ſouvent des mots auſſi mal aſſortis) les préceptes d'amour répandoient dans le commerce des Dames ces

conſidérations & ces égards reſpectueux, qui n'ayant jamais été effacés de l'eſprit des François, ont toujours fait un des caractères diſtinctifs de notre Nation (12). Les (12)
inſtructions que ces jeunes gens recevoient, par rapport à la décence, aux moeurs, à la vertu, étoient continuellement ſoûtenues par les exemples des Dames & des Chevaliers qu'ils ſervoient. Ils avoient en eux des modèles pour les graces extérieures, ſi néceſſaires dans le commerce du monde, & dont le monde peut ſeul donner des leçons. Les ſoins généreux des Seigneurs, pour élever cette multitude de jeunes gens nés dans l'indigence, tournoient à l'avantage de ces mêmes Seigneurs. Outre qu'ils employoient utilement la jeune Nobleſſe au ſervice de leur perſonne, leurs propres enfans y trouvoient des émules pour les exciter à l'amour de leurs devoirs, & des maîtres pour leur rendre l'éducation qu'ils avoient reçue. Les liaiſons (13) qu'une longue & ancien- (13)

ne habitude de vivre ensemble ne pouvoit manquer de former entre les uns & les autres, étant resserrées par le double nœud du bienfait & de la reconnoissance, devenoient indissolubles. Les enfans étoient toujours dans la disposition d'ajoûter de nouveaux bienfaits à ceux de leur père ; & les autres, toujours prêts à les reconnoître par des services plus importans, secondoient dans toutes ses entreprises leur bienfaiteur, ou celui qui le représentoit, & se sacrifiant pour lui dans tout le cours de leur vie, ils croyoient ne pouvoir jamais s'acquitter. Mais ce qu'il étoit le plus important d'apprendre au jeune éleve, & ce qu'en effet on lui apprenoit le mieux, c'étoit à respecter le caractère auguste de la Chevalerie, à révérer dans les Chevaliers les vertus qui les avoient élevés à ce rang. Par-là le service qu'il leur rendoit étoit encore annobli à ses yeux ; les servir, étoit servir tout le corps de la Chevalerie. Les jeux mêmes, qui faisoient

partie de l'amuſement des éleves, contribuoient encore à leur inſtruction. Le goût naturel à leur âge, d'imiter tout ce qu'ils voyoient faire aux perſonnes d'un âge plus avancé, les portoit à lancer comme eux la pierre ou le dard, à défendre un paſſage que d'autres eſſayoient de forcer; & faiſant de leurs *chaperons* des caſques ou des *bacinets*, ils ſe diſputoient la priſe de quelque place: ils prenoient un avant-goût des différentes eſpèces de Tournois, & commençoient à ſe former aux nobles exercices des Ecuyers & des Chevaliers. Enfin l'émulation, ſi néceſſaire dans tous les âges & dans tous les états, s'accroiſſoit de jour en jour, ſoit par l'ambition de paſſer au ſervice de quelqu'autre Seigneur d'une plus éminente dignité, ou d'une plus grande réputation, ſoit par le deſir de s'élever au grade d'écuyer dans la maiſon de la Dame ou du Seigneur qu'ils ſervoient; car c'étoit ſouvent le dernier pas qui conduiſoit à la Chevalerie.

Mais avant que de passer de l'état de Page à celui d'Ecuyer, la religion avoit introduit une espèce de
(14) cérémonie [(14)], dont le but étoit d'apprendre aux jeunes gens l'usage qu'ils devoient faire de l'épée, qui pour la première fois leur étoit remise entre les mains. Le jeune Gentilhomme, nouvellement *sorti hors de Page*, étoit présenté à l'autel par son père & sa mère, qui chacun un cierge à la main alloient à l'offrande. Le Prêtre célébrant prenoit de dessus l'autel une épée & une ceinture, sur laquelle il faisoit plusieurs bénédictions, & l'attachoit au côté du jeune Gentilhomme, qui alors commençoit à la porter. C'est peut-être à cette cérémonie, & non à celles de la Chevalerie, qu'on doit rapporter ce qui se lit dans nos historiens de la première & de la seconde Race, au sujet des premières armes que les Rois & les Princes remettoient avec solemnité aux jeunes Princes leurs enfans : quelques auteurs en ont fait l'application à la Cheva-

lerie, dont ils ont, par ce moyen, fait remonter l'inſtitution beaucoup plus haut qu'ils n'auroient dû.

Les Cours & les Châteaux étoient d'excellentes écoles de *courtoiſie* (15), de politeſſe & des autres vertus, non-ſeulement pour les Pages & les Ecuyers, mais encore pour les jeunes Demoiſelles. Elles y étoient inſtruites de bonne heure des devoirs les plus eſſentiels qu'elles auroient à remplir. On y cultivoit, on y perfectionnoit ces graces naïves & ces ſentimens tendres pour leſquels la Nature ſemble les avoir formées. Elles prévenoient de civilité les Chevaliers qui arrivoient dans les Châteaux : ſuivant nos Romanciers, elles les deſarmoient au retour des Tournois (16) & des expéditions de guerre, leur donnoient de nouveaux habits, & les ſervoient à table. Les exemples en ſont trop ſouvent & trop uniformément répétés, pour nous permettre de révoquer en doute la réalité de cet uſage : nous n'y voyons rien d'ailleurs qui ne ſoit

conforme à l'esprit & aux sentimens alors presque universellement répandus parmi les Dames ; & l'on ne peut y méconnoître le caractère d'utilité qui fut en tout le sceau de notre Chevalerie. Ces Demoiselles, destinées à avoir pour maris ces mêmes Chevaliers qui abordoient dans les maisons où elles étoient élevées, ne pouvoient manquer de se les attacher par les prévenances, les soins & les services qu'elles leur prodiguoient. Quelle union ne devoient point former des alliances établies sur de pareils fondemens ? Les jeunes personnes apprenoient à rendre un jour à leur mari tous les services qu'un guerrier distingué par sa valeur peut attendre d'une femme tendre & généreuse ; & leur préparoient la plus sensible récompense, & le plus doux délassement de leurs travaux. L'affection leur inspiroit le desir d'être les premières à laver la poussière & le sang dont ils s'étoient couverts, pour une gloire qui leur appartenoit à elles-mêmes. J'en

crois donc volontiers nos Romanciers, lorſqu'ils diſent que les Demoiſelles & les Dames ſavoient donner, même aux bleſſés [17], les ſecours ordinaires, habituels & aſſidus qu'une main adroite & compatiſſante eſt capable de leur procurer. Je reviens au jeune Ecuyer. (17)

Pour donner une idée préciſe de ce qui le diſtinguoit du Chevalier, j'obſerverai ſeulement l'uſage métaphorique que l'on fait du mot d'écuyer en notre langue : nous l'avons tranſporté dans l'agriculture, pour ſignifier le rejeton qui pouſſe au pied d'un ſep de vigne ; ce rejeton eût été un emblême très-juſte pour figurer cette nouvelle race deſtinée à repréſenter la tige précieuſe dont elle ſortoit, à l'égaler un jour, à reproduire, à multiplier l'*eſpèce* [18]. (18)

Les Ecuyers ſe diviſoient en pluſieurs claſſes différentes, ſuivant les emplois auxquels ils étoient appliqués; ſavoir, l'écuyer du corps, c'eſt-à-dire, de la perſonne, ſoit de la Dame, ſoit du Seigneur, (le

premier de ces services étoit un degré pour parvenir au second); l'écuyer de la chambre, ou le cham-
(19) bellan [19], l'écuyer tranchant, l'écuyer d'écurie, l'écuyer d'échansonnerie, l'écuyer de panneterie, &c. Le plus honorable de tous ces emplois étoit celui d'écuyer du corps, par cette raison appellé aussi
(20) écuyer d'honneur [20]. Il seroit assez difficile de les distinguer exactement, & de dire quel rang ils tenoient entr'eux: peut-être étoient-ils souvent confondus dans des Cours, & dans des maisons moins opulentes & moins nombreuses: un Ecuyer pouvoit y réunir en lui seul plusieurs offices différens.

Dans ce nouvel état d'Ecuyer, où l'on parvenoit d'ordinaire à l'âge de quatorze ans, les jeunes
(21) élèves [21] approchant de plus près
(22) la personne de leurs Seigneurs [22] & de leurs Dames, admis avec plus de confiance & de familiarité dans leurs entretiens & dans leurs assemblées, pouvoient encore mieux profiter des modèles sur lesquels

ils devoient ſe former; ils apportoient plus d'application à les étudier, à cultiver l'affection de leurs maîtres [23], à chercher les (23)
moyens de plaire aux nobles étrangers, & autres perſonnes dont étoit compoſée la Cour qu'ils ſervoient; à faire, aux Chevaliers & Ecuyers de tous les pays qui la venoient viſiter, ce qu'on appelloit proprement les honneurs [24], fa- (24)
çon de parler que nous conſervons encore à préſent. Enfin ils redoubloient leurs efforts pour paroître avec tous les avantages que peuvent donner les graces de la perſonne, l'accueil prévenant, la politeſſe du langage, la modeſtie, la ſageſſe & la retenue dans les converſations, accompagnées d'une liberté noble & aiſée pour s'exprimer lorſqu'il en étoit beſoin. Le jeune Ecuyer apprenoit long-temps dans le ſilence cet art de bien parler, lorſqu'en qualité d'écuyer tranchant, il étoit debout dans les repas & dans les feſtins, occupé à couper les viandes avec la pro-

preté, l'adreſſe & l'élégance convenables, & à les faire diſtribuer aux nobles convives dont il étoit environné. Joinville, dans ſa jeuneſſe, avoit rempli, à la Cour de S. Louis,
(25) cet office [25], qui dans les maiſons des Souverains, étoit quelquefois exercé par leurs propres enfans: le jeune comte de Foix tranchoit à la table de Gaſton de Foix ſon pere, ſuivant Froiſſart, qui nous a conſervé l'hiſtoire de la fin tra-
(26) gique de ce jeune Prince [26]. D'autres Ecuyers avoient le ſoin de préparer la table, de donner à
(27) laver [27]; ils apportoient les mets de chaque ſervice, veilloient à la panneterie & à l'échanſonnerie; ils avoient une attention continuelle afin que rien ne manquât aux aſſiſtans; ils donnoient encore à laver aux convives après les repas, relevoient les tables, & enfin diſpoſoient tout ce qui étoit néceſſaire pour l'aſſemblée qui ſuivoit, pour les *bals*, & les autres amuſemens auxquels ils prenoient part eux-mêmes avec les Demoiſelles

de la ſuite des Dames de haut état. Puis ils ſervoient les épices[28], (28)
ou dragées & confitures, le clai-
ret[29], le piment[30], le vin (29)(30)
cuit, l'hipocras[31], & les autres (31)
boiſſons qui terminoient toujours les feſtins, & que l'on prenoit encore en ſe mettant au lit ; c'eſt ce qu'on appelloit le vin du coucher
[32]. Les Ecuyers accompagnoient (32)
juſque-là les étrangers dans les
chambres[33] qui leur avoient été (33)
deſtinées, & qu'ils leur avoient préparées eux-mêmes.

Froiſſart, qui a mieux réuſſi qu'aucun de nos hiſtoriens à peindre les mœurs de ſon ſiècle, nous a donné, dans le livre troiſième de ſon hiſtoire, un tableau naïf & fidèle de la Cour du comte de Foix, qu'il avoit fréquentée : après avoir fait la deſcription des repas de ce Seigneur : *Briévement tout conſidéré & aviſé*, dit-il, *avant que je vinſſe à ſa Cour, j'avois été en moult de cours de Rois, de Ducs, de Princes, de Comtes & de hautes Dames : mais je ne fus oncques en nulle qui mieux*

me pleust, ni ne vis aucuns qui fussent sur le fait d'armes réjouis, plus que celui comte de Foix étoit. On veoit en la salle, en la chambre, en la cour, Chevaliers & Ecuyers d'honneur aller & marcher, & les oyoit-on parler d'armes & d'amour; tout honneur étoit là-dedans trouvé; toute nouvelle, de quelque pays ne de quelque royaume que ce fust, là-dedans on y apprenoit; car de tout pays, pour la vaillance du Seigneur, elles y venoient.

De ce service, que je crois n'avoir été que l'introduction à un autre qui demandoit plus de force, d'habileté & de talens, on devoit passer à celui de l'écurie: il consistoit au soin des *chevaux*, qui ne pouvoit être que noble dans les mains d'une noblesse guerrière qui ne combattoit qu'à cheval. Des Ecuyers habiles les dressoient à tous les usages de la guerre, & avoient sous eux d'autres Ecuyers plus jeunes, auxquels ils faisoient faire l'apprentissage de cet exercice. Bayard fut remis, par le Duc de

Savoie, entre les mains d'un Ecuyer de confiance, chargé de veiller à ſa conduite & à ſon inſtruction. D'autres Ecuyers tenoient les armes (34) de leurs maîtres toujours (34)
propres & luiſantes pour le moment où ils en avoient beſoin ; & toutes ces différentes eſpèces de ſervices domeſtiques étoient mêlées du ſervice militaire, tel, à peu près, qu'il ſe fait dans les *places de guerre.* Un Ecuyer alloit à minuit faire ſa ronde dans toutes les chambres & les cours du château.

Si le Maître montoit à cheval, des Ecuyers s'empreſſoient à l'aider, en lui tenant l'étrier ; d'autres portoient les différentes pièces de ſon armure, ſes braſſards, ſes gantelets, ſon heaume & ſon écu*. A l'égard de la cuiraſſe, nommée auſſi haubergeon ou plaſtron, le Chevalier devoit la quitter encore moins que les ſoldats Grecs ou Romains ne quittoient leurs boucliers. D'autres portoient ſon Pen-

* On en voit encore une image dans la cavalcade du Lieutenant civil à Paris.

non, sa lance & son épée : mais, lorsqu'il étoit seulement en route, il ne montoit qu'un cheval d'une allure aisée & commode, roussin, courtaut, cheval amblant ou d'amble, coursier, palefroi [35], hacquenée ; car les jumens [36] étoient une monture dérogeante, affectée aux roturiers & aux Chevaliers dégradés ; & peut-être, par un usage prudent, on les avoit réservées pour la culture des terres, & pour multiplier leur espèce. C'étoit dans cette vûe qu'on avoit imprimé une espèce de tache aux Nobles qui auroient voulu s'en servir ; & la politique avoit dès-lors imaginé ce moyen de maintenir un règlement qu'il importoit de faire observer par des François : c'est ainsi qu'un de nos Rois, pour supprimer le luxe, ne permit les dorures qu'aux *femmes de mauvaise vie.*

(35) (36)

Des chevaux de bataille, c'est-à-dire, des chevaux d'une taille élevée, étoient, dans le cours d'une route, menés par des Ecuyers qui les tenoient à leur droite, d'où on

les a appellés deſtriers [37]: ils les (37)
donnoient à leur maître lorſque l'ennemi paroiſſoit, ou que le danger ſembloit l'appeller au combat; c'étoit ce qu'on appelloit *monter ſur ſes grands chevaux* [38], expreſ- (38)
ſion que nous avons conſervée, auſſi-bien que celle de *haut à la main*, venue de la contenance fière avec laquelle un Ecuyer, accompagnant le Maître, en portoit le heaume élevé ſur le pommeau de la ſelle. Ce heaume, auſſi-bien que les autres parties de ſon armure offenſive & défenſive, lui étoient remiſes par les divers Ecuyers qui en étoient dépoſitaires, & tous avoient un égal empreſſement à l'armer; ils apprenoient eux-mêmes à s'armer un jour avec toutes les précautions néceſſaires pour la ſûreté de leurs perſonnes. C'étoit un art qui demandoit beaucoup d'adreſſe & d'habileté, que celui de raſſembler & d'affermir les jointures d'une cuiraſſe & des autres pièces de l'armure, d'aſſeoir & de lacer exactement un heaume ſur la tête, & de

clouer & river soigneusement la
(39) visière ou ventaille [(39)]. Le succès & la sûreté des combattans dépendoient souvent de l'attention qu'ils y avoient apportée. Les Officiers chargés du heaume, de la lance & de l'épée, les gardoient aussi lorsque le Chevalier s'en étoit désaisi pour entrer dans une égli-
(40) se [(40)], ou dans un autre lieu respectable, & dans les nobles maisons où il arrivoit. Nous pouvons croire que cet usage d'ôter son heaume, a donné la première origine à l'usage de se découvrir dans les lieux, & pour les personnes à qui l'on doit de la considération. Lorsqu'une fois les Chevaliers étoient montés sur leurs grands chevaux, & qu'ils en venoient aux mains, chaque Ecuyer, rangé derrière son Maître, à qui il avoit remis l'épée, demeuroit, en quelque façon, spectateur oisif du combat ; & cet usage pouvoit aisément s'accommoder à la façon dont les troupes de cavalerie se rangeoient en bataille sur une ligne, suivie de celle des Ecuyers

Ecuyers [41], l'une & l'autre étant (41)
rangées en *haie*, ſelon la manière de parler uſitée alors: car à peine commencions-nous, dans le ſiècle des capitaines la Noue & Montluc, à combattre en eſcadron [42], ou, (42)
comme on s'exprimoit alors, en *hoſt*. Pendant ce temps-là l'Ecuyer, ſpectateur oiſif dans un ſens, ne l'étoit point dans un autre; & ce ſpectacle, utile à la conſervation du maître, ne l'étoit pas moins à l'inſtruction du ſerviteur. Dans le choc terrible des deux haies de Chevaliers qui fondoient les uns ſur les autres les lances baiſſées, les uns bleſſés ou renverſés ſe relevoient, ſaiſiſſoient leurs épées, leurs haches, leurs maſſes, ou ce qu'on appelloit leurs *plommées* ou *plombées*, pour ſe défendre & ſe venger; & les autres cherchoient à profiter de leur avantage ſur des ennemis abattus. Chaque Ecuyer étoit attentif à tous les mouvemens de ſon maître, pour lui donner, en cas d'accident, de nouvelles armes, parer les coups qu'on lui

portoit, le relever & lui donner un
cheval frais ; tandis que l'Ecuyer
de celui qui avoit le deſſus ſecon-
doit ſon Maître par tous les moyens
que lui ſuggéroit ſon adreſſe, ſa
valeur & ſon zèle, & ſe tenant
toujours dans les bornes étroites
(43) de la défenſive (43), l'aidoit à
profiter de ſes avantages, & à rem-
porter une victoire complette. C'é-
toit auſſi aux Ecuyers que les Che-
valiers confioient, dans la chaleur
(44) du combat, les priſonniers (44)
qu'ils faiſoient. Ce ſpectacle étoit
une leçon vivante d'adreſſe & de
courage, qui montrant ſans ceſſe au
jeune guerrier de nouveaux moyens
de ſe défendre, & de ſe rendre ſu-
périeur à ſon ennemi, lui donnoit
lieu, en même temps, d'éprouver
ſa propre valeur, & de connoître
s'il étoit capable de ſoûtenir tant
de travaux & tant de périls. La
jeuneſſe foible & ſans expérience
n'étoit point expoſée à porter le
fardeau peſant de la guerre, ſans
avoir appris, long-temps aupara-
vant, ſi ſes forces & ſes talens y

répondoient ; une longue épreuve d'obéïssance & de soûmission, préparoit celui qui devoit un jour commander, à servir lui-même d'exemple. Mais l'Ecuyer ne passoit pas si promptement d'un service paisible, à ces occasions si périlleuses. Les Cours & les Châteaux étoient des écoles où l'on ne discontinuoit point de former les jeunes athlètes que l'on destinoit au service, & à la défense de l'Etat. Des jeux pénibles, où le corps acquéroit la souplesse, l'agilité & la vigueur nécessaires dans les combats ; des courses de bagues, de chevaux & de lances, l'avoient disposé de longue main aux Tournois, qui n'étoient que de foibles images de la guerre. Les Dames, dont la présence animoit l'ardeur de ceux qui vouloient s'y distinguer, se faisoient un noble amusement d'assister à ces jeux.

Le récit que nous fait l'historien de la vie de Boucicaut, peut faire juger des exercices par lesquels la jeunesse endurcie à la peine

& à la fatigue, préparoit son corps au métier de la guerre: *Maintenant*, dit l'historien, en parlant du jeune Boucicaut, *il s'essayoit à saillir sur un coursier, tout armé: puis autrefois couroit & alloit longuement à pied pour s'accoutumer à avoir longue haleine, & souffrir longuement travail; autrefois férissoit d'une coignée ou d'un mail grande pièce & grandement. Pour bien se duire au harnois, & endurcir ses bras & ses mains à longuement férir, & pour qu'il s'accoutumast à légèrement lever ses bras, il faisoit le soubresaut armé de toutes pièces, fors le bacinet, & en dansant le faisoit armé d'une cotte d'acier; sailloit, sans mettre le pied à l'étrier, sur un coursier, armé de toutes pièces. A un grand homme monté sur un grand cheval, sailloit de derrière à chevauchon sur ses épaules, en prenant ledit homme par la manche à une main, sans autre avantage.... en mettant une main sur l'arçon de la selle d'un grand coursier, & l'autre emprès les aureilles, le prenoit par les creins en pleine terre, & sailloit par entre ses bras de*

l'autre part du Courſier... Si deux parois de plaſtre fuſſent à une braſſe l'une près de l'autre qui feuſſent de la hauteur d'une tour, à force de bras & de jambes, ſans autre aide, montoit tout au plus haut ſans cheoir au monter ne au devaloir. Item, il montoit au revers d'une grande échelle dreſſée contre un mur, tout au plus haut ſans toucher des pieds, mais ſeulement ſautant des deux mains enſemble d'échelon en échelon armé d'une cotte d'acier, & ôté la cotte, à une main ſans plus, montoit pluſieurs échelons... Quant il eſtoit au logis, s'eſſayoit avec les autres Ecuyers à jeter la lance ou autres eſſais de guerre, ne ja ne ceſſoit (45). (45)

Il falloit, comme on le voit par ce récit, que l'aſpirant à la Chevalerie réunît en lui ſeul toute la force néceſſaire pour les plus rudes métiers, & l'adreſſe des arts les plus difficiles, avec les talens d'un excellent homme de cheval. Nous ferons donc moins ſurpris de voir que le ſeul titre d'Ecuyer ait été tellement en honneur, qu'on

n'a point héſité de le donner au fils
(46) aîné d'un de nos Rois [46].

Ce n'étoit pas non plus ſans
raiſon que l'on ſe défioit de la
tendreſſe paternelle, qui peut-être
auroit adouci, par une éducation
domeſtique, la rigueur de ces épreu-
ves. Un Chevalier devoit placer ſon
fils dans la maiſon d'un autre Che-
valier pour y apprendre l'office d'E-
cuyer ; pour l'exercer & acquérir
(47) la Chevalerie [47]. Un auteur qui
avoit long-temps ſuivi la Cour & le
métier des armes ; & qui ſous le
règne de Charles V ayant vû fleurir
la Chevalerie, gémiſſoit d'en voir
la décadence ſous celui de Char-
les VI, achevera de nous apprendre
par quels degrés différens on y
parvenoit dans le temps de ſa ſplen-
(48) deur. « Les jeunes gens [48], dit-il,
» paſſoient d'abord par l'état de Pour-
» ſuivans, portant la lance & le ba-
» cinet des Chevaliers, apprenant
» à monter à cheval, & voyant les
» trois métiers des armes. » C'eſt-à-
dire, qu'ils fréquentoient les Cours
des Princes de leur nation ; qu'ils

ſuivoient les armées en temps de guerre, d'où leur venoit le nom de Pourſuivans d'armes ; & qu'ils alloient, en temps de paix, faire des voyages ou des meſſages dans les pays éloignés, pour acquérir de plus en plus l'expérience des armes & des Tournois, & pour connoître les mœurs étrangères. Enſuite ils devenoient archers, puis écuyers, ſervant à la cuiſine & à la table, & portant derrière eux à cheval les malles de leur maître ; enfin admis à être gendarmes, ils faiſoient encore pendant huit ou dix ans l'apprentiſſage de la Chevalerie avant que de la recevoir : ils employoient de nouveau tout ce temps à ſuivre les Tournois, à faire la guerre, & à viſiter les pays lointains où l'honneur, les armes, & les Dames étoient le plus en recommandation. Le but de ces voyages étoit de s'inſtruire à la vûe des Tournois, des gages de batailles & des autres exercices qui ſe faiſoient dans les Cours, d'apprendre de nouveaux moyens pour

se défendre, & des tours d'escrime particuliers. On ne les étudioit point légèrement & superficiellement : on les observoit avec une attention scrupuleuse ; & afin de n'en point perdre la mémoire, on
(49) y portoit des tablettes (49) pour enregistrer les faits & les circonstances les plus remarquables. On ne peut guère douter que les Dames, spectatrices, comme nous l'avons dit, des jeux de la jeune Noblesse, n'assistassent aussi avec plaisir aux exercices des Ecuyers ; mais il paroît qu'elles s'étoient abstenues dans les premiers temps d'assister aux Tournois. L'horreur de voir répandre le sang céda enfin, dans le cœur de ce sexe né sensible, à l'inclination encore plus naturelle & plus puissante qui les porte vers tout ce qui appartient au sentiment de la gloire : les Dames accoururent en foule aux Tournois ; & cette époque dut être celle de la plus grande célébrité de ces exercices.

(50) La veille des Tournois (50) étoit,

pour ainsi dire, solemnisée par des espèces de joûtes appellées tantôt essais [51] ou *éprouves*, épreuves ; (51)
tantôt les vêpres du Tournoi [52], (52)
& quelquefois *escrémie* [53], c'est- (53)
à-dire, escrimes ; où les Ecuyers les plus adroits s'essayoient les uns contre les autres avec des armes
[54] plus légères à porter, & plus (54)
aisées à manier que celles des Chevaliers ; plus faciles à rompre, & moins dangereuses pour ceux qu'elles blessoient. C'étoit le prélude du spectacle nommé le grand Tournoi, la haute ou la forte journée du Tournoi, le maître Tournoi, la *maître éprouve*, que les plus braves & les plus adroits Chevaliers devoient donner le lendemain, à une multitude innombrable d'assistans de toute espèce. Ceux d'entre les Ecuyers qui s'étoient le plus signalés dans ces premiers Tournois, & qui en avoient remporté le prix, acquéroient quelquefois le droit de figurer dans les seconds, parmi l'ordre illustre des Chevaliers, en obtenant eux-mêmes la

Chevalerie : car c'étoit un des de-
(55) grés, entre beaucoup d'autres (55),
par lesquels les Ecuyers montoient en ce temple d'honneur, pour parler le langage figuré de ces temps-là. C'étoit le prix le plus insigne que l'on pût proposer dans les occasions importantes & périlleuses de la guerre, pour redoubler le courage des guerriers; elle se donnoit d'avance comme un caractère qui imprimoit des sentimens élevés au-dessus de l'humanité. Elle se donnoit pareillement après les combats, ainsi que nous le dirons, comme une récompense capable de payer les plus longs travaux & les actions les plus éclatantes, & d'acquitter en même temps les plus grands services rendus au Souverain & à la patrie.

(56) L'âge de 21 ans (56) étoit celui auquel les jeunes gens, après tant d'épreuves, pouvoient être admis à la Chevalerie : mais cette règle ne fut pas toujours constamment observée. La naissance donnoit à
(57) nos Princes du Sang (57), & à tous

les Souverains, des privilèges qui marquoient leur ſupériorité; & les autres aſpirans à la Chevalerie l'obtinrent avant l'âge preſcrit[58] par (58) les anciennes loix, lorſque leur mérite les avoit rendu *vieux & meurs en cela;* ainſi que Brantôme s'exprime au ſujet du Vidame de Chartres, qui reçut fort jeune l'Ordre du Roi.

NOTES

SUR LA PREMIERE PARTIE.

1. *Sept ans*]. DANS le cas de séparation entre mari & femme, les enfans au-dessous de sept ans demeuroient sous la garde de leur mère ; suivant la coûtume de Beauvoisis en 1283, *ch.* LVII, *p.* 294.

Eustache Deschamps confirme cet usage: il fait ainsi parler une mère qui se plaint des soins que lui donnent le ménage & l'éducation de ses enfans : *Poësies mss. du XIV. siècle. fol.* 510, *col.* 2.

> Il y a jusques à VII ans
> Et plus encore trop de peris*,
> Mais il n'en chaut à nos maris.

* Périls.

La loi qui ordonne de laisser les enfans entre les mains des femmes jusqu'à l'âge de sept ans, remonte à l'empereur Julien. Ce Prince nous apprend, dans son *Misopogon*, qu'on l'avoit mis à cet âge entre les mains d'un gouverneur. Cet usage s'observe communément à l'égard des enfans de nos Rois & de nos Princes.

2. *Leur Cour*]. La Cour du chef Seigneur (*chief Seignor*) au royaume de Jérusalem, étoit appelée *haute Cour*. On y comptoit quatre Baronies (ou cours de Barons) dont le caractère distinctif étoit d'avoir un *Connétable* & un *Maréchal*. Un grand nombre

de Seigneurs tenoient auſſi des Cours: quelques-uns avoient *Cour coins* (de monnoie) & *juſtice*; d'autres *Cour de bourgeoiſie & juſtice*. Aſſiſes de Jéruſalem, publiées par la Thaumaſſière, *ch.* CCCXXIV *& ſuiv.* *p.* 216 *& ſuiv.*

3. *De leurs Maiſons*]. M. de Fleuri, dans ſon ouvrage ſur les mœurs des Chrétiens, (*p.* 362, 388 *juſqu'à* 395), s'eleve contre le faſte qui régnoit vers le XI^e^. ſiècle dans les maiſons des grands Seigneurs: il leur reproche d'avoir multiplié les chapelles domeſtiques. Cet abus continuoit encore dans le XIV^e^. ſiècle: on y voyoit de ſimples Avocats avoir des Chapelains. Euſtache Deſchamps dans ſes poëſies manuſcrites, leur adreſſe ces vers:

Vous uſez de toutes nobleſſes,
Vous eſtes francs ſans ſervitute
Plus que n'eſt le droit d'inſtitute.
Vous avez votre Chapelain
Pour chanter votre Meſſe au main *,
Au partir de votre maiſon.
Vous êtes toûjours en ſaiſon,
Vous êtes comme Sains en terre.

* Matins.

4. *Monaſtère*]. Le paſſage ſuivant de D. Félibien juſtifie cette aſſertion. *Les Abbés* (de S. Denys) *avoient nombre d'officiers religieux & laïcs. Lorſque l'abbé de S. Denys alloit en campagne, il étoit ordinairement accompagné d'un Chambelan & d'un Maréchal, dont les offices étoient érigés en fief; comme l'on voit par les actes de* 1189 *& de*

1231. *Ces offices & ces fiefs ont été depuis réunis au domaine de l'abbaye aussi-bien que l'office de Bouteillier de l'Abbé, qui étoit pareillement un office érigé en fief, & possédé par un séculier domestique de l'abbé de S.Denys, avant l'an* 1182. Hist. de S.Denys, par D. Félibien, l. v, p. 279, note A.

5. *A leurs Parens*]. On lit dans plusieurs Romans, & sur-tout dans celui de Lancelot du Lac, que des Ecuyers servoient à la table de quelques Chevaliers dont ils étoient frères; mais ces exemples ont besoin de témoignages plus authentiques. *T. II, fol. 34, v°. col. 1.*

Dans la chronique des chevaliers Catalans, écrite vers l'an 1500, on lit, à l'article *Copons* (*p.* 150): *Le premier de cette famille qui s'établit en Catalogne, fut un serviteur de Pierre de Allamani, qui étoit aussi son parent.* Et plus bas: *Quand Rémon Bérenger I, comte de Barcelonne, fut revenu de ses conquêtes, & qu'il eut donné les terres de Pontons & de Durbans à Pierre de Allamani, celui-ci les donna à ce serviteur* (son parent) *pour les tenir en fief du comte de Barcelonne de la même manière qu'il les tenoit. C'est de ce Copons que sont issus les Copons, suivant Montener.* Ibid. *Manusc. en langue Catalane, qui est proprement un Nobiliaire de la Catalogne.*

6. *Pages*]. Ce mot, ainsi que celui d'Ecuyer & de Valet, ont souvent été confondus. *Le chevalier doit avoir Ecuyer & Garçon ou Paige qui le servent & prennent garde de ses chevaux.* Dans le livre intitulé, *Ordre de Chevalerie*, fol. 2.

Saintré *Jouvencel*, âgé de treize ans étant *Histoire*

de Saintré, p. 2, 13, 23. *Ibid.* 15 & 22.

passé de l'hôtel du Seigneur de Preuilli à la cour du roi Jean, où il fut *Paige & enfant d'honneur*, est appelé quelquefois Valet ou Valleton, & d'autres fois Ecuyer; lorsqu'on lui adresse la parole ou qu'on parle de lui, il est traité tantôt de *Maître* & tantôt de *Sire* ou *Beausire*.

Les Ecuyers furent aussi appelés *Varlets, Sergens & Damoisaux*.

Hist. de Ch. VI, p. 57, sous l'an 1386.

7. *Gros varlets*]. C'est dans ce sens que Juvénal des Ursins dit : *Il y eut huit mille chevaliers & Escuyers, & gens de traits & gros* varlets *sans nombre.*

8. *De garçons*]. Ce mot est synonyme de celui de Domestique inférieur, dans le passage suivant de Froissart : *Se ferit ès tentes & ès logis des seigneurs de France, & y fit bouter le feu, & n'y trouverent que* garçons *& valets qui tantôt s'enfuirent.*

Froissart, l. I, p. 97.

9. *De ces Pages*]. Sous les Rois de la première race la jeune noblesse étoit instruite dans les maisons des grands Seigneurs, d'où elle étoit ensuite admise à la cour des Rois. Cette coûtume subsistoit encore du temps de Montagne, & il en fait l'éloge en ces termes : *C'est un bel usage de notre nation, qu'aux bonnes maisons nos enfans soient reçeus pour y être nourris & élevés Pages comme en une eschole de noblesse, & est discourtoisie, dit-on, & injure d'en refuser un Gentilhomme.*

T. III, p. 175.

La facilité d'entrer de bonne heure dans le service militaire a rendu ce secours mutuel moins néceſsaire.

10. *Servoient à table*]. Le jeune Bayard, au sortir de l'école fut placé par ses parens dans la maison de l'évêque de Grenoble son oncle, qui le mena avec lui à la cour de Savoie. Le Prélat ayant été admis à la table du Duc : *Durant icelui (dîner) estoit son nepveu le bon Chevalier (Bayard) qui le servoit de boire très-bien en ordre, & très-mignonnement se contenoit.* *Vie du Chev. Bayard, c. III, p. 11.*

Qu'on lise les chapitres III, IV & V de la vie du chevalier Bayard, on y trouvera des détails capables de donner une juste idée de la protection que les Seigneurs accordoient aux jeunes gens attachés à leur service, de l'émulation qu'ils leur inspiroient par leurs éloges, & des efforts que ces jeunes élèves faisoient continuellement pour mériter leurs bonnes graces.

11. *L'amour de Dieu & des Dames*]. L'un ne devoit point aller sans l'autre, & l'amant qui *entendoit à loyaument servir une Dame*, étoit sauvé suivant la doctrine *de la Dame des belles cousines*. Voyez sa logique & sa théologie dans les neuf premiers chapitres de l'histoire de Saintré.

12. *De notre nation*]. La galanterie Françoise avoit introduit, dans le commerce épistolaire, cette formule dont se sert Olivier de la Marche, liv. II. de ses mémoires, en finissant une lettre qu'il écrit au maître d'hôtel du duc de Bretagne : *Je prie Dieu qu'il vous doint joye de votre Dame & ce que vous desirez.* C'est dans le même sens *Petit Jehan de Saintré, p. 193.*

que la Reine dit à Saintré : *Dieu vous doint joye de la chose que plus desirez.*

13. *Les liaisons*]. L'habitude de vivre ensemble formoit souvent entre les jeunes gens une amitié que rien n'étoit capable de rompre, comme on peut le voir par l'intimité qui régna dès la plus tendre jeunesse, entre Saintré & Boucicaut, élevés ensemble au service domestique du Roi.

Saintré, chap. XLVII, p. 303.

14. *Cérémonie*]. On peut consulter sur cet usage le traité de l'épée Françoise par Savaron, *pages* 34 *&* 35, comme aussi le théatre d'honneur de Favin, *page* 84 *& suivantes.* Quelques auteurs, trompés par le rapport de cette cérémonie avec celle de la réception des Chevaliers, l'auront prise pour la Chevalerie même dont ils ont fait remonter l'institution bien au-delà du XI[e]. siècle auquel elle a commencé : d'autres ont supposé, avec aussi peu de fondement, que les Dames avoient pû conférer la Chevalerie. Cependant on lit dans l'histoire de du Guesclin, publiée par Menard à la fin de l'avis aux lecteurs, que Jeanne de la Val, veuve de ce Connestable, ceignit l'épée qu'il avoit portée, à André de la Val depuis Maréchal de France *lors fort jeune, & le fit Chevalier* : je ne trouve dans nos historiens aucun autre exemple qui puisse nous faire croire que les Dames ayent jamais fait des Chevaliers.

15. *Courtoisie*]. Le Chevalier de la Tour, dans ses instructions à ses filles, *folio* 5, *v°.*

leur recommande la courtoisie autant pour le moins envers les personnes de petit état qu'envers les grands; telles sont les raisons qu'il en apporte : *Ceux-là*, dit-il, *vous porteront plus grant louenge & plus grant renommée & plus grant bien que les grans : car l'honneur & la courtoisie qui est portée aux grans, n'est faite que de leur droit que l'en leur doit faire; mais celle qui est portée aux petits gentiz hommes & aux petites gentilz femmes & autres mendres, tel honneur & courtoysie vient de franc & doulx cuer, & le petit à qui on la fait s'en tient pour honnoré, & lors il l'exhaulce par tout & en donne los & gloire à celluy ou à celle qui luy a fait honneur. Et ainsi des petits à qui l'en fait courtoysie & honneur vient le grant los & la bonne renommée, & se croist de jour en jour.* Le Chevalier cite pour exemple à ses filles, une grande Dame qu'il vit en grande compagnie de Chevaliers & de Dames de haut état, ôter son chaperon à un simple Taillandier & lui faire la réverence (*& se humilia*); comme on lui en fit des reproches, j'aime mieux le lui avoir ôté, répondit-elle, que d'y avoir manqué pour un Gentilhomme (*que de ne l'avoir baissé contre ung Gentilhomme*). Cet ouvrage contient beaucoup d'autres leçons pareilles où l'on voit souvent des mœurs simples, rudes & même grossières, mais toujours pures, honnêtes & raisonnables : tel est encore cet avis qu'il donne, *fol.* 8 *recto*, aux gentilz femmes & nobles demoiselles, *d'estre de doulce maniere humbles & fermes d'estat & de maniere pou-*

* Causeuses. a Follâtres. b Evaporées. c Hardies.

emparlées * *& respondre courtoysement n'estre pas trop enrisées* [a] *ne enresvées* [b] *ne soursaillies* [c] *, ne regarder trop legerement ; car pour en faire moins, n'en vient se non bien, & maintes en ont perdu leurs mariages pour trop grans semblans, &c.*

16. *Elles les desarmoient au retour des tournois*]. Voyez dans le Père Ménestrier la réponse fière & courageuse d'une Dame Espagnole à son mari, lorsqu'étant accourue pour le desarmer au retour d'un tournoi dont il étoit sorti vainqueur, elle trouva encore un tronçon de lance resté dans sa jambe. *Traité de la Chevalerie ancienne & moderne, page* 173.

17. *Même aux blessés*]. Consultez à ce sujet les recherches sur l'origine de la Chirurgie, *pages* 5 *&* 6. Le passage suivant n'est pas moins décisif: *Atant* dit une des héroïnes du roman de Perceforest, *beau neveu il me semble que vous avez votre bras à mal aise. Par ma foy, respondit Norgal, chere Dame, il est ainsi ; si vous prie que garde y veuillez prendre. Lors la Dame appella une sienne fille qui se nommoit Helaine, la quelle fist grant chere à son cousin, puis print garde à son bras, & trouva qu'il estoit hors de son lieu, & fist tant qu'elle lui remist ; puis dist : mon cousin, allez vous en, car vous estes guery ; dont Norgal fut joyeulx à merveille, & en remercia moult de fois sa cousine : car il ne s'en cuidoit aller de grant temps après.*

Perceforest, *tom. V*, *f.* 40. *v°. col.* 1.

18. *Ecuyer*]. Ce mot d'Ecuyer eſt encore employé par les chaſſeurs dans une ſignification qui s'accorde parfaitement avec l'idée que nous devons avoir de l'attachement & de la ſubordination des Ecuyers à l'égard des Chevaliers, dont ils ſuïvoient tous les pas & obſervoient toutes les démarches. *Eſcuyer, en terme de chaſſe; jeune cerf qui accompagne & ſuit un vieux cerf.* Voyez Gaſton Phœbus, liv. de la Chaſſe, page 14, col. 1.

19. *Chambellan*]. Les Chambellans gardoient l'or & l'argent de leurs Maîtres: ces Officiers & les connétables étoient chargés de tirer des coffres la vaïſſelle d'or & d'argent deſtinée au ſervice de la table; les Bouteillers & les Echanſons livroient le vin ſans meſure. *Voyez le tournoiement d'Antecriſt parmi les Fabliaux manuſcrits du Roï, 7615, fol.* 187 *&* 188.

20. *Ecuyer d'honneur*]. Hardouïn de la Jaille, *livre du champ de bataille, fol.* 43, *recto*, parlant des quatre perſonnages que l'on devoit choiſir pour aſſiſter en qualité d'*Eſcoutes* au gage de bataille, s'exprime en ces termes: *Si aucun demandoït s'il convient que ces quatre ſoient Chevaliers, je dis que ouy, ſi trouver ſe peut; & en leur defaut Eſcuyers d'honneur de bonne monſtre, non apprentis d'armes porter.* L'Ecuyer d'honneur portoit à la guerre la bannière de ſon Maître & crioit le cri d'armes du même Seigneur. *Voyez l'hiſt.*

de du Gueſclin, publiée par Ménard, p. 443.

M. de Fleuri, Traité des Etudes, p. 19.

21. *Les jeunes Clercs*]. L'éducation que les Evêques ſe chargeoient de donner aux jeunes Clercs qui leur étoient attachés, a beaucoup de reſſemblance avec celle que les Ecuyers recevoient des Chevaliers, & confirme l'idée que nos anciens auteurs ont eue de faire un parallèle aſſez exact entre la Prélature & la Chevalerie. Les maiſons des Chevaliers, conſidérées ſous ce point de vûe, étoient les ſéminaires des Ecuyers. *Chaque Evêque*, dit M. de Fleuri, *prenoit un ſoin particulier de l'inſtruction de ſon Clergé, principalement des jeunes Clercs qui étoient continuellement attachés à ſa perſonne pour lui ſervir de Lecteurs & de Secrétaires, le ſuivre & porter ſes lettres & ſes ordres*, &c.

Voy. la ſeconde partie de ces Mémoires.

N°. 7615. fol. 150, R. col. 1, dans la pièce intitulée de la robe vermeille.

22. *De leurs Seigneurs*]. La fonction des Ecuyers étoit encore d'habiller & de deshabiller leurs Maîtres; ce qui les obligeoit de ſe trouver à leur lever & à leur coucher. *Voyez les Fabliaux manuſcrits du Roi.*

23. *De leurs Maîtres*]. L'uſage commun des temps que je décris, m'autoriſe à me ſervir de ce mot. Hardouin de la Jaille, dans ſon livre *du champ de bataille*, *fol.* 50, *v°.* s'exprime ainſi à ce ſujet: *L'un de ſes Eſcuyers doit promener le cheval en ſon quartier des lices, vers la moitié, & l'autre Eſcuyer plus avant d'un peu, gardant que les chevaux ne s'affrontent, ne combatent, ce que faire pourroient, ne de plus ſe*

doivent empescher fors quant vient à monter pour aider chacun son Maistre & mettre hors les pavillons.

Le mot de *Maître* est aussi souvent donné à celui dont on étoit prisonnier. *Puisqu'un bon Chevalier esprouvé en bataille est pris en bon fait d'armes, & qu'il s'est rendu & juré à tenir prison, il ne s'en doit partir sans le congié de son* Maistre.

Hist. de B. du Guesclin, par Ménard, p. 297, & 318.

24. *Les honneurs*]. Le mot *honneur* signifioit proprement le cérémonial d'une Cour. L'épée d'honneur étoit celle qui se portoit dans les cérémonies ; le trône d'honneur, le heaume d'honneur, le cheval d'honneur, le manteau d'honneur, la table d'honneur & autres phrases pareilles s'employoient dans le même sens. Les Chevaliers & Ecuyers d'honneur ou du corps étoient ceux qui, attachés plus particulièrement à la personne de leurs Maîtres, les accompagnoient presque par-tout, & étoient specialement chargés de faire les honneurs de leurs Cours ou de leurs Maisons, principalement dans les assemblées d'éclat & de solemnité.

25. *Cet office* (d'Ecuyer tranchant]. Joinville faisant le récit *de la grant Cour & Maison ouverte*, que saint Louis tint à Saumur en Anjou, parle des nouveaux Chevaliers qui étoient à la table du Roi, & ajoûte : *A une autre table devant le Roi... mangeoit le roi de Navarre, qui moult estoit paré & aourné de drap d'or en cotte & mantel, la cainture, fermail & chapelle*

Hist. de S. Louis, p. 20.

d'or fin, devant lequel je tranchoie. Devant le roi S. Louis servoient du manger le comte d'Artois & son frère, & le bon comte de Soissons, qui trancheoit du coustel. Joinville n'étoit encore qu'Ecuyer, puisqu'il nous apprend qu'alors il n'avoit *encore vestu nul haubert.*

Ibid. p. 22.

Froissart, l. III, p. 31.

26. *De ce jeune Prince*]. Le comte de Foix *s'assit à table en la salle. Gaston son fils avoit d'usage qu'il le servoit de tous ses mets, & faisoit essai de toutes ses viandes.*

27. *De donner à laver*]. Les Ecuyers donnoient à laver après le repas, comme on le peut voir par les vers suivans.

Fabliaux mss. du Roi, 7615. fol. 174, v°. col. 1. dans la piéce intitulée de la male Dame.

Li Quens qui amor a souspris
Manga o la bele meschine [a].
Moult par fu riche la cuisine [b].
Moult ont bons vins & bons clarez,
Moult par fu li Quens honorez.
Après manger se sont déduit
De paroles, puis si on fruit;
Et après le manger laverent,
Escuier de l'eve [c] donerent.

a Fille.
b Repas.
c Eau.

28. *Epices*]. Voyez tout ce qui est rapporté sur ce sujet dans le Glossaire latin de du Cange, au mot *species.*

Bouteiller, somme Rural. Tit. 36, p. 253.

29. *Le clairet*]. Liqueur composée de vin & de miel. *Si aucun a fait aucune chose, partie de sa matière, partie d'autre, si comme si aucun avoit fait claré de son vin & d'autre miel, scachez que celui qui a fait*

le

la chose en doit être sire. L'éditeur ajoûte que *claré est composition de vin & de miel.*

30. *Piment*]. Les statuts de Cluni nous apprennent quelle étoit cette composition : *Statutum est, ut ab omni mellis ac specierum cum vino confectione, quod vulgari nomine pigmentum vocatur.... fratres abstineant.* Statuta Cluniacensia, *cités par du Cange, Glossaire latin, au mot* SPECIES.

31. *Hipocras*]. Dans le dit des quatre offices de la maison du Roi, savoir panneterie, échansonnerie, cuisine & sausserie à jouer par personnages, l'échansonnerie vante ainsi sa supériorité. *Poës. mss. d'Eustache Deschamps, f. 376, col. 4.*

. . . . Il n'est esbatement
Où je ne soye la première.
. . . .
Je sers de vin le roi de France,
Les Ducs, les Contes, les Barons, &c
. . . .
Les Dames & les Chevaliers,
Les Damoiselles & Escuyers,
. . . .
Par moy est coulez l'ipocras.

32. *Le vin du coucher*]. Le roman de Gérard de Roussillon, poëme provençal manuscrit, en fournit la preuve dans les vers suivans.

E las tablas son messas e van manjar.
Quant an menjat, s'en prendon à issir;
El plan devan la sala s'en van burdir.

Roman de Gérard de Roussillon, ms. f. 47, v°.

Qui sap chanso ni fabla enquel là dir;
Chivalier à burdir i à vandir.
E Gerard e lhi seu à esbaudir,
Entro que venc la nuh aufredesir.
Lo coms demandet vi e vai durmir.
E levet lo mati à l'esclarzir;
Siei dozel l'aiuderan gen à vestir.

« Les tables étant mises ils vont manger. Après » avoir mangé ils sortent, & vont se divertir dans » la cour qui est devant. Celui qui sait une chanson » ou une fable commence à la dire, & les Cheva- » liers font les récits de leurs exploits & de leurs » aventures auxquels Gérard & les siens prennent » plaisir, jusqu'à ce que la nuit soit devenue plus » froide. Le Comte demande le vin & va dormir. Au » matin il se lève avec le jour, & ses Ecuyers l'ai- » dent à s'habiller ».

Dans les plus anciens états de la Maison du Roi, *le vin du coucher* est souvent exprimé comme un droit attaché à certains offices.

Fablieux mss. du Roi, 7615; dans le Court-mantel, *fol.* 112, *ro. c.* 2.

33. *Dans les chambres*]. Les Ecuyers faisoient aussi les lits.

Les lis firent li Escuier,
Si coucha chacuns son Seignor.

34. *Armes de leurs maîtres*]. Tous les écrivains François, imprimés ou manuscrits, fournissent des exemples de cet usage, sur lequel on peut consulter entre autres l'historien Froissart, & le poëte Eustache Deschamps.

35. *Coursier, palefroi*]. Voyez le nou-

veau gloſſaire latin de du Cange aux mots *Curſorius*, *palafredus*, *roucinus*, *dextrarius* : joignez aux exemples qui ſont cités, celui du moine du Vigeois [a] dans ſa chronique. Cet écrivain emploie le mot *palafredus* comme ſynonyme à *mulus* (mulet); voyez auſſi les vers des Fabliaux [b] où un Ecuyer dit au Chevalier qu'il ſervoit:

J'ai vendu votre palefroi,
Car autrement ne poet [c] eſtre :
Non ne menrez or cheval en deſtre [d].

J'ajoûterai encore à ces témoignages celui d'Euſtache des Champs, qui dit que *les deſtriers* [e] *& grands chevaux* étoient deſtinés aux joûtes; que les *Courſiers* ou *moyens* ſont ceux qui vont plus légèrement en guerre, & les derniers appelés *rouſſins*, ſont les chevaux communs ſervant aux *villains* pour leur labour. Il réſultera de tant d'autorités différentes, que nos anciens écrivains ont ſouvent confondu tous ces mots, & que la pluſpart du temps ils tranſportoient tantôt l'acception du genre à l'eſpèce, & tantôt l'eſpèce à l'acception générique.

36. *Car les jumens*]. La Colombière [f] rapporte à ce ſujet un long fragment du roman de Meliadus de Léonnois : on peut y joindre celui du roman de Perceforeſt [g] où il eſt parlé d'Eſtonne: *Lors regarde & voit en la moyenne* (au milieu) *une jeune jument ſi puiſſante & ſi grande comme ſe ce fut le cheval du Roi, & penſa, s'il pouvoit avoir*

[a] *Labbe biblioth. mſſ. t. II, p.* 323.

[b] *Mſ. du Roi,* 7615, *f.* 208, *v°. c.* 2.

[c] Pouvoit.

[d] Vous ne menerez plus maintenant.

[e] *Fol.* 234, *c.* 1.

[f] *Théâtre d'hon. & de Chevalerie, p.* 563.

[g] *T. I. c.* 61, *f.* 56, *v°. c.* 1.

celle jument si puissante & si grande, qu'il monteroit sus ; combien que a celui temps un Chevalier ne pouvoit avoir plus grand blasme que de monter sus jument. Ne on ne pouvoit ung Chevalier plus deshonnorer que de le faire chevaucher une jument pour le blasme, & tenoit-on depuis que c'estoient Chevaliers recreus & de nulle valeur, ne ja plus Chevalier qui ayma son honneur, ne joustoit à lui, ne frappoit d'épée non plus que un fol tondus.

On peut voir [a] la suite des aventures que lui attira cette monture, alors défendue aux Chevaliers. Les jumens étoient destinées à tirer des charretes [b], & c'étoit un opprobre que d'être mené dans cette espèce de voiture.

[a] *Ibid. fol. 57, v°. col. 1. & suiv.*

[b] *Ib. fol. 73, r°. col. 2, t. IV, fol. 67, v°. col. 1.*

37. *Destriers*]. Les passages suivans en fournissent la preuve : *Si voit venir monseigneur Gauvain* [c] *& deux Escuyers dont l'ung menoit son destrier en destre & portoit son glaive, & l'autre son heaume, l'autre son escu.*

Quant il entra en la forest il rencontra quatre Escuyers [d] *qui menoient quatre blancz destriers en dextre.*

Lors rencontra ung varlet [e] *qui chevauchoit ung roucin fort & bien courrant, & menoit à dextre ung destrier noir.*

[c] *Lancelot du Lac. Perceforest, 22, fol. 3, r°. c. 2.*

[d] *Ibid. t. II, f. 82, r°. c. 1.*

[e] *Ib. t. III, fol. 82, r°. c. 1.*

38. *Grands chevaux*]. On pourroit en déterminer la hauteur si l'on osoit s'appuyer sur une autorité bien postérieure aux temps dont nous parlons. Du Bellai rapporte que suivant la capitulation de

Du Bellai, l. VI. de ses Mémoires, p. 189.

Foſſan en 1537, on devoit laiſſer dans la place tous les *grands chevaux* qui excéderoient la hauteur de ſix palmes & quatre doigts; les petits chevaux étoient de ſix peaumes ſeulement, ſuivant Monſtrelet. *Vol. II, p. 178, ſous l'an 1440.*

39. *La viſière ou ventaille*]. *Poëſ. Prov. mſſ. d'Urfé, pièce 980, fol. 141. r°. col. 2.*

E gardatz qu'il capmail
Faitz laſſar per meſura.

« Que votre camail ne ſoit ni trop lâche ni trop » ſerré, qu'il ſoit lacé bien juſte ».

L'accident arrivé à Henri II & qui cauſa ſa mort, fut peut-être la ſuite de quelque négligence à cet égard.

40. *Dans une Egliſe*]. Les Ecuyers tenoient les armes de leurs Maîtres à l'entrée de l'Egliſe. *Roman de Gérard de Rouſſillon, en Prov. mſ. fol. 39, v°.*

Pierre de Monrabey arrivant au château de Rouſſillon.

Intret en Roſſilho pèl pon prumier;
E diſſen à l'arc vout ſoi lo clochier
A ſas armas corregro li Chivalier,
E ſa ſpaſa command à ſon Eſcudier,
E puis intret orar dins lo Moſtier.

« Il entre dans le château par le premier pont, à » l'arcade ſous le clocher coururent les Chevaliers; » il confie ſon épée à ſon Ecuyer, enſuite il entre » prier dans l'Egliſe ».

41. *Ecuyers*]. L'Ecuyer, monté ſur un rouſſin, précédoit ſon Maître dans les marches.

[a] *Fabliaux mss. du Roi, 7615, fol. 209, r°. col. 1.*
[b] Nom de l'Ecuyer.

Le Chevalier erra pensant [a]
Et Huet [b] chevaucha avant
Sor son roucin grant aleure.

[c] *Disc. polit & milit. 15, p. 343 & suiv.*
[d] *Comment. l. VII, p. 523.*
[e] *De Thou, l. LXXXVII*
[f] *Ib. l. XCV.*

42. *Escadrons*]. Notre Chevalerie avoit coûtume de combattre en *aîle* [c] ou en *haie*, c'est-à-dire, sur une seule *file*. La Noue & Montluc [d], qui possédoient si parfaitement la tactique, firent inutilement connoître la nécessité de réformer cet ancien usage. Les avantages remportés à la bataille de Coutras [e] en 1587 par les troupes de Henri IV, sur celles de Henri III, & ceux de Châtillon [f] sur les Ligueurs en 1589, à la journée de Bonneval près de Chartres, eurent plus d'effet que les représentations de la Noue & de Montluc. On comprit alors qu'il étoit plus avantageux de ranger les troupes en *host* ou *escadrons*, que de les faire combattre suivant l'ancien usage. Charles-Quint est le premier, selon la Noue, qui ait formé sa Cavalerie en escadrons : ce même auteur nous apprend que les Espagnols, les Italiens, les Allemands & les Bourguignons avoient toujours depuis pratiqué cette coûtume.

43. *De la défensive*]. Telles étoient autrefois les fonctions de tous les Ecuyers à la guerre. Cet usage qui depuis fut restreint aux seuls Ecuyers de nos Rois, ne subsistoit plus même à leur égard du temps de Brantome ; à peine les anciens en avoient-ils conservé la tradition. *J'ai ouï dire aux anciens Capitaines, que jadis par les vieilles coûtumes des batailles, les grands*

Brantome, t. I, des Cap. Fr. p. 12.

& premiers écuyers des rois de France devoient être toujours auprès d'eux, sans jamais les desemparer ni abandonner, & ne faire que parer aux coups que l'on donne à leurs Maîtres, ni sans s'amuser à autre chose que cela. Ainsi qu'on dit que fit ce brave & grand escuyer de S. Severin à la bataille de Pavie, à l'endroit du roi François, aussi y mourut-il en la bonne grace & louenge de son Roy qui le sceut bien dire peu après.

44. *Les prisonniers qu'ils faisoient*]. Les Chevaliers donnoient pendant le combat les prisonniers à garder à leurs Ecuyers.

[a] *Nec reliqui Comites pugnam virtute minori*
Arripiunt, sternuntque viros, traduntque ligandos
Armigeris.

[b] Les prisons [c] firent arrester
Et en lieu seur tourner,
A leurs Escuyers les livrerent,
Et à garder les commanderent.

a *Guillaume le Breton, Philipide, l. VIII. vers. 344 & suiv.*
b *Roman du Brut. ms. fol. 92, v°. col. 2.*
c Prisonniers.

45. *Ne ja ne cessoit*]. Ce récit paroîtra peut-être romanesque à ceux qui ne sont pas instruits de nos anciens usages : il suffit, pour le rendre vrai-semblable, de renvoyer aux mémoires de Sulli, où l'on voit le détail des exercices dont Henri IV étoit continuellement occupé plus de deux siècles après celui de Boucicaut. Tant que Henri vécut il entretint dans sa Cour l'ancien esprit de la Chevalerie, par le modèle qu'il en offroit sans cesse aux yeux de ses guerriers. *T. XII. p. 288 & suiv.*

46. *Fils aîné d'un de nos Rois*]. Voyez les lettres de Charles VIII & de la Reine sa femme, où il est parlé du Dauphin leur fils, & celles de Monsieur & de Madame de Beaujeu. *Manuscrit de Bethune, Biblioth. du Roi.*

47. *Pour acquérir la Chevalerie.* On lit dans le livre intitulé l'*Ordre de Chevalerie* (folio 2, recto): *Et convient que le fils du Chevalier pendant qu'il est Escuyer, se sçache prendre garde de cheval, & convient qu'il serve avant & qu'il soit devant subject que Seigneur : car autrement ne congnoistroit-il point la noblesse de sa Seigneurie quant il seroit Chevalier; & pour ce que tout Chevalier doit son fils mettre en service d'autre Chevalier, affin qu'il apprenne à tailler à table & à servir, & à armer & habilier Chevalier en sa jeunesse. Ainsi comme l'homme qui veut apprendre à estre Cousturier ou Charpentier, il convient qu'il ait maistre qu'il (qui) soit Cousturier ou Charpentier, tout ainsi convient-il que tout noble homme qui aime l'ordre de Chevalerie, & veut devenir & estre bon Chevalier, ait premierement Maistre qui soit Chevalier.*

On ne doit plus être étonné de rencontrer les noms des plus illustres maisons parmi les Pages, les Ecuyers & même les domestiques inférieurs des Chevaliers ou Seigneurs qui pouvoient ne valoir pas mieux & peut-être valoir moins du côté de la naissance. Le mérite seul décidoit du choix qu'on faisoit de celui à qui l'on s'at-

rachoit. Comme sa maison étoit une école où l'on venoit s'instruire, on ne considéroit que la valeur, l'expérience & l'habileté dans l'art Militaire du Maître dont on vouloit recevoir les leçons. Ce fut sans doute ce motif qui détermina Antoine de Chabanne à entrer Page d'abord dans la maison du comte de Ventadour, & ensuite dans celle de la Hire. Ce fut en sortant de cette école qu'il parvint à la capitainerie ou gouvernement de Creil-sur-Oise. *Voyez Godefroi, Annotations sur l'histoire de Charles VII, p.* 879.

48. *Les jeunes Gens*]. Dans les poësies manuscrites d'Eustache Deschamps, on y voit la *vaillance* personnifiée, qui se plaint du peu d'état qu'on fait d'elle à présent. *P. 77, col. 1 & 2.*

Les jeunes gens poursuioient;
Lances bacinez portoient
Des anciens Chevaliers,
Et la coustume aprenoient
De Chevauchier, & veoient
Des armes les trois Mestiers.
Puis devenoient Archiers,
A table & par-tout servoient,
Et les malectes troussoient
Derriere eulx moult volontiers:
Ainsi adonc le faisoient,
Et en cuisine s'offroient
A ce temps les Escuyers.

Puis gens d'armes devenoient,
Et leurs vertus esprouvoient,

Huit ou dix ans tous entiers.
Es grans voyages aloient,
Puis Chevaliers devenoient
Humbles, fors, appers, legiers,
En honourant eſtrangiers
(Par honour ſe contenoient,
Aux jouſtes puis tournoient).
Pour ce furent tenus chiers
Et les Dames honouroient
Qui pour leur bien les aimoient,
S'en furent hardis & fiers

En contre leurs ennemis,
Et courtois à leurs amis.

Jean Bouchet, écrivain poſtérieur, repréſente en ces termes les conditions qu'on avoit exigées d'un homme de guerre pour l'admettre à l'état d'Ecuyer: *Anciennement aulcun ne ſouloyt eſtre dict Eſcuyer s'il n'avoit eſté trouvé en faict de ſouveraine preſſe* (bataille); *aulcun n'eſtoit appellé aux gaiges d'armes s'il n'avoit droictement prins priſonnier de ſa main. Mais le temps eſt venu que ſçavoir ceindre l'eſpée & veſtir le haubergeon, ſuffiſt à faire ung Capitaine.* Le Chevalier ſans reproche (*Louis de la Trimouille*) par Bouchet, fol. 106, v°.

49. *Des tablettes*]. Voyez le livre du champ clos par Hardouin de la Jaille, *fol.* 39 *v°*, 40 *r°*, 41 *v°*, 42 *r°*, *&* 56 *v°*, & d'anciens vers françois rapportés par la Colomb. *Théat. d'honn. tome I, page* 86.

50. *La veille des tournois*]. La veille des tournois étoit annoncée dès le jour qui la précédoit par les proclamations des Officiers d'armes. Des Chevaliers qui devoient combattre étant venus visiter la place destinée pour les joûtes : *Si venoient devant eux un herault qui crioit tout en hault, Seigneurs Chevaliers demain aurez la veille du tournoy où prouesse sera vendue & achetée au fer & à l'acier.*

Les usages ont varié par rapport aux tournois, suivant les divers temps de la Chevalerie. Dans les commencemens les plus anciens Chevaliers joûtoient entre eux ; & le lendemain de cette joûte les nouveaux Chevaliers s'exerçoient dans d'autres tournois auxquels les anciens Chevaliers se faisoient un plaisir d'assister en qualité de spectateurs. La coûtume changea depuis : ce fut la veille des grands tournois que les jeunes Chevaliers s'essayèrent les uns contre les autres, & l'on permit aux Ecuyers de se mêler avec eux. Ceux-ci étoient récompensés par l'ordre de la Chevalerie, lorsqu'ils se distinguoient dans ces sortes de combats. Ce mélange de Chevaliers & d'Ecuyers introduisit dans la suite divers abus dans la Chevalerie, & la fit bientôt dégénérer, comme le remarque M. le Laboureur. Les Ecuyers usurpèrent successivement & par degrés les honneurs & les distinctions qui n'appartenoient qu'aux Chevaliers, & peu à peu ils se confondirent avec eux.

51. *Eſſais*]. Ce mot peut être employé pour les joûtes ou les tournois qu'on faiſoit la veille des grands tournois :

Poëſies d'Alain Chartier, p. 556.

Amour trouva premiers haulx inſtruments,
Chanſons, dances, feſtes, esbatemens,
Jouſtes, eſſaiz, behours & tournoyements.

52. *Veſpres du tournoi*]. Pluſieurs paſſages de Perceforeſt juſtifient l'acception dans laquelle nous prenons ici le mot de *veſpres* : nous ne citerons que le paſſage ſuivant tiré du tome VI, fol. 35 r°, col. 2. *Juſques à l'heure de veſpres que la jeune Chevalerie ſe print à appareiller, pour celebrer les* veſpres du tournoi, *de la haulte journée au lendemain.*

Perceforeſt, t. V, fol. 28, v°. col. 1.

53. *Eſcremies*]. Le même roman ſe ſert dans le même ſens du mot *eſcremie* : *Celluy qui remporta le pris de l'eſcremie, eſtoit nommé Perneau & du lignage de Lyonel du Glar; l'endemain fut la forte journée du tournoy.*

Lettres de Louis XII, t. I, p. 207 & 208.

54. *Avec des armes plus légères*]. Dans les joûtes faites aux nôces de M. d'Alençon, les lances étoient petites à cauſe des jeunes Princes qui tenoient le pas.

55. *Entre beaucoup d'autres*]. Toute eſpèce de ſervice rendu à un Chevalier, pouvoit mériter de ſa reconnoiſſance la grace d'être armé de ſa main; mais celui qu'on avoit fait auprès de ſa perſonne & dans ſa maiſon, à titre d'Ecuyer pendant le

cours de sept années, mettoit plus particulièrement en droit d'espérer l'honneur de la Chevalerie.

Dans le fabliau de Guillaume au faucon [a], au sujet d'un *Vallez* ou *Damoiseaux*, c'est-à-dire, Ecuyer, qui servoit un Châtelain dont il aimoit la femme, on lit les vers suivans: [b]

Et estoit moult de haute gent:
Il n'estoit mie Chevaliers:
Vallez estoit; sept ans entiers
Avoit un Chastelain servi,
Encore ne lui avoit meri [c]
Le service que li faisoit.
Por avoir armes le servoit.
Li Vallez n'avoit nul talent [d]
D'avoir armes hastivement:
Si vous dirai raison porquoi.
Amour l'auoit mis en effroi;
La Dame au Chevalier amoit:
Et li estres [e] molt li plaisoit;
Quar il l'aimoit en tel maniere
Qu'il ne s'en pooit traire arriere [f].

Il y avoit néanmoins du danger à servir trop bien certains Seigneurs. Quelques-uns plus touchés de leurs intérêts personnels que de l'avancement de leurs Ecuyers, ne vouloient pas perdre de bons serviteurs, & pour cette raison remettoient toujours à leur conférer la Chevalerie. Albert de Gapensac, poëte Provençal, dit que sa Dame veut en user envers lui comme le haut Baron qui craint d'accorder la Che-

[a] C'est le même conte du Faucon, mis en vers par la Fontaine.

[b] *Fabliaux mss. de Saint-Germain-des-Prés. fol. 60 r°. col. 3.*

[c] Acquitté; récompensé, payé.

[d] Envie; empressement.

[e] Logis.

[f] Pouvoit retirer.

Ms. du Roi, n°. 7225, fol. 134, r°. col. 1, Pièce 568.

valerie à ſon Ecuyer, de peur de ſe priver d'un ſerviteur dont il retire de grands ſervices : *Ne craignez rien,* jure-t-il à cette Dame, *plus vous me témoignerez d'amour & plus vous me trouverez fidèle.*

56. *L'âge de vingt-un ans*]. Les ſept premières années de l'enfance avoient été abandonnées à l'éducation des femmes, les ſept ſuivantes étoient employées au ſervice de Page, & les ſept autres à celui d'Ecuyer, avant que de parvenir à la Chevalerie ; ſur quoi je remarquerai qu'on faiſoit obſerver une marche à peu près ſemblable aux jeunes gens qui ſe deſtinoient à la Venerie, dont les amuſemens devoient ſervir de récréation aux travaux des Chevaliers. Celui qui vouloit ſe former au métier de Veneur, entroit à ſept ans dans la claſſe de Page de la Venerie, où il demeuroit juſqu'à quatorze ans, alors il paſſoit dans celle de Valet de chiens pour y reſter juſqu'à l'âge de vingt ans. Au bout de ces vingt années qui toutes, à l'exception des ſept premières, avoient été employées dans un exercice continuel de la chaſſe, il acquéroit le grade d'aide de la Venerie où il ſe formoit de plus en plus dans ſon art, & parvenoit enfin à l'état de Veneur ou maître-Veneur. *Voyez Gaſton Phœbus, livre de la Chaſſe & de la Venerie, ch.* XXII, *page* 87, *col.* 2, *ch.* XXXVIII, *p.* 112, *col.* 2 ; *ch.* XLIV, *p.* 129 & 130, & *ch.* XLV, *p.* 133, *col.* 2.

57. *Princes du ſang*]. Les fils des rois

de France sont Chevaliers sur les fonts à leur Baptême, dit Monstrelet ; en effet étant regardés, par le titre seul de leur naissance, comme les chefs de la Chevalerie, ils recevoient, dès le berceau, l'épée qui devoit en être la marque ; & c'est conformément à ce principe qu'ils sont aujourd'hui revêtus, en naissant, du cordon de l'Ordre du Saint-Esprit.

La Reine, femme de Charles V, étant accouchée en 1371 d'un second fils qui fut dans la suite duc d'Orléans, le connétable du Guesclin, son second parrain, aussitôt après les cérémonies du Baptême, tira son épée & la mettant *toute nue dans la main de l'enfant qui étoit nud* (nudo tradidit ensem nudum), *lui dit : Monseigneur je vous donne cette épée & la mets entre votre main, & prie Dieu qu'il vous doint autel* (tel) *& si bon cœur que vous soyez encore aussi preux & aussi bon Chevalier comme fut oncques roi de France qui portast espée.*

Godefroi, annotat. sur l'hist. de Char. VI, p. 531 & 532.

L'enfant dont accoucha la duchesse de Bourgogne en 1433 [a], fut aussi fait Chevalier sur les fonts en recevant le Baptême, & nommé Charles par son père qui le constitua comte de Charolois. Charles-Quint, petit-fils de celui-ci, n'avoit qu'un an & demi lorsqu'il reçut l'Ordre de la Toison, suivant Brantome (*Traité des duels, page* 302); & François I[er]. fit Chevalier, au Baptême, son petit-fils François, fils de Henri II, suivant le P. Hilarion [b] de Coste. Bayard avoit pareillement donné l'épée de Chevalier au fils du duc de Bourbon encore enfant. Comme

[a] *Monstrelet, vol. II, p. 95, v°. & l'hist. chronol. imp. dans le recueil de Ch. VII, par Godefroi, p. 337.*

[b] *Dans ses éloges des Dauphins, &c.*

tés par la Roque, Orig. des noms, ch. V, p. 12.

[a] *Expilly, supplem. à l'hist. du Ch. Bayard.*

il passoit à Moulins, *il visita*[a] *le duc de Bourbon qui lui fit de très-grandes caresses & le pria de faire Chevalier son fils aîné qui étoit encore entre les mains de ses Nourrices & Gouvernantes, disant que c'étoit le plus grand honneur que son fils pouvoit jamais recevoir au monde, & que ce lui seroit une augure de bonne fortune à l'avenir. Le sieur de Bayard, pour lui complaire, s'y accorda très-volontiers.*

Voy. Laurière, ordon. des Rois de Fran. t. I, p. 164, & le même auteur dans ses notes sur les Inst. Cout. de Loysel, l. I, tit. I, art. 34. p. 50 & suiv.

* 58. *L'âge prescrit*]. L'âge de quatorze ans, suivant nos anciennes loix, étoit le terme auquel finissoit la minorité des non nobles. On ne consultoit, pour les déclarer majeurs, que les forces acquises ordinairement à cet âge : on les jugeoit suffisantes alors pour la culture des terres, pour les arts méchaniques & le commerce auxquels ils étoient tous employés. Le métier des armes bien différent, exigeoit une force de corps que le commun des hommes ne peut avoir avant vingt-un ans. Aussi les mêmes loix firent-elles d'autres dispositions par rapport aux Nobles, dont l'unique profession étoit le service militaire : elles fixèrent à cet âge de vingt-un ans leur majorité, aussi-bien que l'obligation d'accepter le duel, & la permission d'être admis à la Chevalerie. On dérogea néanmoins dans la suite à la disposition qui concernoit la Chevalerie, en faveur des jeunes gens qu'un tempérament plus robuste avoit mis de bonne heure en état de supporter le poids des armes, & chez qui une application continuelle à toutes

ſortes d'exercices, une adreſſe & des talens peu communs avoient ſuppléé au nombre des années. Dès l'an 1060 Foulques, comte d'Anjou, avoit reçu à dix-ſept ans la Chevalerie des mains de ſon oncle Geoffroi; & l'on trouve dans nos romans & dans d'autres auteurs plus ſérieux, beaucoup d'exemples de Chevaliers faits à quatorze ou quinze ans, & quelquefois encore plus jeunes. Il ſemble même qu'on eût fait une nouvelle loi qui admettoit les jeunes gens à la Chevalerie dès leur quinzième année, puiſque l'aide de Chevalerie pouvoit être levée par les Seigneurs auſſi-tôt que ſon fils, pour la Chevalerie duquel ce droit étoit levé, avoit atteint cet âge de quinze ans. Il faut donc mettre des exceptions à la règle générale de quelques auteurs, qui décident formellement qu'on ne pouvoit recevoir la Chevalerie qu'à vingt-un ans. Leur déciſion ne regarde que les poſſeſſeurs d'un fief de haubert, lequel exigeoit le ſervice de Chevaliers. Tout Seigneur de fief généralement parlant, entroit en jouiſſance de ſa terre à vingt-un ans, ſuivant la loi qui avoit fixé à cet âge la majorité des Nobles : mais ſi le fief étant de haubert, emportoit la néceſſité de le ſervir comme Chevalier, le ſuzerain alors, non auparavant, pouvoit forcer le vaſſal parvenu à l'âge de vingt-un ans, à recevoir la Chevalerie, s'il n'avoit demandé & obtenu le délai; autrement le Seigneur dominant étoit toûjours en droit de tenir ſous ſa main ou en ſa garde, le fief que ſon homme ne pou-

Voy. Hiſtoriæ Andegavenſis, fragm *t. III. du ſpicilège, p.* 253.

Voy. Carta magna, *fol.* 368, *édit. de Lond.* 1514, *in*-16.

Voy. les établiſſemens de S. Louis, tome I des ord. des Rois de Fr. c. LXXII, *page* 164.

voit défendre avec ſes pleines armes ; comme on s'exprimoit alors, c'eſt-à-dire, avec celles qui conſtituoient le Chevalier. C'eſt pour cette raiſon & dans ce cas-là qu'il a été accordé des privilèges* pour ne pouvoir être forcé à recevoir la Chevalerie, & pour acquérir des fiefs, quoiqu'on ne l'eût pas reçue.

Pluſieurs motifs pouvoient porter ceux qui étoient en âge ou en état d'obtenir la Chevalerie, à différer leur réception. Les dépenſes qu'elle entraînoit, les obligations contractées par le ſerment qu'il falloit faire, les loix auſtères de l'Ordre pour qui ſe propoſoit de les obſerver religieuſement, les travaux qu'il impoſoit, tout étoit capable d'effrayer quiconque vouloit prendre de bonne foi de ſemblables engagemens. Quelquefois on avoit une telle vénération, un tel attachement pour un Souverain ou quelque autre Chevalier, qu'on deſiroit de n'être armé que de ſa main : ſouvent auſſi on attendoit des circonſtances propres à relever encore l'honneur de la Chevalerie qu'on recevoit, comme des batailles ou autres rencontres de guerre, il y en eut même qui n'euſſent pas cru la mériter s'ils n'étoient entrés en armes ſur les terres des Infidèles, pour la recevoir, ſoit avant que de combattre, ſoit après avoir combattu.

* *Voy. un Privilège accordé par le Roi de Navarre Comte de Champagne en 1267. aux héritiers de Jean de Pampelune ſon Chambellan, rapporté par Pithou, coût. de Troyes, notes ſur l'art. 2, du tit. 1, de l'Eſtat des perſonnes.*

MÉMOIRES
SUR L'ANCIENNE
CHEVALERIE.

SECONDE PARTIE.

LA Chevalerie, ſi l'on veut uniquement la conſidérer comme une cérémonie par laquelle les jeunes gens deſtinés à la profeſſion militaire recevoient les premières armes qu'ils devoient porter, étoit connue dès le temps de Charlemagne (1). Il donna ſolennellement l'épée & tout l'équipage d'un homme de guerre au prince Louis ſon fils, qu'il avoit fait venir de l'Aquitaine. On trouvera même de (1)

ſemblables exemples ſous la première race de nos Rois, & dans des ſiècles beaucoup plus réculés ; puiſ-
(2) que Tacite [2] témoigne qu'un pareil uſage étoit établi chez les Germains, auxquels la nation françoiſe rapporte ſon origine.

Mais, à regarder la Chevalerie
(3) comme une dignité [3] qui donnoit le premier rang dans l'ordre mili-
(4) taire [4], & qui ſe conféroit par une eſpèce d'inveſtiture accompagnée de certaines cérémonies & d'un ſerment ſolennel, il ſeroit difficile de la faire remonter au-delà
(5) du onzième ſiècle [5].

Ce fut alors que le gouvernement François ſortit du cahos où l'avoient plongé les troubles qui ſuivirent l'extinction de la ſeconde race de nos Rois. Déja l'autorité Royale commençoit à ſe faire reſpecter : tout reprenoit une nouvelle face ; les loix ſe formèrent ; les communes & les Bourgeoiſies furent inſtituées ; les fiefs acquirent une forme & une diſcipline plus régulière.

Le caractère d'investiture (6), que plusieurs auteurs, dont j'emprunte les termes, ont reconnu dans les formalités de la Chevalerie, peut, ce me semble, nous faire conjecturer qu'il faut en chercher l'origine dans les fiefs mêmes & dans la politique des Souverains & des hauts Barons. Ils voulurent, sans doute, resserrer les liens de la féodalité en ajoûtant à la cérémonie de l'hommage, celle de donner les armes aux jeunes Vassaux dans les premières expéditions où ils devoient les conduire. Peut-être que dans la suite en conférant de pareilles armes à d'autres personnes qui, sans tenir d'eux aucuns fiefs, s'offroient à les servir par affection ou par le seul desir de la gloire, ils employèrent cette ressource pour s'acquérir de nouveaux guerriers, toûjours prêts à les suivre en quelque temps, en quelque occasion que ce fût, & non pas comme les feudataires, sous de certaines réserves, ni pour un temps limité. Ceux-ci dûrent recevoir

(6)

avec joie ces nouvelles recrues de braves volontaires qui, grossissant leurs troupes, fortifioient leur parti. Comme tout Chevalier avoit le
(7) droit de faire des Chevaliers [7], on vit sans jalousie le suzerain user d'un pouvoir que l'on partageoit avec lui. L'honneur d'avoir été ar-
(8) més dans des fêtes [8] somptueuses & magnifiques, dont le Seigneur qui recevoit les Chevaliers, portoit ordinairement tous les frais,
(9) les distributions [9] qui s'y faisoient de robes ou livrées, de fourrures précieuses, de riches étoffes, de
(10) manteaux magnifiques [10], d'armes, de joyaux & de présens de toute espèce, sans excepter l'or & l'argent qui se répandoit avec profusion; enfin le desir de paroître dignes de cette faveur signalée, furent, pour ces nouveaux guerriers, des motifs plus puissans que l'obligation de servir un fief, & de remplir les devoirs qu'exigeoit la qualité de feudataire.

Si quelques écrivains trouvent de la ressemblance entre les for-

malités de la Chevalerie & celles de l'inveſtiture, preſque tous nos Auteurs ſe réuniſſent pour y reconnoître des rapports ſenſibles avec les cérémonies employées par l'Egliſe dans l'adminiſtration des ſacremens [11]. Les plus anciens Panégyriſtes de la Chevalerie parlent de ſes engagemens comme de ceux de l'ordre monaſtique, & même du ſacerdoce ; ils ſemblent vouloir la mettre au niveau de la prélature [12]. On me diſpenſera de les ſuivre dans le parallèle de la Prêtriſe ou de l'épiſcopat avec la Chevalerie: je me contenterai de dire, pour leur excuſe plutôt que pour leur juſtification, qu'emportés par l'excès d'un zèle pieux, ils croyoient ne pouvoir trop exalter un Ordre auquel le maintien de la foi chrétienne étoit confié ; un Ordre dont la première obligation conſiſtoit à la défendre contre tous ſes ennemis ; un Ordre enfin qui devoit naturellement procurer de très-grands avantages à la religion, à l'Etat & à la ſociété. Mais avant que

d'examiner ces avantages, il eſt à propos de faire connoître quelles étoient les cérémonies inſtituées
(13) pour la création d'un Chevalier [13].
(14) Des jeûnes auſtères [14], des
(15) nuits paſſées en prières [15] avec un prêtre & des parrains, dans des égliſes ou dans des chapelles, les
(16) ſacremens de la pénitence [16] & de l'euchariſtie reçus avec dévotion, des bains qui figuroient la pureté néceſſaire dans l'état de la
(17) Chevalerie, des habits blancs [17] pris à l'imitation des Néophytes, comme le ſymbole de cette même pureté, un aveu ſincère de toutes les fautes de ſa vie, une attention ſérieuſe à des ſermons où l'on expliquoit les principaux articles de la foi & de la morale chrétienne, étoient les préliminaires de la cérémonie par laquelle le novice alloit être ceint de l'épée de Chevalier. Après avoir rempli tous ces devoirs, il entroit dans une égliſe, & s'avançoit vers l'autel avec cette épée paſſée en écharpe à ſon col. Il la préſentoit au prêtre célébrant qui

qui la béniſſoit, comme l'on bénit
encore les drapeaux de nos régi-
mens : le prêtre la remettoit enſuite
au col du novice ; celui-ci, dans
un habillement très-ſimple, alloit
enſuite, les mains jointes, ſe met-
tre à genoux aux pieds de celui
ou de celle [18] qui devoit l'armer. (18)
Cette ſcène auguſte ſe paſſoit dans
une égliſe oú dans une chapelle,
& ſouvent auſſi dans la ſalle ou
dans la cour d'un palais ou d'un
château, & même en pleine cam-
pagne. Le ſeigneur à qui le novice
préſentoit l'épée, lui demandoit
à quel deſſein il deſiroit d'entrer
dans l'Ordre [19], & ſi ſes vœux ne (19)
tendoient qu'au maintien, & à
l'honneur de la religion & de la
Chevalerie. Le novice faiſoit les
réponſes convenables ; & le ſei-
gneur, après avoir reçû ſon ſer-
ment, conſentoit à lui accorder
ſa demande. Auſſi-tôt le novice
étoit revêtu par un ou par pluſieurs
Chevaliers, quelquefois par des
Dames ou des Demoiſelles [20], (20)
de toutes les marques extérieures

de la Chevalerie. On lui donnoit ſucceſſivement, & dans le même ordre à peu près où je le rapporte, les éperons, en commençant par
(21) la gauche [21], le hautbert ou la cotte de maille, la cuiraſſe, les braſſards & les gantelets, puis on lui cei-
(22) gnoit l'épée [22]. Quand il avoit été
(23) ainſi *adoubé* [23], c'eſt le terme duquel on ſe ſervoit, il reſtoit à ge-
(24) noux [24] avec la contenance la plus modeſte. Alors le ſeigneur qui devoit lui conférer l'Ordre ſe levoit de ſon ſiége ou de ſon trône, & lui donnoit l'accolade ou l'accolée : c'étoit ordinairement trois coups du plat de ſon épée nue ſur l'épaule, ou ſur le col de celui qu'il faiſoit Chevalier; c'étoit quelquefois un coup de la paulme de la main ſur la joue. On prétendoit
(25) l'avertir de toutes les peines [25], auxquelles il devoit ſe préparer, & qu'il devoit ſupporter avec patience & fermeté, s'il vouloit remplir dignement ſon état. En donnant l'accolade, le ſeigneur prononçoit ces paroles, ou d'autres ſemblables :

Au nom de Dieu, de S. Michel & de S. George[26] *je te fais Chevalier;* aux- (26)
quelles on ajoûtoit quelquefois ces mots, ſoyez *preux, hardi & loyal.* Il ne lui manquoit plus que le heaume ou caſque, l'écu ou bouclier, & la lance qu'on lui donnoit auſſi-tôt : enſuite on amenoit un cheval, qu'il montoit, ſouvent ſans s'aider de l'étrier. Pour faire parade de ſa nouvelle dignité autant que de ſon adreſſe, il caracoloit[27] (27)
en faiſant brandir ſa lance & flamboyer ſon épée, comme on parloit alors : peu après il ſe montroit dans le même équipage au milieu d'une place publique[28]. (28)

Il étoit convenable que le peuple ne tardât point à connoître celui qui, par ce nouvel état, devenoit ſon défenſeur[29], & pou- (29)
voit être ſon juge ; car anciennement l'adminiſtration de la juſtice appartenoit au Chevalier, lorſque le Chevalier poſſédoit des terres en fief. Le Chevalier, ſuivant l'auteur du *Jouvencel*, étoit au corps politique ce que ſont les bras au

(30) corps humain [30] : les bras sont, dit-il, placés au milieu pour être également à portée de défendre le chef, c'est l'église, duquel il tire l'influence, & pour défendre aussi les autres membres inférieurs qui leur donnent leur nourriture. Il paroît que la création du Chevalier étoit en même temps célébrée par les acclamations du peuple, qui s'empressoit de marquer, par des
(31) danses faites autour de lui [31], la joie qu'il ressentoit d'avoir acquis un nouveau Chevalier. Plusieurs Chevaliers ayant été souvent créés dans une même promotion, se seront peut-être réunis pour caracoler en cadence, & mêler ainsi leurs danses à celles du peuple qui les environnoit : ce sera l'origine des fêtes ou ballets à cheval dont nous avons quelques exemples, & qui se dansoient encore à la Cour du temps de Brantôme & de Bassompierre.

J'ai rapporté, le plus sommairement qu'il m'a été possible, des cérémonies dont plusieurs étoient

accompagnées de prières & de formules, qui ſe trouvent encore dans les anciens rituels [32] : en parlant de ces cérémonies qui ont été ſujettes à beaucoup d'augmentations, de retranchemens & de variations, j'ai ſeulement voulu montrer quelle idée on attachoit à l'inſtitution d'un Chevalier, quels moyens on employoit pour lui faire ſentir l'étendue & la ſainteté de ſes engagemens, qu'il ne pouvoit jamais violer ſans ſe rendre criminel de parjure & de ſacrilège. On peut préſumer aſſez de la piété de nos anciens Chevaliers, pour croire qu'ils renouvelloient tacitement leurs vœux aux grandes fêtes, peut-être même toutes les fois qu'ils entendoient la Meſſe, & que, ſe tenant debout lorſqu'on liſoit ou chantoit l'Evangile [33], ils mettoient l'épée à la main & la tenoient la pointe en haut pour marquer la diſpoſition continuelle où ils étoient de défendre la Foi. Ce pieux uſage qui ſubſiſte encore parmi les gentilshommes Polonois, étoit

(32)

(33)

obſervé dans les cérémonies qui ſuivoient le ſerment de la Chevalerie.

Indépendamment de la défenſe
(34) de la Religion, (34) des Miniſtres & des Temples, à laquelle s'étoit engagé le nouveau Chevalier, les autres loix de la Chevalerie renfermée dans le ſerment de ſa réception
(35) tion (35), auroient pû être adoptées par les plus ſages légiſlateurs & par les plus vertueux Philoſophes de toutes les nations & de tous les ſiècles. En vertu de ces loix, les
(36) veuves, les orphelins (36) & tous ceux que l'injuſtice faiſoit gémir dans l'oppreſſion, étoient en droit de réclamer la protection d'un Chevalier, & d'exiger pour leur défenſe, non-ſeulement le ſecours de ſon bras, mais encore le ſacrifice de ſon ſang & de ſa vie. Se ſouſtraire à cette obligation, c'étoit manquer à une dette ſacrée c'étoit ſe deshonorer pour le reſte de ſes
(37) jours. Les Dames (37) avoient encore un privilège plus particulier. Sans armes pour ſe maintenir dans

ſa poſſeſſion de leurs biens, dénuées des moyens de prouver leur innocence attaquée, elles auroient vû ſouvent leur fortune & leurs terres devenir la proie d'un voiſin injuſte & puiſſant, ou leur réputation ſuccomber ſous les traits de la calomnie, ſi les Chevaliers n'euſſent toujours été prêts à s'armer pour les défendre : c'étoit un des points capitaux de leur inſtitution, de ne point médire des Dames & de ne point permettre que perſonne oſât en médire devant eux.

Si la négligence à s'acquitter de ce qu'ils devoient à des particuliers opprimés ou offenſés, étoit ſeule capable de les diffamer, de quel opprobre ne ſe ſeroit pas couvert celui qui, dans la guerre, auroit oublié ce qu'il devoit à ſon Prince & à ſa patrie ? Juge né (38) par ſon (38)
état de tous ſes Pairs, c'eſt-à-dire, de tous ceux qui, dans l'ordre des fiefs, étoient ſes égaux, & Juge ſupérieur de ſes Vaſſaux, il ne ſe ſeroit pas moins deshonoré dans ſon tribunal par des ſentences ren-

dues contre les loix de l'équité ; qu'il l'eût été dans un champ de bataille par des actions contraires aux loix de la guerre. Mais la sévérité de la justice & la rigueur de la guerre devoient être encore tempérées dans sa personne par une
(39) douceur, une modestie (39), une politesse que le nom de courtoisie exprimoit parfaitement, & dont on ne trouve dans aucunes autres loix des préceptes aussi formels que dans celles de la Chevalerie. Aussi nulle autre loi n'insiste avec tant de force sur la nécessiité de tenir inviola-
(40) blement sa parole (40), & n'inspire tant d'horreur pour le mensonge & la fausseté. On peut voir dans la Colombière les vingt-six articles du serment des Chevaliers, parmi lesquels je remarquerai celui qui les obligeoit, au retour de leurs entreprises ou expéditions, à rendre un compte fidèle & exact de toutes les aventures heureuses ou malheureuses, honorables ou humiliantes qu'ils avoient eues, & qui toutes devoient être inscrites

dans les relations des Hérauts ou Officiers d'armes. Le récit de leurs ſuccès animoit le courage des autres Chevaliers ; le récit de leurs diſgraces conſoloit d'avance ceux qui pourroient éprouver le même ſort, & leur apprenoit à ne jamais ſe laiſſer abattre. Enfin c'étoit un moyen de maintenir & de rendre à toute épreuve, dans le cœur & dans l'eſprit des Chevaliers, l'amour du vrai, la ſeule baſe ſolide de toutes les vertus. Si cet amour pour la vérité n'a point paſſé juſqu'à nous dans toute la pureté de l'âge d'or de la Chevalerie, du moins a-t-il produit un tel mépris pour ceux qui l'altèrent, que l'on a toujours regardé un démenti comme l'outrage le plus ſanglant & le plus irréparable qu'un homme d'honneur pût recevoir. Ce n'eſt peut-être pas la ſeule trace de vertu que la Chevalerie, ſans que nous le ſachions, ait laiſſée dans les mœurs & dans les coûtumes de notre nation ; heureuſe en ce point, ſi quelquefois elle n'avoit pas por-

té à un excès pernicieux de délicateſſe ces mêmes vertus qui, dans l'origine, n'avoient eu pour objet que le bien public & le ſervice du Roi. Les préceptes renfermés dans le ſerment de la Chevalerie, ſont le germe de toute la mo-
(41) rale [41] répandue dans les ouvrages de nos Poëtes & de nos Romanciers ; ils ſont encore plus particulièrement exprimés dans une pièce de vers françois, compoſée il y a près de cinq cens ans ſous le titre de *Romans des Aîles.* Le Poëte feint que la prioueſſe d'un Chevalier eſt portée ſur deux aîles qui lui ſont néceſſaires, & ſans leſquelles ſa renommée ne pourroit prendre un noble eſſor, ni étendre au loin ſon vol. L'une eſt *largeſſe* ; c'eſt-à-dire, libéralité ou généroſité : l'autre eſt *courtoiſie* ; c'eſt-à-dire, civilité ou honnêteté : chacune eſt garnie de ſept plumes qui ſont les ſignes des diverſes conditions ou modifications de ces deux vertus, auſſi eſſentielles que la proueſſe même à la réputation

d'un bon Chevalier : *Chevalerie*, dit-il dans son début, *est la fontaine de courtoisie ; & l'on ne peut tant y puiser qu'elle en soit jamais tarie : de Dieu vint ; & les Chevaliers sur qui elle découle de la tête aux pieds, en sont les possesseurs : ils tiennent en fief tout ce qui en arrose le reste du monde ; autres gens n'en ont que l'écorce.* Par cet échantillon, on peut juger du style figuré qui règne dans cette pièce, de la suite & de la liaison que le Poëte observe dans ses métaphores.

Sans recourir à l'autorité des Poëtes & des Romanciers qui toutesfois ne sont en cela que les échos des historiens, nous allons rapporter les paroles d'un illustre Prélat ; c'étoit l'évêque d'Auxerre qui, dans le lieu saint, en présence de toute la Cour, ayant officié pontificalement aux obsèques que Charles VI fit faire au brave du Guesclin, neuf ans après la mort de ce Connétable, & faisant l'oraison funèbre de ce héros, nous représente les devoirs d'un véritable Chevalier. Je

rapporte les propres termes qui nous ont été conservés par le moine de S. Denys, l'historien le plus authentique du règne de Charles VI.

Il prit pour *thême*, c'est-à-dire, pour son texte : *Nominatus est usque ad extrema: Sa renommée a volé d'un bout du monde à l'autre*, & fit voir par le récit de ses grands travaux de guerre, de ses merveilleux faits d'armes, de ses trophées & de ses triomphes, qu'il avoit été la véritable fleur de la Chevalerie, & que le vrai nom de Preux ne se donnoit qu'à ceux qui, comme lui, se signaloient également en valeur & en probité. Il prit sujet de passer de-là aux qualités nécessaires à la réputation d'un vrai & franc Chevalier, & s'il releva bien haut l'honneur de la Chevalerie, il fit bien connoître aussi, par ce qu'il dit de son origine & de sa première institution, qu'on ne l'avoit pas jugée plus nécessaire pour la défense, que pour le gouvernement politique des Etats, & que c'étoit un ordre qui obligeoit à de grands

devoirs, tant envers le Roi qu'envers le public. Il les exhorta à servir leur souverain avec une parfaite soûmission : il leur remontra que ce n'étoit que par son ordre & pour son service qu'ils devoient prendre les armes.... Enfin il prouva qu'il falloit autant d'honneur & de vertu, que de valeur & d'expérience dans les armes, pour mériter, dans cette condition, la grace de Dieu & l'estime des hommes.

Cependant la discipline primitive de l'ancienne Chevalerie étoit tombée dans le relâchement (42) (42)
dès ce temps-là. Les plus sages règlemens ne furent pas capables d'arrêter les progrès de la corruption. Les loix, malheureusement, n'ont pas le pouvoir de rendre les hommes plus vertueux : mais elles ont l'avantage de les forcer à respecter la vertu, du moins en apparence ; & ce respect ne fût-il qu'extérieur, est une espèce de récompense pour ceux qui la pratiquent ; c'est un lien qui les retient dans le devoir ; c'est un

attrait propre à ramener ceux qui s'en sont écartés.

Les loix de la Chevalerie, qui défendoient de médire des Dames, les obligeoient à mettre plus de décence dans leurs mœurs & dans leur conduite ; & les Dames qui se respectant elles-mêmes, vouloient être respectées, étoient bien sûres qu'on ne manqueroit point aux égards qu'on leur devoit. Mais si, par une conduite opposée, elles donnoient matière à une censure légitime, elles devoient craindre de trouver des Chevaliers tout prêts à l'exercer. Le Chevalier de la Tour, dans une instruction qu'il adresse à ses filles vers l'an 1371, fait mention d'un Chevalier de son temps qui, passant près des châteaux habités par des Dames, nottoit
(43) d'infamie [43], en termes que je n'oserois transcrire, la demeure de celles qui n'étoient pas dignes de recevoir les loyaux Chevaliers, poursuivans l'honneur & la vertu: il donnoit aussi de justes éloges à celles qui méritoient l'estime pu-

blique. Le même Chevalier, qui veilloit à la police générale avec tant de ſévérité, ayant apperçû, dans une aſſemblée, un jeune homme de condition que l'on auroit pris pour un Jongleur ou pour un Méneſtrier, à la façon ridicule & indécente dont il étoit vêtu, l'obligea d'aller chercher d'autres habits plus convénables à ſa naiſſance & à l'état qu'il profeſſoit: tant étoit grande l'autorité que donnoit le titre de Chevalier.

Les occaſions les plus communes & les plus fréquentes où l'on
faiſoit des Chevaliers, ſans parler
de celles que la guerre fourniſſoit,
étoient les grandes fêtes de l'é-
gliſe, ſur-tout la Pentecôte [44], (44)
les publications de paix ou de
trèves, le ſacre ou le couronne-
ment des Rois, les naiſſances ou
baptêmes [45] des Princes des mai- (45)
ſons ſouveraines, les jours où ces
Princes recevoient eux-mêmes la
Chevalerie, ou l'inveſtiture [46] de (46)
quelques grands fiefs ou appanages,
leurs fiançailles, leurs mariages [47], (47)

(48) & leurs entrées (48) dans les principales villes de leur domination. On ne pouvoit célébrer d'une façon plus convenable les actes les plus importans des Princes, chefs naturels de la Chevalerie ; on ne pouvoit choisir des circonstances plus propres à donner du lustre à la réception des nouveaux Chevaliers.

Dans les temps de paix, l'appareil & le cérémonial de leur promotion étoit plus régulier & plus pompeux. Les Chevaliers alors, au défaut de la guerre qu'ils atten-
(49) doient (49) avec impatience, n'avoient d'autres moyens pour témoigner leur reconnoissance de la faveur qu'ils venoient de recevoir, que de donner aux Princes une image vivante des combats, par le
(50) spectacle des Tournois (50) qui suivoit presque toujours leur promotion. Ils y signaloient à l'envi leur adresse, leur force & leur bravoure.

Il est aisé d'imaginer quel mouvement devoit produire dans tous les cœurs la proclamation de ces

Tournois ſolemnels : annoncés long-temps d'avance, & toujours dans les termes les plus faſtueux, ils animoient dans chaque province ou canton, & dans chaque Cour, tous les Chevaliers & les Ecuyers à faire d'autres Tournois, où par toutes ſortes d'exercices ils ſe diſpoſoient à paroître ſur un plus grand théatre.

Les Gentilshommes [51], loin (51)
de reſter oiſifs dans leurs châteaux, répétoient journellement entr'eux les mêmes exercices, afin d'obtenir les récompenſes toujours glorieuſes, promiſes dans les tournois particuliers ; & par une longue & continuelle habitude des armes, ils ſe préparoient comme par degrés, à parvenir un jour au triomphe de ces tournois ſolennels, où l'on avoit pour ſpectateurs, l'élite de toutes les Cours de l'Europe.

On peut ſe rappeler ici ce qu'on a lû dans Hérodote au ſujet des jeux olympiques. Quelques transfuges d'Arcadie ayant fait, en préſence de Xercès, le récit de ces

combats qui se célébroient dans le temps même que trois cens Spartiates arrêtoient l'armée des Perses au détroit des Thermopyles, un seigneur Persan parut trembler pour le sort de sa nation : *Quels hommes allons-nous combattre*, s'écria-t-il ! *Insensibles à l'intérêt, ils ne sont animés que du motif de la gloire.* Lorsque l'Envoyé de l'empire *Ottoman*, qui sous Charles VII avoit assisté à nos tournois, fut de retour auprès de son Maître, il dut, malgré le discours que lui prête l'abbé de S. Réal, par le récit de ces combats, faire la même impression sur tous les esprits.

Tandis qu'on préparoit les lieux destinés aux tournois, on étaloit le long des cloîtres de quelques
(52) Monastères (52) voisins, les écus armoriés de ceux qui prétendoient entrer dans les lices ; & ils y restoient plusieurs jours exposés à la curiosité & à l'examen des Seigneurs, des Dames & Demoiselles. Un héraut ou poursuivant d'armes nommoit aux Dames ceux à qui

ils appartenoient ; & ſi parmi les prétendans il s'en trouvoit quelqu'un dont une Dame eût ſujet de ſe plaindre, ſoit parce qu'il avoit mal parlé d'elle, ſoit pour quelqu'autre offenſe ou injure, elle touchoit le timbre ou écu de ſes armes pour le recommander aux Juges du tournoi, c'eſt-à-dire, pour leur en demander juſtice. Ceux-ci,
après avoir fait les informations [53] (53)
néceſſaires, devoient prononcer ; & ſi le crime avoit été prouvé juridiquement, la punition ſuivoit de près. Le Chevalier ſe préſentoit-il au tournoi malgré les ordonnances qui l'en excluoient ;
une grêle de coups [54] que tous (54)
les autres Chevaliers, & peut-être les Dames elles-mêmes, faiſoient tomber ſur lui, le puniſſoit de ſa témérité, & lui apprenoit à reſpecter l'honneur des Dames & les loix de la Chevalerie. La merci des Dames qu'il devoit réclamer à haute voix, étoit ſeule capable de mettre des bornes au reſſentiment des Chevaliers & au châtiment du coupable.

Je ne ferai point la description
(55) des lices (55) pour le tournoi, ni des tentes & des pavillons superbes dont toute la campagne étoit couverte aux environs, ni des *hours*, c'est-à-dire, des échaffauts dressés autour de la carrière, où tant de braves & de nobles personnages devoient se signaler. Je ne distinguerai point les différentes espèces des combats qui s'y donnoient,
(56, 57, 58, 59) joûtes (56), castilles (57), pas d'armes (58), & combats à la foule (59) : il me suffit de faire remarquer que ces échaffauts souvent construits en forme de tours, étoient partagés en loges & en gradins, décorés avec toute la magnificence possible de riches tapis, de pavillons, de bannières, de banderolles & décussons. Aussi les destinoit-on à placer les Rois, les Reines, les Princes & Princesses, & tout ce qui composoit leur Cour, les Dames & les Demoiselles, enfin les anciens Chevaliers, qu'une longue expérience au maniement des armes avoit rendus les juges les plus

compétens. Ces reſpectables vieillards, à qui leur grand âge ne permettoit plus de s'y diſtinguer encore, touchés d'une tendreſſe pleine d'eſtime pour cette jeuneſſe valeureuſe, qui leur rappelloit le ſouvenir de leurs propres exploits, voyoient avec plaiſir leur antique valeur renaître dans ces eſſains de jeunes guerriers.

La richeſſe des étoffes & des pierreries relevoit encore l'éclat du ſpectacle. Des juges nommés exprès, des maréchaux du camp, des conſeillers ou aſſiſtans, avoient en divers lieux des places marquées pour maintenir dans le champ de bataille les loix de la Chevalerie & des Tournois, & pour donner leurs avis & leurs ſecours à ceux qui pourroient en avoir beſoin. Une multitude de rois, hérauts (60) & pourſuivans d'armes, répandus de toutes parts, avoient les yeux fixés ſur tous les combattans, pour faire un rapport fidèle des coups qui ſeroient portés & reçûs; ils avertiſſoient d'avance les jeunes Che- (60)

valiers, qui faisoient leur première entrée dans les Tournois, de ce qu'ils devoient à la noblesse de leurs ancêtres : *Souviens-toi*, s'écrioient-ils, *de qui tu es fils, & ne forligne pas.* Une foule de Ménestriers, avec toutes sortes d'instrumens d'une musique guerrière, étoient prêts à célébrer les prouesses qui devoient éclater dans cette grande journée. Des valets ou sergens prompts & actifs, avoient ordre de se porter de tous les côtés où le service des lices les appelleroit, soit pour donner des armes aux combattans, soit pour contenir la populace dans le
(61) silence & le respect (61).

Le bruit des fanfares annonçoit l'arrivée des Chevaliers superbement armés & équipés, suivis de leurs Ecuyers, tous à cheval; ils s'avançoient à pas lents, avec une contenance grave & majestueuse. Des Dames & des Demoiselles amenoient quelquefois sur les rangs ces fiers esclaves attachés avec des chaînes, qu'elles leur ôtoient seulement lorsqu'entrés dans l'encein-

te des lices ou barrières, ils étoient prêts à s'élancer. Le titre d'eſclave ou de ſerviteur de la Dame [62], (62)
que chacun nommoit hautement en entrant au Tournoi [63], étoit (63)
un titre d'honneur qui ne pouvoit être acheté par de trop nobles exploits [64]; il étoit regardé, par (64)
celui qui le portoit, comme un gage aſſuré de la victoire, comme un engagement à ne rien faire qui ne fût digne d'une qualité ſi diſtinguée : *Servants d'amour* [65], leur dit (65)
un de nos poëtes, dans une ballade qu'il compoſa pour le Tournoi fait à S. Denys ſous Charles VI, au commencement de mai 1389 ;

Servants d'amour regardés doucement
Aux échaffauts (66), Anges de Paradis ; (66)
Lors joûterez fort & joyeuſement,
Et vous ſerés honorés & chéris.

A ce titre les Dames daignoient joindre ordinairement ce qu'on apeloit *faveur* [67], *joyau*, *nobleſſe*, (67)
nobloy ou *enſeigne* [68] : c'étoit une (68)
écharpe, un voile, une coëffe, une manche [69], une mantille, un braſ- (69)

ſelet, un nœud ou une boucle ; en un mot quelque pièce détachée de leur habillement ou de leur parure ; quelquefois un ouvrage tiſſu de leurs mains, dont le Chevalier favoriſé ornoit le haut de ſon heaume ou de ſa lance, ſon écu, ſa cotte d'armes, quelqu'autre partie de ſon armure & de ſon vêtement. Souvent dans la chaleur de l'action, le ſort des armes faiſoit paſſer ces gages précieux au pouvoir d'un ennemi vainqueur ; ou divers accidens en occaſionnoient la perte. En ce cas, la Dame en renvoyoit d'autres à ſon Chevalier, pour le conſoler & pour relever ſon courage : ainſi elle l'animoit à ſe venger, & à conquérir à ſon tour les faveurs dont ſes adverſaires étoient parés, & dont il devoit enſuite lui faire
(70) une offrande (70). Ne regardons point ces préſens comme des marques puériles de l'affection des Dames ; c'étoit un moyen que l'on avoit imaginé pour ſuppléer aux banderolles des lances & des caſques, & aux armoiries des écus, des

des cottes & des houſſes, par leſquels les ſpectateurs diſtinguoient chaque Chevalier dans la foule des combattans. Lorſque toutes ces marques, ſans leſquelles on ne pouvoit démêler ceux qui ſe ſignaloient, avoient été rompues ou déchirées (71), ce qui arrivoit ſouvent par les coups qu'ils ſe portoient en ſe heurtant & ſe froiſſant les uns les autres, & s'arrachant à l'envi leurs armes & leurs vêtemens, les nouvelles faveurs qu'on leur portoit ſervoient d'enſeignes aux Dames pour reconnoître celui qu'elles ne vouloient point perdre de vûe, & dont la gloire devoit rejaillir ſur elles. Quelques-unes de ces circonſtances ſont empruntées des récits de nos Romanciers; mais l'accord de ces auteurs avec les relations hiſtoriques de ces Tournois, juſtifie la ſincérité de leurs dépoſitions. Enfin on ne peut douter que les Dames, attentives à ces combats, n'y priſſent un intérêt ſenſible aux ſuccès de leurs champions. L'attention des autres ſpectateurs (71)

n'étoit guère moins capable d'encourager les combattans : chaque coup de lance ou d'épée, extraordinaire ou singulier, tout avantage remarquable que remportoit quelqu'un de nos tournoyans, étoit célébré par les sons éclatans des Ménestriers, & par les voix des hérauts. Mille cris perçans faisoient retentir, à plusieurs reprises, le nom du vainqueur; usage qui, dans notre langue, a formé le mot de *Renommée*, comme celui de *Grido* dans celle des Italiens, qui disent *un Cavaliere di grand Grido*, pour signifier un Gentilhomme de grande réputation. Mais souvent les hérauts ne désignoient les vainqueurs que par ces acclamations : *Honneur*
(72) *aux fils des preux* (72). On vouloit aussi leur rappeller la gloire de leurs ancêtres, & les avertir que ce n'étoit qu'au bout de la carrière d'une vie illustre & sans tache que le titre de preux les attendoit; que s'ils se relâchoient un instant, ce seul instant pouvoit leur faire perdre le fruit de tant de travaux. D'au-

tresfois on crioit : *L'amour des Dames, la mort des Héraux, louenge & pris aux Chevaliers qui ſoûtiennent les griefs, faits & armes par qui valeur hardement & proueſſe eſt guaige en ſang mêlé de ſueur.* Aux eſcrimes ou Tournois de la veille, où le danger étoit moins grand, on ſe contentoit de crier : *L'amour aux Dames, la mort aux chevaux.*

A proportion des criées & huées qu'avoient excitées les Hérauts & les Méneſtriers, ils étoient payés par les Champions. Leurs préſens étoient reçus avec d'autres cris ; les mots de largeſſe (73) ou nobleſſe, c'eſt-à-dire, libéralité, ſe répétoient à chaque diſtribution nouvelle. Une des vertus les plus recommandées aux Chevaliers, étoit la généroſité : c'eſt auſſi la vertu que les Jongleurs, les Poëtes & les Romanciers ont le plus exaltée dans leurs chanſons & dans leurs écrits : elle ſe ſignaloit encore par la richeſſe des armes & des habillemens. Les débris qui tom- (73)

boient dans la carrière, les éclats des armes, les pailletes d'or & d'argent dont étoit jonché le champ de bataille, tout se partageoit entre les Hérauts & les Ménestriers. On vit une espèce d'imitation de cette antique magnificence chevaleresque à la cour de Louis XIII, lorsque le duc de Boukingham, allant à l'audience de la Reine, parut avec un habit chargé de perles que l'on avoit exprès mal attachées; il s'étoit ménagé par ce moyen un prêtexte honnête de les faire accepter à ceux qui les ramassoient pour les lui remettre.

Les principaux règlemens des
(74) tournois (74) appellés avec justice
écoles de prouesse dans le roman de
Perceforest, consistoient à ne point
(75) frapper de la pointe (75), mais du
tranchant de l'épée, ni combattre
(76) hors de son rang (76); à ne point
blesser le cheval de son adversai-
(77) re (77); à ne porter des coups de
(78) lance qu'au visage (78) & entre les
quatre membres, c'est-à-dire, au
plastron; à ne plus frapper un Che-

valier dès qu'il avoit ôté la visière (79) de son casque, ou qu'il s'étoit déhaumé ; à ne point se réunir plusieurs contre un seul dans certains combats, comme celui qui étoit proprement appellé joûte. Le Juge de paix choisi par les Dames, avec une attention scrupuleuse, & l'appareil le plus curieux, mais dont le détail m'écarteroit trop de l'objet de ce Mémoire, étoit toujours prêt d'interposer son ministère pacifique, lorsqu'un Chevalier, ayant violé par inadvertance les loix du combat, avoit attiré contre lui seul les armes de plusieurs combattans. Le champion des Dames, armé d'une longue pique ou d'une lance surmontée d'une coëffe, n'avoit pas plutôt abaissé sur le heaume de ce Chevalier le signe de la clémence & de la sauvegarde des Dames, que l'on ne pouvoit plus toucher au coupable. Il étoit absous de sa faute lorsqu'on la croyoit en quelque façon involontaire (80) : mais si l'on s'appercevoit qu'il eût eu dessein de la

E iij

commettre, on devoit la lui faire
expier par une rigoureuse punition.
Il étoit juste que celles qui avoient
été l'ame de ces combats y fussent
célébrées d'une façon particulière.
Les Chevaliers ne terminoient au-
cune joûte de la lance, sans faire
à leur honneur une dernière joûte
qu'ils nommoient le coup ou la
(81) lance des Dames [81]; & cet hom-
mage ou tribut se répétoit en com-
battant pour elles à l'épée, à la
(82) hache d'armes & à la dague [82].
C'étoit, de toutes les joûtes, celle
où l'on se piquoit de faire de plus
nobles efforts.

Le tournoi fini, on s'occupoit du soin de distribuer, avec toute l'équité & l'impartialité possible, le prix que l'on avoit proposé, suivant les divers genres de force ou d'adresse par lesquels on s'étoit distingué; soit pour avoir brisé le plus grand nombre de lances, soit pour avoir fait le plus beau coup de lance ou d'épée, soit pour être resté plus long-temps à cheval sans être démonté ni desarçonné, soit

enfin pour avoir tenu plus long-temps de pied ferme dans la foule du tournoi ſans ſe déheaumer ou ſans lever la viſière pour reprendre haleine ou ſe délaſſer.

Les Officiers d'armes dont les regards avoient été continuellement fixés ſur cette multitude de combattans, pour obſerver tout ce qui ſe paſſoit, en faiſoient leurs rapports devant les Juges & les autres Chevaliers prépoſés aux joûtes; on alloit encore dans tous les rangs recueillir les voix: enfin les Princes ſouverains, les anciens Chevaliers & les Juges nommés exprès avant le tournoi, prononçoient le nom du vainqueur. Souvent on a vû la queſtion portée au pied du tribunal des Dames (83), ou (83)
des Demoiſelles, & ſouvent elles ont adjugé le prix comme ſouveraines du tournoi. S'il arrivoit qu'il ne fût point accordé au héros qu'elles en avoient eſtimé le plus digne, elles lui décernoient un ſecond prix (84) qui n'étoit guère moins (84)
glorieux que le premier, & ſouvent

peut-être plus flatteur pour celui qui le recevoit.

Enfin lorsque le prix avoit été décerné, les Officiers d'armes alloient prendre, parmi les Dames ou les Demoiselles, celles qui devoient le porter & le présenter au
(85) vainqueur. Le baiser (85) qu'il avoit droit de leur donner en recevant le gage de sa gloire, sembloit être le dernier terme de son triomphe. Il étoit conduit par elles dans le Palais au milieu d'une foule de peuple. Tout retentissoit autour de lui des éloges les plus fastueux, & souvent les plus excessifs, donnés par les Hérauts & les Juges d'armes, du son des instrumens, des cris éclatans qui publioient sa victoire. Si l'on veut bien se rappeller l'estime que notre nation a prodiguée de tout temps aux vertus & aux talens militaires, & le nombre prodigieux de spectateurs qui accouroient à nos tournois, de toutes les Provinces & de tous les Royaumes, on concevra sans peine quelle impression devoit faire sur

des hommes passionnés pour la gloire, cette espèce de triomphe, & l'espérance de pouvoir un jour en obtenir de pareils.

Les jeux de la Grèce célébrés par Pindare avec toute la pompe de sa poësie, & les triomphes de l'ancienne Rome, ne nous donnent point l'idée d'une récompense plus glorieuse. L'éclat de ces triomphes de la Chevalerie n'humilioit point les vaincus; ceux-ci ne rougissoient pas d'exalter la prouesse du vainqueur; il pouvoit à son tour leur céder la palme une autre fois, & sa bravoure illustroit en quelque façon leur défaite : enfin la sagesse des Grecs & la politique des Romains n'avoient rien imaginé de si noble ni de plus utile pour former des braves défenseurs de la patrie.

Le vainqueur conduit dans le Palais, y étoit desarmé par les Dames qui le revêtoient d'habits précieux: lorsqu'il avoit pris quelque repos, elles le menoient à la salle où il étoit attendu par le Prince qui le faisoit asseoir au festin dans la place

la plus honorable. Exposé aux regards & à l'admiration des convives & des spectateurs, & souvent servi par les Dames, au milieu de tant de gloire, il auroit eu besoin d'être averti comme les anciens triomphateurs, qu'il étoit mortel, si les préceptes de la Chevalerie ne lui avoient appris qu'un maintien simple & modeste est l'extérieur le plus propre à rehausser l'éclat de la victoire :

Un Chevalier, n'en doutez pas,
Doit ferir hault & parler bas,

lui avoit-elle appris, dans la simplicité de son ancien langage. Souvent elle lui avoit donné cet avis que l'on ne peut trop répéter à la jeunesse guerrière : *Soyez toujours le dernier à parler dans les assemblées des gens plus âgés que vous, & le premier à frapper dans les combats.* Enfin elle ne cessoit de dire à tous les Chevaliers, qu'ils ne pouvoient trop vanter les autres, ni trop peu parler d'eux-mêmes.

Lancelot du Lac nous peint dans

un endroit de ſon roman, l'air timide, embarraſſé & même honteux, d'un jeune héros aſſis à table entre le Roi & la Reine, après s'être couvert de gloire dans un tournoi.

Les mêmes principes de modeſtie (86) inſpiroient aux Chevaliers vainqueurs des attentions particulières pour conſoler les vaincus & pour adoucir leurs peines: « Aujourd'hui la fortune & le ſort des » armes me donnent l'avantage, » diſoient-ils à ceux qui leur ten- » doient les mains; je ne dois rien » à ma valeur, demain peut-être » ſuccomberai-je ſous les coups » d'un ennemi moins redoutable » que vous ». Ces leçons de généroſité (87), ces exemples d'humanité, tant de fois répétés dans les tournois, ne pouvoient être oubliés, même à la guerre au milieu du carnage & de la fureur des combats. Nos Chevaliers n'y perdoient pas de vûe la maxime générale, d'être auſſi compatiſſans après la victoire, qu'inflexibles avant que de

(86)

(87)

l'obtenir. Sans vouloir décider entre les François & les Anglois, à laquelle des deux nations la Chevalerie doit son origine, l'humanité & la courtoisie dont ils ont usé de part & d'autre envers les prisonniers, doit les faire reconnoître par tous les peuples de l'Europe, sinon pour les instituteurs, du moins comme les plus fermes soûtiens de la Chevalerie: elle seule auroit pû inspirer des sentimens aussi purs & des procédés aussi généreux que ceux dont on voit les exemples toujours continués dans les deux nations, tandis que les peuples les plus voisins ne cessoient de donner à cet égard des exemples affreux de cruauté & de barbarie. Les François & les Anglois n'ont pas montré moins souvent une fidélité à toute épreuve, pour garder la foi qu'ils avoient jurée à ceux dont ils étoient prisonniers.

Les exploits des différens acteurs du tournoi, leur prouesse, leur vigueur & leur adresse, les aventures des anciens Chevaliers & des

héros qui avoient illuſtré le corps de la nation & de la Chevalerie, faiſoient le ſujet des converſations dont les feſtins étoient entre-mêlés & ſuivis; on les inſcrivoit ſur les regiſtres publics [88] & authentiques des officiers d'armes; c'étoit la matière des chanſons, des lays & des autres poëmes [89] que chantoient les Dames, les Demoiſelles & les Méneſtriers, qui mêloient leur voix aux ſons de toutes ſortes d'inſtrumens.

(88)

(89)

Les jeux qu'un ſpectateur curieux auroit vûs dans les appartemens du palais, au ſortir des repas qui terminoient les Tournois, étoient moins des amuſemens ruineux, ou du moins oiſifs, que des occaſions d'exercer ſon adreſſe, ſon eſprit, ſon imagination & ſes talens. Le même ſpectateur auroit vû des Dames & des Chevaliers jouer aux échets, jeu que l'on peut regarder avec raiſon comme le rudiment de la tactique, la plus ſavante & la moins équivoque de toutes les parties de l'art militaire. S'il eût prêté

l'oreille aux entretiens des Dames,
(90) (90), il les auroit entendu échauffer le courage de leurs respectueux amans, par les éloges des Chevaliers qui avoient paru dans les joûtes avec plus d'éclat, par les témoignages d'estime & de reconnoissance qu'elles prodiguoient à leurs serviteurs, lorsqu'ils s'étoient distingués. On les auroit entendu leur proposer encore de nouveaux prix à mériter, non-seulement dans
(91) les Tournois (91), mais encore dans les combats sanglans de la guerre, des prisonniers à faire, un poste à enlever aux ennemis, une escalade, ou quelqu'autre exploit. C'étoit-là ce qu'une Dame exigeoit de son amant, pour juger s'il étoit digne d'elle, & pour s'assurer de son amour. On croira que je parle d'après quelque Romancier; mais je n'ai besoin que du témoignage de Froissart pour donner la preuve de ce que j'avance. Un Chevalier du Bourbonnois, nommé *Bonnelance*, dit-il, *vaillant homme aux armes, gracieux & amoureux*, s'étant trouvé à Mont-

ferrand en Auvergne *en grant eſbatement avec Dames & Demoiſelles*, elles le preſsèrent de faire quelque exploit contre les Anglois ; l'une d'elles *qu'il avoit en graces* (qu'il aimoit) plus que les autres, lui dit qu'elle verroit volontiers un Anglois: *Si je puis être aſſez heureux pour en prendre quelqu'un, je vous l'amènerai*, avoit il répondu. A quelque temps de-là il fit une courſe qui le mit en état de tenir ſa parole. Il ramèna à Montferrand les priſonniers qu'il avoit faits, au grand contentement des Dames & Demoiſelles qui vinrent ſouvent le viſiter ; & s'adreſſant à celle qui lui avoit demandé un Anglois ; en voici pluſieurs, lui dit-il, *je vous les lerrai en cette ville tant qu'ils auront trouvé qui leur rançon payera. Les Dames commencèrent à rire, qui tournèrent cette choſe en réveil* (joie), *& dirent grant mercy. Bonnelance* s'en alla avec elles, & fut dedans Montferrand trois jours, entre les Dames & Demoiſelles.

Quelques hiſtoriens ont dit que

le deſir de la gloire fut le ſeul motif de l'union de Charles VII & de la belle Agnès Sorel : c'eſt, ſans doute, trop dire ; mais on peut préſumer que ce ſentiment contribua beaucoup à l'entretenir. Il étoit alors le principe, ou du moins le prétexte de toute la galanterie dont les Dames, pour cette raiſon, faiſoient parade, auſſi-bien que leurs amans. On ne peut guère douter que pluſieurs d'entr'eux n'aient fait de la gloire l'unique objet de leur paſſion. Si l'on examine bien les hommes, ſur-tout le caractère des peuples qu'un tempérament plein de feu rend ſuſceptibles de ſentimens élevés, on ne ſera point ſurpris qu'une ſage & habile politique faſſe prendre à leur cœur, à leur eſprit & à leur imagination, toutes les formes & toutes les impreſſions qu'elle voudra leur communiquer.

(92) Les chanſons de geſtes [92], c'eſt-à-dire, hiſtoriques, ou les autres poëmes compoſés pour célébrer les Tournois, étant répandus dans toutes les Cours de l'univers, y

portoient le nom & la gloire de ceux qui en avoient remporté le prix, échauffoient tous les cœurs, excitoient une noble émulation. C'étoit aussi le dessein de ceux qui écrivoient les romans & les histoires. Les préambules de tous les ouvrages que l'on composoit alors, soit en vers, soit en prose, sont remplis de ce motif louable qui avoit fait prendre la plume à leurs auteurs, & doivent achever de nous convaincre que le même esprit (93) régnoit à cet égard dans (93)
tous les ordres de l'Etat. Il inspiroit encore plus particulièrement Alain Chartier, dans le poëme où cet auteur fait parler quatre Dames dont les amans ont chacun éprouvé un sort différent à la funeste bataille d'Azincourt. L'un d'eux a été tué; l'autre a été fait prisonnier; le troisième est perdu & ne se trouve point; le quatrième est sain & sauf, mais il ne doit son salut qu'à une fuite honteuse. On représente la Dame de celui-ci comme infiniment plus à plaindre que ses

compagnes, d'avoir placé ſon affection dans une lâche Chevalier : *Selon la loi d'amours*, dit-elle, *je l'euſſe mieux aimé mort que vif.* Le poëte ne bleſſoit point la vraiſemblance; les ſentimens qu'il prétoit aux Dames étoient alors gravés dans tous les cœurs.

Une eſtime ſi univerſelle du courage, & l'ardeur qu'elle inſpira pour la guerre, étoient les heureux fruits de l'ancienne Chevalerie militaire, qui fut elle-même la ſource féconde d'où ſont ſortis tant de héros, la gloire & l'appui de la nation Françoiſe.

NOTES

SUR LA SECONDE PARTIE.

1. *Dès le temps de Charlemagne*]. VOYEZ *Aimoin*, *liv. V*, *ch.* 11, *p.* 267 *& suiv.* Louis le Débonnaire ceignit pareillement l'épée à Charles son fils en 838. *Annal. de S. Bertin*, *Duch. tome III*, *p.* 193. *B.* Je supprime plusieurs autres exemples que l'histoire me fourniroit presque sans interruption, jusqu'au xv^e^. siècle. L'usage de donner les premières armes à ceux qui se destinoient au métier de la guerre, & la cérémonie qui s'observoit en cette occasion, ont porté nos historiens à faire remonter l'origine de la Chevalerie, à des temps où cette institution n'étoit pas encore connue.

2. *Puisque Tacite*]. Tacite, après avoir représenté la Cavalerie des Germains comme n'étant armée que d'un javelot qu'il appelle *framea*, & d'un écu, dit qu'*ils ne traitent d'aucune affaire*, *soit publique*, *soit particulière*, *qu'ils ne soient armés*; *mais*, ajoûte-t-il, *il n'est permis à personne de prendre les armes*, *qu'il n'ait reçu de la Cité le droit de les porter. La prise de possession se fait dans une assemblée nationale; le père ou le plus proche parent pare le jeune homme de l'écu & du javelot: c'est la robe virile de ces peuples & le premier*

Tacit. de Morib Germ. edit. Vart. art. 13, p. 621 & seq.

degré d'honneur de leur jeunesse ; jusque-là le jeune homme n'avoit appartenu qu'à sa famille, par-là il devenoit membre de la République.

Poëſ. Prov. mſſ. G. pièce 939, fol. 124, r°. col. 2.

3. *Dignité*]. On voit dans une longue pièce de Nat. de Mons, manuscrit d'Urfé, que les Chevaliers sont regardés comme étant au-dessus des autres hommes.

E an la senhoria
Sobre las autras gens.

La même chose est répétée presque dans les mêmes termes dans le roman de Floire & de Blancheflor :

Mſ. de S. Germain-des-Prés, fol. 41, v°. col. 2.

Chevaliers sont de moult grant pris ;
Il ont de tous gens le pris,
Et le los & la seignorie.

4. *Ordre militaire*]. Suivant l'expression du chevalier de la Tour dans son guidon des guerres (*fol. 90, r°. col. 1*), les Chevaliers avoient l'*état en l'ouvrage des batailles, comme les Maîtres & les Docteurs en autres sciences*. Du Tillet dit dans le même sens. *Toute Chevalerie de soy a prééminence & honneur pour la marque en faicts d'armes.*

Recueil des Rois de Fr. ch. des Gouverneurs & Lieutenans gén. p. 354.

Telle est l'idée que nos anciens nous donnent en général de toute la Chevalerie ; mais en prenant encore chaque Chevalier en particulier, ils le regardent comme un Capitaine qui avoit mille hommes sous ses ordres. Le roi Charles dans le roman de Gerard de Roussillon en Pro-

vençal (*manuf. fol.* 77, *recto*) fait ces plaintes de l'ingratitude de Gérard : *Je l'ai nourri*, dit-il, *dès ſon bas âge juſqu'à ce qu'il fût en état d'entretenir mille hommes ſous ſon commandement ;* ce qui ſemble ſignifier juſqu'à ce qu'il fût Chevalier.

Le Chevalier eſt éleu entre mille comme le meilleur, ſuivant Euſtache Deſchamps (*poëſ. manuſc. fol.* 115, *col.* 4). *Il eſt éleu entre mille hommes à avoir plus noble office que tous les mille*, ſuivant l'auteur du livre de l'Ordre de Chevalerie (*fol.* 2, *verſo*). Nos écrivains, dans ces paſſages, avoient peut-être en vûe l'eſpèce d'alluſion équivoque du mot latin *Miles*, Chevalier, avec celui de *mille*.

5. *Onzième ſiècle*]. Les mots *Miles*, *Militia*, *Militare*, *&c.* s'appliquoient anciennement, ſuivant du Cange (*gloſſ lat.*) au ſervice qui ſe faiſoit dans les palais ou les maiſons des Rois & des Princes : dans les IXe & Xe ſiècles ils déſignèrent le ſervice des fiefs ; enfin ils furent employés pour exprimer une nouvelle eſpèce de milice qui ſervoit à cheval & avoit le premier rang à la guerre ſur l'Infanterie & la Cavalerie. Un des plus anciens paſſages rapportés par du Cange, peut faire connoître ce qui conſtituoit la Chevalerie proprement dite, & ce qui établiſſoit la diſtinction entre les Chevaliers & les Ecuyers. Il eſt tiré de Foucher de Chartres. *Hiſt. Hieroſ. l. II, c.* 31. *Milites noſtri*, dit cet auteur, chapelain de Godefroi de Bouillon, *erant quingenti, exceptis illis qui militari nomine non cen-*

sebantur, tamen equitantes. Voy. la note 14 de la Ire. Partie.

6. *Investiture*]. C'est l'idée qu'en avoit le Laboureur dans son traité de la Pairie, *p.* 278, lorsqu'il dit: *Aussi les cérémonies de la Chevalerie sont-elles une espèce d'investiture & représentent-elles une manière d'hommage.* Voyez les conjectures de ce judicieux écrivain sur l'institution de la Chevalerie, *p.* 277.

7. *Le droit de faire des Chevaliers*]. Philippe, fils de Philippe le Bel, ayant fait Chevaliers, à la fête de la Pentecôte, ses trois fils, Louis, Philippe & Charles, ces Princes firent aussi-tôt quatre cens autres Chevaliers. A cet exemple rapporté par le P. Mabillon d'après la chronique de S. Denys, on peut ajoûter celui de Malcome, roi d'Ecosse, qui accompagnoit au siège de Toulouse Henri roi d'Angleterre, & qui, fait Chevalier par ce Prince, en créa sur le champ trente autres.

C'est un fait tiré de la chronique de Geofroi du Vigeois.

8. *Dans des fêtes*]. Voyez la cinquième dissertation de du Cange, à la suite de Joinville, *sur les cours & les fêtes solemnelles des rois de France*, *p.* 157 *& suiv.* On peut encore juger de la magnificence de ces fêtes par la description qu'on lit dans Muratori de la Cour plénière tenue à Rimini, pour armer Chevaliers des Seigneurs de la maison de Malatesta, & d'autres; on y compta plus de quinze cens Saltimbanques, Batteleurs, Comédiens & Bouffons.

Voyez aussi Sauval, hist. de Paris XII 640, XIII 710, 711, 716.

9. *Les distributions*]. Dans la pièce intitulée le *Court Mantel*, dont le fonds est le même que la *Coupe enchantée* de l'Arioste, mise en vers par la Fontaine, on voit la description d'une Cour plénière, tenue par le bon roi Artus,

Qui fist aux Chevaliers donner
Robes moult riches & moult beles,
Et grant planté * d'armes nouveles, * quantité.
Et moult riches chevaux d'Espaigne,
De Hongrie & d'Alemaigne.
Ni ot si poure Chevalier
Qui n'ait armes & bon destrier,
Et robes, se prendre les vout:
Onques si grant planté n'en out
A une feste mes donnée.

10. *Ou manteaux d'armes*]. Le manteau fourré de vair ou dautre riche pelleterie, étoit particulièrement réservé aux Chevaliers. On trouvera un grand détail sur cet article dans la note 11 de la quatrième Partie.

11. *Sacremens*]. L'habillement blanc & le bain répondoient aux cérémonies du baptême; l'accolade & le soufflet à celles de la confirmation, & le mot *espouser*, dont quelques auteurs se servent pour *adouber*, *armer Chevalier*, indique une espèce de mariage. Enfin la Chevalerie étoit regar- *Perceforest, vol. II, f. 119 v°. col. 1.*

dée comme une ordination, un sacerdoce.

Comme le parrain faisoit des présens à celui qu'il tenoit sur les fonts, suivant un auteur cité par du Cange[a], de même aussi celui qui conféroit la Chevalerie devoit faire quelque don, accorder quelque grace à celui qui l'avoit reçue. *Celui jour*[b], de la création des Chevaliers, *convient faire grant feste, donner beaux dons & grants, & faire grants mangiers, jouster & bouhourder, & les autres choses qui appartiennent à feste de Chevalerie. Et le Seigneur qui fait nouveau Chevalier doit donner au Chevalier nouveau & aux autres Chevaliers. Et aussi doit le Chevalier nouveau donner aux autres celui jour. Car qui tant grant don reçoit comme est l'ordre de Chevalerie, son ordre dément s'il ne donne selon qu'il doit donner.*

[a] *Dissert. des adopt. d'hon. à la suite de Joinville, p.* 274.

[b] *Ordre de Chevalerie, fol.* 82, r°. & v°.

Cet usage est confirmé par un passage bien précis du roman de Lancelot du Lac: *Comme c'étoit*, dit-il, *la coustume alors, le nouveau Chevalier pria Galaad* (qui lui avoit conféré la Chevalerie) *de lui accorder le premier don qu'il lui demandoit, & qu'en pareil cas on ne doit jamais refuser à son nouveau Chevalier, si la demande n'estoit déraisonnable, ou préjudiciable à celui à qui elle estoit faite. Galaad le promit, & le nouveau Chevalier le prie de permettre qu'il le suive dans la queste qu'il alloit faire.*

Lancelot, tom. III. fol. 71 & 72.

* 12. *Au niveau de la Prélature*]. Plusieurs traits de ressemblance concourent à former ce parallèle. 1°. Le rapport des noms ou qualifications. 2°. Celui des habillemens

billemens. 3°. La conformité de leurs privilèges. 4°. Celle de leurs devoirs ou obligations.

1°. Nos anciens auteurs, qui diſtinguent ordinairement les Chevaliers par le nom de héros, *heroes*, ont quelquefois appliqué le même mot aux Prélats. Le moine du Vigeois, (*page* 319) parlant du concile de Limoges, ſe ſert de ces termes : *Heroes qui per dies ſeptem concilium celebravêre, Lemovicina diſcedunt ab urbe.* L'auteur du livre intitulé *l'ordre de Chevalerie* (*page* 12) ayant encore qualifié de Chevalier terrien (temporel) celui qui a conféré la Chevalerie, donne le titre de Chevalier ſpirituel au Prêtre célébrant, devant qui s'eſt préſenté le novice pour la recevoir.

Chronique du Vigeois, Labbe, t. II, p. 310, 314, 321 & 322.

2°. Les habits de l'un ſont comparés à ceux de l'autre. *De même que tous les ornemens dont le Preſtre eſt reveſtu quand il chante la meſſe ont une ſignification qui ſe rapporte à ſon office, de même auſſi l'office de Chevalier, qui a grande concordance à celui de Preſtre, a des armes & des veſtemens qui ſe rapportent à la nobleſſe de ſa Chevalerie & de ſon ordre.* Voy. l'ordre de Chevalerie, *p.* 13 & 14, où l'on pourra lire le détail de ce parallèle.

3°. Le privilege attaché à l'habillement eccléſiaſtique étoit également affecté à l'habillement des Chevaliers, comme on le verra dans la quatrième Partie; & ſi le Chevalier entroit dans l'Ordre par quelque vûe d'intérêt temporel, il étoit regardé comme ſimoniaque.

4°. Afin qu'il ne manquât rien au parallèle entre les deux états de *Clergie* & de Chevalerie, nos anciens auteurs voudroient étendre sur les Chevaliers l'obligation du célibat; & comme l'église défend le mariage à ses ministres, ils voudroient aussi l'interdire aux suppôts de la Chevalerie. Voyez à ce sujet les poësies manuscrites d'Eustache Deschamps (*p.*546, *col.* 4).

Nos législateurs se relâchent néanmoins de leur sévérité en faveur de l'amour: comme ils n'y voient que l'honneur, la vertu & le desir de la perfection, non-seulement ils le permettent aux gens d'église, aux clercs, ils le réservent même pour eux & pour les Chevaliers, comme un apanage qui les distinguoit des autres états inférieurs.

On lit dans nos anciens fabliaux, (*ms. du Roi* 7615, *fol.*185 *r°.col.* 2) ces vers adressés à une Dame:

> Et quand venra à ami faire,
> Et amez un biau clerc debonnere
> Qui soit vaillant, preux & cortois,
> Ou un biau Chevalier ancois *;
> Qu'en Chevalier & en clergie
> Est tretoute la cortoisie.

* *plustôt.*

Au reste les auteurs qui ont traité de la Chevalerie étoient bien en droit de la comparer à l'état ecclésiastique, & même à la prélature, puisqu'un prélat avoit mis les ornemens épiscopaux en parallèle avec les armes d'un Chevalier. Ce prélat est

Durand, évêque de Mende, dans son livre intitulé: *Rationale divini officii, lib. III*, cité par S^{te}. Marie, *Ordre de Chevalerie.* Voyez encore la note 34 de la IV^{e}. Part.

13. *Pour la création d'un Chevalier*]. Voy. du Cange, gloss. lat. aux mots *Alapa militaris*, *miles*, & autres; & ses dissertations à la suite de Joinville;

Le livre intitulé l'*Ordre de Chevalerie*, & un autre traitant des devoirs d'un homme de guerre, sous le titre *de Jouvencel*:

La Colombière, *Théatre d'honneur*:

Le P. Ménestrier, ses divers traités de la Chevalerie:

Favin, *Théatre d'honneur & de Chevalerie*;

Le P. Honoré de S^{te}. Marie, *des Ordres de Chevalerie*, & beaucoup d'autres auteurs. Un ouvrage moins connu, composé sous le titre *de la salade*, par Antoine de la Sale, vers le milieu du XV^{e}. siècle, explique en ces termes, les différentes manières d'armer un Chevalier, dans le ch. intitulé: *Comment ung Escuyer se doit faire Chevalier*; fol. 54, r^{o}. & v^{o}:

L'Escuyer quant il a bien voyagé, & a esté en plusieurs faicts d'armes dont il en est sailly à honneur, & qu'il a bien de quoi maintenir l'estat de Chevalerie; car aultrement ne lui est honneur & vault mieulx estre bon Escuyer que ung poure Chevalier, dont pour plus honnourablement li estre que avant la bataille, l'assaut ou la rencontre, où bennières de Princes soient; alors doit

requerir aulcun Seigneur ou preudhomme Chevalier qui le face Chevalier au nom de Dieu, de Notre Dame & de Monseigneur S. George, le bon Chevalier à lui baillant son espée nue en baisant la Croix : en oultres bons Chevaliers se font au Sainct Sépulchre de Notre Seigneur, pour amour & honneur de lui. Aultre se font à Saincte Katherine, ou là où ils ont leurs dévotions. Aultres se font qui sont baignez en cuves, & puis revestus tout de neuf, & celle nuyt vont veiller en l'églîse, où ils doyvent estre en devotion jusques après la grant Messe chantée. Lors le Prince, ou aulcun aultre seigneur Chevalier, lui ceint l'espée dorée, & en plusieurs aultres plus legieres façons.

Voyez encore des descriptions très-exactes, très-amples & très-complètes des cérémonies pratiquées pour conférer la Chevalerie, dans le 122e. chap. du IIe. vol. de Perceforest, & dans le ch. 57 du XIIIe. liv. d'Amadis, p. 422 jusqu'à 428. On y peut joindre l'inspection d'une miniature qui les représente, au fol. 158 r°. de la destruction de Troie, en vers, par Beneois de Ste. More, mf. du Roi, n°. 7189.

14. *Des jeûnes austères*]. Tout ce qui concerne cette loi rigoureuse, est détaillé dans un passage long & curieux du livre intitulé, l'*Ordre de la Chevalerie, fol.* 11 *recto & verso*, auquel nous renvoyons le Lecteur.

15. *Des nuits passées en prières*]. Cette pieuse coûtume, connue sous le nom *de*

la veille des armes, avoit été obſervée dès les premiers temps pour les duels judiciaires ou épreuves du duel. La chronique latine d'Ademar de Chabannois, qui finit à l'an 1029, fait le récit d'un combat de cette eſpèce. Le Champion victorieux n'ayant point été bleſſé, alla ſur le champ à pied rendre graces à Dieu ſur le tombeau de S. Cibar où il avoit veillé la nuit précédente.

Labbe, Bibliot. mſſ. t. II, p. 183.

16. *Les Sacremens de la Pénitence*]. Le Novice recevoit la Communion après que le Prêtre lui avoit paſſé l'épée autour du col, *Préf. du P. Mabillon ſur le* III. *ſiècle de l'Ordre de Saint Benoît, art.* XCVI, *p.* 144.

17. *Des habits blancs*]. Nous apprenons de Perceforeſt, que les rois & les reines de la grande Bretagne avoient coûtume de prendre, la veille au ſoir de leur couronnement, des habits blancs en ſigne de pureté. C'étoit auſſi l'habillement des novices la veille de leur réception dans l'Ordre de la Chevalerie.

Perceforeſt, vol. I, fol. 20 *v°. col.* 1.

18. *Ou de celle qui devoit l'armer*]. On lit dans le roman de Partenopex de Blois, écrit dans le XIII^e^. ſiècle, parmi les manuſcrits de S. Germain-des-Prés, *fol* 151 *recto, col.* 2, que la Fée Meillor, avant le grand tournoi qui devoit ſe faire dans ſon Royaume, ceignit l'épée à plus de cent perſonnes (qu'elle les fit Chevaliers).

L'uſage étoit alors bon ou mauvais (dit

le même Romancier, ibid. col. 3) *que ceux qui ſe préſentoient pour qu'on leur ceignît l'épée, la portoient pendue à leur col, & avoient la tête armée, en ſorte qu'on ne les connoiſſoit point au viſage.*

Partenopex fut ainſi fait Chevalier par ſa Dame, ſans qu'elle le connût, *ibidem.* L'auteur de Tirant le Blanc, *tome II, p.* 41, fait encore mention de quelques Ecuyers qui ne vouloient être armés Chevaliers que par les Dames. Je ne puis me fonder ſur des témoignages plus authentiques pour croire que les Dames aient eu le pouvoir de faire des Chevaliers, & j'ai fait voir dans la première Partie, que l'exemple de la dame de Laval, rapporté par Meſnard, ne peut avoir d'application à cette cérémonie.

Note 14.

La Roque fait une autre queſtion au ſujet des Dames, ſçavoir, ſi elles peuvent être Chevalières: les titres d'*Equitiſſa*, de *Militiſſa* que quelques-unes ont pris & qui le font pencher pour l'affirmative, ne déſignoient peut-être que l'état de leur mari ſi elles en avoient, ou de leur père ſi elles étoient encore filles, de même qu'on voit dans la chronique du Vigeois, des perſonnes dont la condition eſt exprimée par ces mots *de genere Equeſtri*, *de genere Militari.* Le petit nombre d'exemples qu'il rapporte pour prouver que les Dames étoient capables de recevoir les ordres de Chevalerie, fait voir ſeulement que le caprice a pû faire violer quelquefois la règle générale qui devoit les en exclurre, puiſqu'elles ne peuvent exercer la profeſſion des armes.

' *Traité de la Nobleſſe, p.* 430.

19. *Desiroit d'entrer dans l'Ordre*]. On interrogeoit sur les motifs de sa demande, le Novice qui se présentoit pour recevoir la Chevalerie. *Celui qui la donne*, dit un de nos anciens écrivains, *doit savoir, de celui qui la demande, à quelle intention il souhaite de l'obtenir; car si c'est pour être riche, pour se reposer & être honoré, sans faire honneur à la Chevalerie, il en est indigne, & seroit à l'ordre de Chevalerie qu'il recevroit, ce que le Clerc simoniaque est à la prélation* (prélature). L'auteur du même ouvrage exclut de la Chevalerie l'Ecuyer taché de vaine gloire, celui qui est *chueur* ou *flatteur*; car *un tel homme fomente la corruption dont le Chevalier, par son état, doit être le destructeur, & il corrompt la noblesse de cœur que le Chevalier doit avoir en partage*. Il observe aussi qu'on ne doit pas non plus admettre dans l'Ordre l'homme estropié, ou ayant quelqu'autre indisposition corporelle qui le rendroit peu propre au métier des armes, quelque riche & quelque noble qu'il soit, ou quelque courage qu'il pût avoir. Un autre auteur auquel je renvoie pour abréger, explique toutes les qualités que doit avoir un Chevalier, quelles doivent être sa taille, sa figure, sa physionomie. Cet auteur est le Chevalier de la Tour. Voyez, dans son *Guidon des guerres*, le chapitre intitulé, *les signes du fort Chevalier*, fol. 90 verso, col. 2; & le chapitre, *des signes de saige Chevàlier*, fol. 91 verso, col. 2. *Nul ne doit estre reçeu*, dit un peu plus haut le

Ordre de Chevalerie, p. 10 & 11.

Ibid. p. 10 & 11.

même écrivain, *à la dignité de Chevalier; si on ne sçet qu'il ayme le bien du Royaume & du commun, & qu'il soit bon & expert en l'ouvrage batailleux, & qu'il veuille, suivant les commandemens du Prince, appaiser les discors du peuple & soy combattre pour oster, à son pouoir, tout ce qu'il sçet empescher le bien commun.* Ce maintien du bon ordre étoit un des devoirs essentiels de la Chevalerie, sur lesquels on peut consulter dans Perceforest les instructions données par le roi Péléon à son fils & à ses neveux, lorsqu'il les arma Chevaliers: *Celui qui veut entrer en un Ordre*, leur dit-il, *soit en religion, ou en mariage, ou en Chevalerie, ou en quelque estat que ce soit, il doit premièrement son cueur & sa conscience nettoyer & purger de tous vices, & remplir & aorner de toutes vertus, & encharger grant voulenté de faire & accomplir tout ce que l'Ordre enseigne à faire.*

Perceforest, vol. II, chap. 42, fol. 147.

Pour tout dire en un mot il devoit être sans reproche, suivant le récit formel de Monstrelet, vol. 3, fol. 85 r°. & v°. *Lorsque le duc de Bourgogne, en 1461, tint la fête de la Toison d'or, le duc d'Alençon y fit assister un Chevalier à sa place, étant prisonnier pour le jugement rendu contre lui; & quoiqu'à cette assemblée il ne dût y avoir que des Chevaliers sans reproche, le duc de Bourgogne le souffrit, parce qu'il le tenoit pour homme d'honneur condamné injustement & sans sa participation.*

Plusieurs de nos Chevaliers méritèrent, par distinction, le surnom particulier de *Chevaliers sans reproche*, tels que du Guef-

Mém. d'Olivier de la Marche, page 50.

elin, Barbasan, Louis de la Trimouille & Bayard : joignons-y le brave d'Aumont, mort en 1595, à qui M. de Thou rend ce glorieux témoignage *qu'il étoit tellement estimé dans les deux partis du Roi & de la ligue, que s'il eût été question de trouver un chevalier François* sans reproche, *tel que nos pères en ont eu autrefois, tout le monde auroit jeté les yeux sur* d'Aumont. *Voyez livre* CXIII, *Trad.* t. XII, p. 446.

20. *Par des Dames ou des Demoiselles*]. On voit dans le roman du Don Florés de Grèce, un Chevalier près d'aller au combat, qui est armé par une jeune Demoiselle *qui, de ses blanches & délicates mains, commença à nouer & lacer esguilettes & courroyes. Or devinez*, ajoûte l'auteur, *comment patiemment il prenoit en gré cette faveur. Certes il n'eust pas voulu avoir desja eu la victoire pour perdre tant de privauté de celle en laquelle il vivoit du tout.* *Fol.* 70 *v°*, & 71 *r°*.

21. *Esperons en commençant par la gauche*]. Cette coûtume avoit changé suivant un passage de Lancelot du Lac, tome I, fol. 75 : *Eperon* dextre *chaussé au nouveau Chevalier, comme c'étoit alors la coûtume.*

22. *On lui ceignit l'épée*]. C'étoit le signe le plus essentiel de la Chevalerie. Comme le jeune Lancelot avoit été oublié parmi le grand nombre de ceux qui reçurent l'épée de la main du roi Artus, la Reine lui en donna une ; alors il devint Chevalier & fut chevalier de cette Princesse. *Lancelot, tome I, fol. 32, page 392 & suivantes.*

23. *Ainsi adoubé*]. C'est-à-dire, revêtu de son armure. Voyez-en la description bien circonstanciée dans Perceforest, *tom. II, fol.* 119 *r°. col.* 1 *&* 2 *v°.* où il faut remarquer le terme d'*épouser* qui y est employé en parlant de ceux qui ont donné les armes au nouveau Chevalier.

24. *Il restoit à genoux*]. On lit à la page 12 du livre intitulé Ordre de la Chevalerie, *l'Escuyer se doit agenouiller devant l'Autel & lever à Dieu ses yeux corporels & spirituels, & ses mains au Ciel, & le Chevalier lui doit ceindre l'épée en signifiance de chasteté & de justice, & en signifiance de charité.*

25. *De toutes les peines*]. Selon le même auteur, même page: *le Chevalier doit baiser l'Escuyer* (qu'il reçoit Chevalier) *& lui donner une paulmée afin qu'il soit souvenant de ce qu'il promet & de la grande charge à quoi il est obligé, & du grand honneur qu'il reçoit & prend par l'ordre de Chevalerie.*

26. *Au nom de S. George*]. On pouvoit encore réclamer d'autres Saints en conférant la Chevalerie. Saintré, prêt à combatre les Infidèles en Prusse, pria le roi de Bohème de lui acorder la Chevalerie *de par Dieu, Notre-Dame & monseigneur saint Denys.*

Hist. de Saintré, p. 146.

Vol. I, fol. 112, *r°. col.* 1.

27. *Il caracoloit*]. Perceforest nous donne le portrait d'un jeune homme que le roi

Alexandre venoit de faire Chevalier, & qui ensuite fut laissé seul à l'entrée d'une forêt. *Adonc regarde hault & bas, & lui est advis que c'estoit belle chose d'ung homme quant il est armé. Lors se pensa qu'il s'armeroit du tout : si print son heaulme & le mist sur son chef, & son escu, & le pendit à son col, & puis vint à son cheval & saillit sus de plaine terre que des estriers ne se daigna ayder. Et quant il fut sus il se print à estendre & à soy afficher ès estriers, & joignit son escu à son costé senestre & à soy polir en ses armes. Lors va saisir son glaive & le print à pannoyer* & à escremer & à tournoyer entour son chef, & dist à soy-mesmes :* Or ne me fault riens de toute ma joye fors que je trouvasse à qui jouster pour savoir si je pourray aucune chose valoir. *Après ce il fiert le cheval des esperons : il fait un tour parmy la forest si joyeux & si desirant de jouster, que se il cuidast lance recouvrer, il allast jouster au premier arbre qu'il trouvast; ainsi s'en va chevauchant parmi la forest jusques au bas Vespres.* Et ailleurs : *Si-tost que le Roy les eut fait Chevaliers, ils monterent sur leurs chevaulx tous armés qu'ils estoient. Lors pendirent leurs escus à leurs colz & prindrent leurs glaives ès poings, & puis poignirent leurs chevaulx par la praerie si bien & si gentement, que le Roy & Cassiel, le Souldan & la Chevalerie qui là estoit, dirent apertement qu'ils ne pouoient faillir à estre preux en faiz d'armes.* Perceforest, vol. 1, fol. 106 v°. col. 2.

*paumoyer, i. e. tourner.

Ibid. fol. 106 v°. col. 2.

28. *Au milieu d'une place publique*]. En voici la preuve dans le passage suivant tiré de l'Ordre de Chevalerie, page 12 : *Le Nouveau Chevalier doit chevaucher parmi la ville, & se doit montrer aux gens affin que tous saichent qu'il est Chevalier nouvellement fait & ordonné Chevalier, & qu'il est obligé de deffendre & maintenir le haut honneur de Chevalerie, car de tant aura-t-il en soy plus grand reffrenement de mal faire : car par la grande vergogne qu'il aura des gens qui servent la Chevalerie, il se retirera souvent de mesprendre contre l'Ordre de Chevalerie.*

29. *Son défenseur*]. Eustache Deschamps, dans ses poësies manuscrites, dit, fol. 127, que trois Ordres sont nécessaires dans un Etat, suivant l'Ecriture : *Les Chevaliers pour défendre ; les Prêtres pour prier Dieu, & les Laboureurs pour cultiver la terre.* Et fol. 403 : *Que les terres des Rois & des Chevaliers leur avoient été données pour défendre le peuple.*

30. *Ce que sont les bras au corps humain*]. Le Jouvencel, *fol. 94 jusqu'à 97*, compare l'Eglise au chef de l'homme ; la Chevalerie à ses bras, & l'état des Bourgeois, Marchands & Laboureurs aux autres membres inférieurs.

31. *Par des danses faites autour de lui*]. Audigier, héros d'un roman burlesque, ayant été ridiculement armé Chevalier,

Sor le destrier armé sist Audigier;
Entor lui ot de gens plus d'un millier.
Les queroles * commencent sor un-fumier.

* *Caroles*, dansses.

Ce roman écrit au XIII^e. siècle, est conservé parmi les fabliaux manuscrits de S. Germain-des-Prés.

32. *Dans les anciens rituels*]. Voyez ces prières & ces formules rapportées par André Favin, *Théatre d'honneur & de chevalerie, page* 89, 90, & dans la remontrance de Juvénal des Ursins, Arch. de Reims, pour la réformation du Royaume, msf. de Dupuy, n°. 519, fol. 39.

33. *On chantoit l'Evangile*]. C'est sans doute par une suite de cette cérémonie, que les Empereurs, à certaines fètes, ont chanté l'Evangile tenant à la main leur épée nue: *Evangelium nudato ense in vigiliis Natalis Domini in matutinis Moguntiæ legit Carolus IV imperator.* Chronic. Belgicum, page 286, cité par du Cange, gloss. lat. au mot *Evangelium.*

34. *Défense de la Foi*]. Suivant le livre de l'Ordre de Chevalerie déja cité bien des fois dans ces notes, *office de Chevalerie est de maintenir la Foi catholique.* Nos anciens Poëtes confirment ce principe: entre plusieurs passages d'Eustache Deschamps dont les poësies encore manuscrites furent composées vers la fin du XIV^e. siècle, nous ne citerons que celui-ci:

Chevaliers en ce monde cy
Ne peuvent vivre sanz soucy :
Ils doivent le peuple défendre,
Et leur sang pour la Foy espandre.

35. *Dans le serment de sa réception*]. Ce serment est rapporté dans le Jouvencel, *fol. 93 & suiv.* On avoit déja négligé cette pratique au temps de Charles VII ; & c'est un des points sur lesquels on s'écartoit alors de la régularité de l'ancien cérémonial, comme nous l'apprend Juvénal des Ursins, archevêque de Reims, dans ses remontrances au Roi pour la réformation du Royaume. Le manuscrit en est conservé parmi ceux de Dupui, n°. 519 ; Godefroi le cite dans sa préface sur l'histoire de Charles VI & comptoit en faire usage dans celle de Charles VII.

36. *Les veuves & les orphelins*]. L'obligation de les défendre étoit un des premiers devoirs du Chevalier : *Office de Chevalier est de maintenir femmes veuves & orphelins, & hommes més-aisés & non puissants.* Ordre de Cheval. fol. 6 verso.

37. *Les Dames*]. C'est de toutes les loix de la Chevalerie, celle qui fut maintenue de tout temps avec le plus de vigueur parmi la noblesse Françoise: *Si une honneste* Brantôme, Dames Gal.
Dame, dit Brantôme, *veut se maintenir en sa fermeté & constance, il faut que son serviteur n'espargne nullement sa vie pour la maintenir & deffendre, si elle court la*

moindre fortune du monde, soit ou de sa vie ou de son honneur, ou de quelque meschante parole, ainsi que j'en ay veu en nostre Cour plusieurs qui ont fait taire les medisants tout court quand ils sont venus à détracter de leurs Maistresses & Dames, auxquelles par devoir de Chevalerie & par ses loix, nous sommes tenus de servir de Champions à leurs afflictions.

Ce droit que les Dames avoient sur la Chevalerie devoit être conditionnel : il supposoit que leur conduite & leur réputation ne les rendoient point indignes de l'espèce d'association qui les unissoit à cet Ordre uniquement fondé sur l'honneur.

Une Princesse, suivant Tirant le Blanc, tome I, page 266, se soûmet *à perdre tout droit à la Chevalerie, & consent que jamais Chevalier ne puisse prendre armes pour sa deffense*, si elle ne tient pas la promesse de mariage qu'elle donne à un Chevalier qui l'aimoit.

C'étoit donc un nouveau lien qui assujetissoit les Dames à conserver précieusement les mœurs pures & honnêtes que les Chevaliers exigeoent d'elles, à s'observer scrupuleusement dans toutes les démarches de leur vie ; & c'étoit par conséquent un nouveau service que la Chevalerie rendoit à la société. La Demoiselle dont Gérard de Nevers entreprit la défense, ayant vû l'empressement avec lequel il s'y porta, *elle prit son gand senestre, si le bailla à Gerard, qui moult volentiers le prit, en lui disant : Sire, mon corps, ma vie, mes terres & mon honneur, je*

Roman de Gérard de Nevers, part. I, p. 71.

mets en la garde de Dieu & de vous, auquel je prie Dieu qu'il doint à vous telle grace octroyer que au dessus en puissiez venir & nous oster du danger où nous sommes.

Au fol. 52 v°. & 53 r°. du Roman de Gérard de Roussillon, ms. en Provençal.

38. *Juge né*]. Le portrait de Foulque, neveu de Gérard, renferme toutes les qualités d'un Chevalier accompli, & par conséquent l'assemblage de toutes les vertus qu'exigeoit la Chevalerie. Il a toutes les bonnes qualités qu'on peut avoir, sans qu'on puisse lui reprocher un seul défaut. Preux, courtois, affable, franc, débonnaire, éloquent; il sait également bien chasser en bois & en rivière (*les exercices de la vénerie & de la fauconnerie*), jouer aux échets, aux tables & aux dez; prodigue de ses biens, il les répand sur tous ceux qui l'approchent, & sur tout le monde sans distinction (*lhi bo e lhi malvatz*). Ennemi déclaré de l'injustice & de quiconque osoit en prendre le parti, quand il n'avoit pas le pouvoir de la réprimer il en étoit inconsolable: enfin il ne sortit jamais de sa Cour qu'il n'ait soûtenu en champ clos l'équité de ses jugemens:

Ni anc de jutgamen no fo tornatz
Que ans non s'en combates en camp armatz.

Esprit des Loix, livre XXVIII, ch. 27.

Ce dernier trait est une confirmation de ce que M. le président de Montesquieu a avancé des cours de Justice. Un autre ouvrage, écrit aussi en Provençal, achevera de nous représenter tous les devoirs des Chevaliers: c'est une *tenson*, dispute ou

jeu parti entre trois Troubadours. Il s'agit de choisir dans un pareil nombre de Chevaliers, au service desquels ils pourroient s'attacher, celui qui méritoit la préférence; & chacun de nos poëtes devoit exposer les raisons du parti qu'il prendroit. L'un de ces Seigneurs est recommandable par sa droiture & son équité; l'autre plein de bravoure, est toujours prêt à défendre ses Sujets, & à venger les torts & les injures qu'on peut leur faire; le troisième, libéral & magnifique, se distingue par l'usage qu'il fait de ses richesses pour tenir cour ouverte à tout le monde, y faire grande chère, & répandre l'argent à pleines mains. Ces trois qualités réunies, l'équité, la valeur & la générosité, auroient donc formé un Chevalier accompli; aussi comprennent-elles toutes les différentes obligations que la Chevalerie imposoit pour le bonheur de l'humanité, à celui qui embrassoit ses loix. Juge de ses feudataires & protecteur de ses vassaux, il devoit rendre aux uns une justice impartiale, & défendre les autres contre leurs ennemis; & comme père de tous les habitans de ses domaines, il devoit les assister dans leurs besoins, les soulager dans leur misère.

39. *Modestie*]. L'auteur du Jouvencel, *fol.* 5 *v°.* représente ainsi le héros de son Roman : *Il conduisoit tout soulz la main de Dieu & en son nom pour s'employer en faits notables sans vanter ou haut louer soi-même, car louenge est réputée blâme en la bouche de celluy qui se loe ; mais elle exaulce celluy*

qui ne se attribue point de loenge, mais à Dieu. Se l'Escuyer a vaine gloire de ce qu'il a fait, il n'est pas digne d'estre Chevalier; car vaine gloire est ung vice qui destruit, & anéantit les mérites & les guerdons, ou bénéfices de Chevalerie. L'ordre de Chevalerie, fol. 10 & 11.

Roman de Perceforest, vol. II, fol. 121 v°. col. 1 & 2.

Le Roi Perceforest, conformément à ces principes, instruisant ses Chevaliers leur dit : *Si me souvient d'une parolle que ung Hermite me dist une fois pour moy chastier ; car il me dist que si j'avois autant de possessions comme avoit le roy Alexandre, & de sens comme le sage Salomon, & de Chevalerie* (valeur, bravoure) *comme eut le preux Hector de Troye, seul orgueil, s'il régnoit en moy, destruiroit tout.* Il leur donne encore d'aussi sages leçons pour les préserver de ce vice qui entraîne après soi tous les autres, & fait perdre le nom de Chevalier. Voyez aussi avec quelle force il leur recommande la simplicité, la courtoisie, la douceur, la clémence & l'humanité qui doit sans cesse les porter à secourir les Dames, les Demoiselles, les veuves, les orphelins, tous ceux sans exception qui sont persécutés par la mauvaise fortune.

40. *De tenir inviolablement sa parole*]. La fidélité à tenir sa parole, cette vertu héréditaire des François, étoit regardée comme le plus beau titre des Gaulois, au jugement des Romains leurs ennemis. Tacite ne relève pas moins la bonne foi que la bravoure dans les Germains nos ancê-

tres : *Nulle nation ne l'emporte*, dit-il, *sur les Germains du côté de la valeur & de la bonne foi*; & cet éloge ne doit pas être suspect de partialité dans un écrivain qui leur reproche ailleurs l'emportement avec lequel ils se livroient au jeu. *Même sans avoir bû (chose étrange) ils se font du jeu de dez une occupation sérieuse, & s'y livrent avec tant de fureur qu'après avoir joué tout ce qu'ils ont, ils finissent par se jouer eux-mêmes, par risquer en un seul coup leur personne & leur liberté. Celui qui perd se constitue lui-même esclave; quoique plus jeune, quoique plus fort il se laisse garoter & vendre. Telle est l'obstination avec laquelle ils persistent dans leur travers; il faut, disent-ils, tenir sa parole.*

De Morib. Ger. chap. 24. Je me sers de la traduction de M. l'abbé de la Bléterie, qui doit paroître incessamment.

Nos Romans anciens ne cessent de recommander cette vertu, tant par leurs préceptes que par les exemples qu'ils nous offrent.

Le roi Artus ayant donné sa parole à un chevalier de lui laisser emmener la Reine sa femme, n'écouta ni les plaintes de cette Princesse, ni les représentations qu'on put lui faire; il ne répondit autre chose sinon qu'il l'avoit promis, & que *Roi ne se doit dédire de sa promesse*. Lyonnel, qui veut l'en détourner, lui réplique : *Donc est le Roy plus serf* (esclave de sa parole) *que autre, & qui vouldroit estre Roy honny soit-il* (en ce cas maudit soit qui voudroit être Roi). La Reine est emmenée pour acquitter la parole de son mari. *Lancelot du Lac, tom. II, fol. 2 recto, col. 1.*

La foi donnée au nom de la Chevalerie

étoit de tous les ſermens le plus inviolable. Les Chevaliers pris à la guerre s'engageoient-ils à venir ſe remetre en priſon auſſi-tôt qu'ils en ſeroient requis ; on n'héſitoit point de leur donner leur liberté pour le temps qu'ils demandoient ; on ne doutoit pas de trouver en eux autant de Régulus, qu'aucune peine ne pourroit effrayer, quand il ſeroit queſtion d'acquitter leur engagement. Les Souverains eux-mêmes croyoient qu'en jurant par le titre de Chevalier, ils étoient auſſi étroitement liés que s'ils euſſent juré par une Couronne qu'ils ſembloient ne tenir que de leur Chevalerie (comme on le voit dans la quatrième Partie). *Le duc Jehan de Bretagne ayant traitté paix avec le roi Charles VI, le 15 janvier* 1380, *jura le 20 avril enſuivant, l'obſervance du dit traité, par la foy de ſon corps & comme loyal Chevalier.* Voyez du Tillet, recueil des rois de France, au chap. des Chevaliers de l'ordre du Roi & de l'état de Chevalerie, p. 318.

Mais je ne crois pas qu'on exige une preuve plus complette de cette fidélité Chevaleresque que l'exemple rapporté par Joinville, *p. 79.* Au récit des malheurs arrivés à l'armée Chrétienne, & de la priſon de S. Louis, il joint la deſcription de l'état encore plus déplorable où ſe trouvoit réduite la Reine ſa femme. Inſtruite de tant d'infortunes, livrée au plus affreux déſeſpoir, à des agitations qui ne lui permettoient pas de fermer l'œil, & n'attendant que le moment d'accoucher, elle ſe voyoit encore ſur le point de tomber vive au

pouvoir des Infidèles. Dans cette ſituation, que Joinville nous peint de ſes couleurs naïves, elle prend une dernière réſolution, elle ſe jette aux genoux d'un *Chevalier viel & ancien, de l'aage de quatre-vingtz ans & plus*, & le conjure de lui accorder une grace : le vieillard y conſent, & lui en donne ſa foi. Cette grace unique, demandée avec tant d'inſtance, étoit de lui couper la tête avant que les Sarrazins la puſſent prendre, s'ils devenoient maîtres de la ville de Damiette où elle étoit renfermée. La réponſe fait encore mieux voir quelle étoit l'obligation des Chevaliers : il n'avoit pas attendu juſque-là à prendre ſon parti ; *& le Chevalier*, dit Joinville, *lui reſpondit que très-voulentiers il le feroit, & que jà l'avoit-il eû en penſée d'ainſi le faire ſi le cas y eſcheoit.* En effet, ſi l'honneur de toutes les Dames, en général, étoit extrêmement recommandé aux Chevaliers, il l'étoit bien davantage à ceux qui étoient particulièrement attachés à la maiſon ou à la perſonne d'une Dame. Attenter à l'honneur de la femme de ſon Seigneur étoit un crime capital de lèze-féodalité, & le plus irrémiſſible de tous ceux qui emportoient la confiſcation du fief que l'on tenoit ſous ſon hommage ; lui enlever le cœur de ſa femme, c'étoit lui arracher la vie.

Si l'on en croit l'auteur du Roman de Lancelot du Lac, le vaſſal ou le Chevalier informé de la mauvaiſe conduite que tenoit la femme de ſon Seigneur, ne pouvoit le lui diſſimuler ſans ſe rendre crimi- *T.* III, *fol.* 34 r°, *col.* 2.

nel ; il ne devoit avoir rien de caché pour lui. Aggravain découvre au roi Artus l'affront fait à ce Prince dans la personne de sa femme par Lancelot qu'elle aimoit, & Mordrec ajoûte : *Nous la vous avons tant celé que nous avons peu, mais au dernier convient-il que la vérité soit descouverte, & de tant que nous l'avons celé nous sommes parjurez, si nous en acquitons & disons plainement qu'il est ainsi.* Lancelot du Lac, t. III, p. 134 r°. col. 2.

T. II, fol. 160 recto. 41. *La morale*]. La somme des biens qu'un Chevalier peut posséder, suivant Lancelot du Lac, sont *force, hardiesse, beauté, gentillesse, débonaireté, courtoisie, largesse & force d'avoir* (richesses) *& d'amis.* Tel peut être l'état de sa fortune, & nous allons voir, dans des auteurs plus graves, la liste des vertus qu'il doit avoir.
Fol. 33 vers. & 34 rect. Lisez dans le Jouvencel ce qui est dit *de la sobriété, de la continence & des autres vertus requises au métier des armes*; & les vices, comme *le jurement, la cruauté & l'avarice,* que doit fuir l'homme de guerre.

Fol. 8, 9, 10 & 11. L'*Ordre de Chevalerie* entre encore à ce sujet dans un plus grand détail ; le parjure, l'orgueil, l'impureté ou l'incontinence, la paresse, l'avarice, la colère, la gourmandise, l'ivrognerie doivent être en horreur au Chevalier. Qu'il s'abstienne de même de toute parole vilaine ou injurieuse, & demande la noblesse de courage à foi, espérance, charité, justice, force, attrem-
Fol. 14, 15 & 16. pance, loyauté & aux autres vertus. Le même auteur continue : *Coustumes* (c'est-à-

dire, vertus & mœurs) *exigées d'un Chevalier, savoir sept vertus dont trois théologales, foy, espérance & charité; & quatre cardinales, justice, prudence, force & atrempance :* suit l'explication des unes & des autres, qui sont opposées aux sept péchés mortels, *gloutonnerie, luxure, oisiveté, orgueil, avarice, envie & ire* (colère), expliqués pareillement.

Sera-t-on dédommagé de la sécheresse de ces préceptes édifians par quelques passages de nos anciens poëtes?

Tout le monde, suivant le poëte provençal Arnaut de Marvelh, ne parvient point à se faire une réputation par les mêmes moyens. Parmi les Chevaliers, les uns l'obtiennent par leur valeur à la guerre, les autres par la splendeur & l'abondance de leurs festins : ceux-ci par leur inclination à rendre service, ceux-là par leur politesse & leur affabilité : quelques-uns par l'éclat de leurs noms & la richesse de leurs habits, d'autres par la générosité avec laquelle ils répandent leurs bienfaits. Comme il est difficile de réunir toutes ces qualités, celui qui en possède un plus grand nombre est celui qui se fait le plus estimer; mais aussi celui qui n'en a aucune, eût-il le nom de Chevalier, *je ne le regarde point*, dit le Poëte, *comme un véritable Chevalier.*

Ms. d'Urfé, G. pièce 951, fol. 129 vers. col. 5, conférée avec le ms. N.

Les Dames ont aussi diverses manières de se mettre en honneur; la beauté, la vertu, l'éloquence, la bonne grace, le don de plaire & celui de la sagesse. C'est un grand mérite que celui de la beauté

dans une Dame; mais rien ne l'embellit tant que l'esprit & la sagesse : c'est là ce qui lui attire de tout le monde l'hommage qui lui est dû. Qu'on me permette encore de citer la balade suivante tirée des poësies manuscrites d'Eustache Deschamps, *fol.* 309, *col.* 4. C'est un abrégé de toute cette morale.

BALADE.

Vous qui voulez l'Ordre de Chevalier,
Il vous convient mener nouvelle vie;
Devotement en Oraison veillier,
Pechié fuir, orgueil & villenie:
L'Eglise devez deffendre,
La vefve, aussi l'orphenin entreprandre;
Estre hardis & le peuple garder;
Prodoms loyaulx sanz rien de l'autruy prendre;
Ainsi se doit Chevalier gouverner.

Humble cuer ait, toudis * doit travailler, (* *toujours.*)
Et poursuir faitz de Chevalerie;
Guerre loyal, estre grant voyagier,
Tournoiz suir * & jouster pour sa mie: (* *suivre.*)
Il doit à tout honneur tendre,
Si c'om ne puist de lui blasme reprandre,
Ne lascheté en ses œuvres trouver;
Et entre touz se doit tenir le mendre;
Ainsi se doit gouverner Chevalier.

Il doit amer son Seigneur droiturier,
Et dessus touz garder sa Seignourie;
Largesse avoir, estre vray Justicier;

Des

Des prodomes fuir la compaignie,
Leurs diz oir & aprendre,
Et des vaillands les prouesses comprandre,
Afin qu'il puist les grands faiz achever,
Comme jadis fist le roy Alexandre;
Ainsi se doit Chevalier gouverner.

42. *Relâchement*]. Le desir de ranimer la Chevalerie porta le roi Jean, en 1351, à créer l'Ordre des chevaliers de l'Etoile. Voyez les lettres de leur institution au second tome des Ordonnances de nos Rois, pages 465 & 466 : voyez encore plus particulièrement celles du même Prince, d'oct. 1352, par lesquelles il fait don des confiscations & épaves au profit du collège des Chanoines qui desservent l'église de S. Ouin, dans laquelle est établi l'Ordre de l'Etoile (& qui furent confirmées par d'autres du 17 février suivant). Il rappelle dans celles d'octobre 1352, les exploits de l'antique Chevalerie qui avoit tellement brillé dans tout l'Univers par l'éclat de sa valeur & de sa vertu (*per universum orbem sic strenuitate & nobilitate floruit & viguit probitate*). Après Dieu, dit-il, c'étoit elle qui, par sa bonne intelligence & sa franchise (*sinceriter & unanimiter*), avoit fait triompher les Rois ses prédécesseurs de tous leurs ennemis, qui, comme par miracle (*divinitùs*), avoit ramené à la pureté de la Foi catholique, un nombre prodigieux d'Infidèles (dans les Croisades) *& infinitos quos perfidus inimicus humani generis in vera fide Christi, dolo sive cal-*

Ordonnances des rois de Fr. t. IV, p. 116, ibid. p. 161, 162.

liditate, erraſſe fecerat, ad veræ catholicæ Fideï puritatem divinitùs revocârunt, & qui enfin avoit fait ſuccéder aux troubles & à la guerre, la paix & la tranquillité dont l'Etat avoit joui long-temps. L'inaction & l'oiſiveté de ces temps pacifiques, le peu d'uſage qu'on fit des armes, & l'interruption des exercices militaires jointes à d'autres cauſes, firent décheoir les Chevaliers : ils ſe livrèrent au luxe & à la molleſſe (*occioſis & vanis operibus*); & oubliant le ſoin de leur honneur & de leur réputation, ne s'occupèrent plus que de leur intérêt particulier (*honoris & famæ proh dolor! neglectâ pulchritudine ad utilitatem privatam libentiùs declinantes*). Le Roi, par ſa nouvelle inſtitution des Chevaliers de la noble Maiſon, ſe propoſe de détacher ſa Chevalerie de ſes frivoles occupations, de rétablir parmi elle cette heureuſe concorde, ſource des anciens avantages & des triomphes qu'elle eut autrefois. Il veut que, brûlant d'une nouvelle ſoif pour l'honneur & pour la gloire (*ſitientes honorem & famam*), elle recouvre ſon premier luſtre & ſon antique ſplendeur.

Si la Chevalerie s'étoit relevée ſous le roi Jean, les efforts de ce Prince & de Charles V ſon fils, ne purent l'empêcher de retomber encore quelquefois dans le relâchement; le même hiſtorien de S. Denys nous apprend qu'on avoit perdu juſqu'au ſouvenir de ſes anciens uſages. Après avoir fait un récit très-curieux de la Chevalerie que le roi Charles VI conféra,

à S. Denys en 1389, au jeune roi de Sicile & au comte du Maine, il dit que ces Princes, qui étoient frères, comparurent pour faire la veille des armes, dans un équipage aussi modeste qu'extraordinaire, afin de garder les anciennes coûtumes de la nouvelle Chevalerie, c'est-à-dire, de la réception des nouveaux Chevaliers qui les obligeoit à paroître en jeunes Ecuyers; puis ayant fait le détail de leur équipage, il ajoûte : *Cela sembla étrange à beaucoup de gens, parce qu'il y en avoit fort peu qui sçussent que c'étoit l'ancien ordre de pareille Chevalerie*, c'est-à-dire, les anciennes cérémonies de la Chevalerie.

43. *Infamie*]. La singularité des détails renfermés dans ce passage du chevalier de la Tour, m'a paru mériter qu'on le rapportât : c'est dans le chapitre intitulé, *De l'honneur que on souloit faire à celles qui avoient bonne renommée en celluy temps dessus.* « Le temps de lors, dit-il, étoit en paix » & demenoient grant festes & grant joyeu- » setés, & toutes manieres de Chevalerie » de Dames & Damoiselles se assembloient » là où ils sçavoient les festes qui estoient » faictes menu & souvent. Et là venoient » par grand honneur les bons Chevaliers » de celluy temps. Mais s'il advenoit par » aucune advanture que Dame ne Damoi- » selle que eut mauvais renom, ne qui fust » blasmée de son honneur, se mist avec » une bonne Dame ou Damoiselle de bon- » ne renommée, combien qu'elle feust plus » gentil femme ou eust plus noble & plus

» riche mary, tantost ces bons Chevaliers
» de leurs droits n'avoient point de honte
» de venir à elles devant tous, & de pren-
» dre les bonnes & les mettre au-dessus
» des blasmées, & leur disoient devant
» tous : *Dame, ne vous desplaise se ceste Da-*
» *me ou Damoiselle va devant ; car combien*
» *qu'elle ne soit pas si noble ou si riche com-*
» *me vous, elle n'est point blasmée, ains est*
» *mise au compte des bonnes, & ainsi ne dit*
» *l'on pas de vous, dont il me desplaist ; mais*
» *l'en fera honneur à qui l'a desservi*, & ne* (* *merité.*)
» *vous en mereveillez pas.* Ainsi parloient
» les bons Chevaliers & mettoient les bon-
» nes & de bonne renommée les premières
» dont elles mercioient Dieu en leur cueur
» de elles estre tenues nettement, par quoy
» elles estoient honnorées & mises devant.
» Et les autres se prenoient au nez & bais-
» soient le visaige, & recevoient de grant
» vergongnes. Et pour ce estoit bon exem-
» ple à toutes gentilz femmes, car pour
» la honte qu'elles oyoient dire des autres
» femmes, elles doubtoient & craignoient
» à faire mal à point. Mais, Dieu mercy,
» aujourd'huy on porte aussi bien honneur
» aux blasmées comme aux bonnes, dont
» maintes y prennent mal exemple, &
» dient que c'est tout ung, & que l'on
» porte aussi grant honneur à celles qui
» sont blasmées & diffamées comme l'en
» fait aux bonnes, il n'y a force à mal faire,
» tout se passe : mais toutes fois c'est mal
» dit & mal pensé, car en bonne foy com-
» bien que en leur présence on leur face
» honneur & courtoysie, quant l'en est parti

» d'elles l'en s'en bourde. Mais je pense
» que c'est mal fait & qu'il vaulscit enco-
» res mieux devant tous leur monstrer
» leurs faultes & leurs folies, comme on
» faisoit en celluy temps dont je vous ay
» parlé. Et vous diray encores plus comme
» j'ay ouy racompter à plusieurs Cheva-
» liers qui virent celluy messire Geoffroy
» qui disoit que quant il chevauchoit par
» les champs, & il veoit le chasteau ou
» manoir de quelque Dame, il demandoit
» tousjours à qui il estoit; & quant on lui
» disoit, *il est à celle*, se la Dame estoit
» blasmée de son honneur, il se fust avant[a]
» tort[b] d'une demie lieue qu'il ne fust
» venu jusques devant la porte; & là pre-
» noit ung petit de croye qu'il portoit &
» notoit cette * porte, & y faisoit ung
» signet & l'en venoit, & aussi au contraire
» quant il passoit devant l'ostel de Dame
» ou Damoiselle de bonne renommée, se
» il n'avoit trop grant haste, il la venoit
» veoir & huchoit : *Ma bonne amye ou ma*
» *bonne Dame ou Damoiselle, je prie à Dieu*
» *que en ce bien & en cest honneur il vous*
» *veuille maintenir au nombre des bonnes;*
» *car bien devez estre louée & honnorée.* Et
» par celle voye les bonnes se craignoient
» & se tenoient plus fermes de faire chose
» dont elles peussent perdre leur honneur
» & leur estat. Si vouldroye que celluy temps
» fust revenu, car je pense qu'il n'en se-

[a] *plustôt.*
[b] *détourné.*

* On sera au fait de cette note d'infamie si l'on se rapelle ici ce qu'on a lû dans le Glossaire Latin de du Cange, au mot *Bombus.*

» roit pas tant de blasmées comme il est
» à présent ».

44. *Pentecôte*]. Un grand nombre de fils & des frères de nos Rois depuis le règne de Philippe Auguste jusqu'à celui de Philippe le Bel, reçurent la Chevalerie le jour de la Pentecôte. Henri III a depuis choisi la même fête pour l'institution de l'Ordre du Saint-Esprit.

45. *Les naissances ou Baptêmes*]. Le roman de Perceforest, *vol. I*, *fol.* 105, fait allusion à cette coûtume ; & Louis XIV suivoit encore en ce point les usages de l'ancienne Chevalerie, lorsqu'en 1661 il se détermina à faire une promotion de Chevaliers de l'Ordre à l'occasion de la naissance du Dauphin.

46. *Investiture*]. La preuve s'en tire du passage suivant de la chronique latine de Nangis sous l'an 1273 : *Comes fuxi Regi Franciæ reconciliatus recepit terram suam, & ab ipso Rege efficitur Miles novus.*

47. *Mariages*]. La même chronique nous apprend qu'en 1238 on fit, à Compiegne, des Chevaliers au mariage de Robert, l'aîné des frères de S. Louis ; & qu'on en fit à Saumur en 1241 au mariage d'Alphonse son second frère.

48. *Entrées*]. Entre plusieurs exemples je choisirai seulement celui de Charles VIII à son entrée dans Naples. *Comme les belles*

& grandes Dames du pays & de la ville paroiſſoient aux rues & aux places principales, belles & ſi bien ornées de la teſte & du corps qu'il n'y avoit rien de ſi beau à voir à nos François nouveaux qui n'avoient veu les leurs de France ſi gentilles ny ſi belles parures, leſquelles en paſſant préſentoient au Roy leurs jeunes enfans & prioient de leur donner l'Ordre de la Chevalerie de ſa propre main, réputant à grand honneur & bonne fortune ; ce qu'il ne refuſoit point.

49. *Guerre qu'ils attendoient*]. Le roi d'Angleterre ayant épouſé la fille du roi Charles VI, refuſa les offres que les chevaliers François & Anglois lui firent de célébrer ſes nôces par des joûtes, ſuivant la coûtume, & pour lui faire plaiſir ; mais voulant faire de leurs armes un emploi qui lui fût plus utile, il leur dit : *Je prie à M. le Roy de qui j'ai eſpouſé la fille, & à tous ſes ſerviteurs & à mes ſerviteurs je commande que demain matin nous ſoyons tous prêts pour aller mettre le ſiege devant la cité de Sens où les ennemis de M. le Roy ſont, & là pour chacun de nous jouxter & tournoyer & montrer ſa proeſſe & ſon hardement ; car la plus belle proeſſe n'eſt au monde que de faire juſtice des mauvais, afin que le pauvre peuple ſe puiſſe vivre : adonc le Roy luy octroya, & chacun s'y accorda, & ainſi fut fait.* Cet uſurpateur de la couronne de nos Rois, affectoit ainſi de ſuivre les principes de la Chevalerie dans le temps même qu'il en ſappoit le princi-

Jour. de Paris, ſous Ch. VI & VII, p. 63.

pal fondement, la foi que tout Chevalier doit à son Souverain.

Mœurs des Germains, ch. XXIV, p. 647 & 648.

50. *Tournois*]. On reconnoît déjà dans les exercices des Germains représentés par Tacite, l'intrépidité & l'agilité qui brillèrent depuis dans nos tournois; mais on verra encore bien mieux dans Nithard la sagesse & la modestie qui tempérèrent l'activité & l'ardeur de ces combats. Cet historien, neveu de Charlemagne, *liv. III, p.* 27, nous a laissé une description aussi touchante que curieuse de l'union dans laquelle vécurent Louis de Germanie & Charles son frère après le traité de paix qui suivit la bataille de Fontenai en 842. Ils se faisoient des présens continuels : ils n'avoient qu'une même maison ; & comme ils menoient en tout une vie commune, les amusemens de l'un étoient aussi ceux de l'autre. Ils assistoient ensemble aux exercices qui se faisoient entre leurs différens sujets, à nombre égal, au milieu d'une prodigieuse multitude de spectateurs. A voir ces combats on auroit dit qu'une inimitié mortelle animoit les deux partis, tant ils fondoient avec fureur les uns sur les autres, jusqu'à ce que l'un des deux se couvrant de ses boucliers eût pris la fuite. Bien-tôt la troupe qui avoit plié reprenant courage, faisoit face à l'ennemi & le poursuivoit à son tour : enfin les deux Rois s'avançoient à cheval avec toute leur jeunesse, faisoient à grands cris briller leurs lances ou javelots, & chargeoient tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là. Une chose digne

d'admiration étoit la nobleſſe & la retenue d'une auſſi nombreuſe aſſemblée de tant de nations différentes; & ce qu'on auroit à peine eſpéré entre un petit nombre d'amis, on n'auroit pas vû donner un ſeul coup, on n'y auroit pas ouï prononcer un ſeul mot offenſant.

Ces jeux ne ſont encore juſqu'ici que des combats en troupes, ſemblables à ceux qu'on appelloit depuis *combats à la foulle,* ou peut-être *treſpignées* : ils ſe perfectionnèrent dans les ſiècles ſuivans, on les diſtingua par les diverſes portions de troupes qui pouvoient venir aux mains dans les différentes circonſtances de la guerre, & l'on en vint juſqu'à la joûte qui étoit proprement le duel ou le combat ſeul à ſeul. Le genre des armes ſervit encore à établir une autre diſtinction : les combats furent diviſés par les différentes armes qu'on y employoit, & le tout fut aſſujéti à des loix générales & à des règlemens particuliers. Ce dut être le fruit d'une longue expérience qui ne peut s'acquérir que par degrés inſenſibles, & l'on ne ſauroit guère aſſigner des époques ſûres aux divers progrès que firent les tournois : cependant pluſieurs auteurs en ont attribué l'invention à Geoffroi de Preuilli mort en 1066 : d'autres ont conjecturé plus raiſonnablement, qu'il n'avoit fait qu'en rédiger les loix qui devoient s'y obſerver ; peut-être auſſi imagina-t-il, dans les exercices ou les évolutions du tournoi, quelques nouveautés qui les perfectionnèrent.

& qui le firent regarder comme l'auteur de ces jeux militaires.

Théat. d'hon. & de Cheval. pag. 1744.

L'auteur des *pandectæ triumphales*, cité par Favin, prétend que l'empereur Henri l'Oiseleur, introduisit en Allemagne l'usage des tournois, jusqu'alors inconnu à cette nation, mais qui étoit pratiqué par la noblesse de France & d'Angleterre. Ces mots..... *Francorum more vetusto cingula militiæ nova præbuit*, dont se sert Guillaume le Breton dans sa Philippide, lorsqu'il parle de Philippe Auguste qui donna la chevalerie au jeune Artus en 1201; & les termes de *conflictus Gallicos* employés par Mathieu Paris, écrivain Anglois sous l'an 1179 pour exprimer les tournois, ne permettent pas de faire à d'autres qu'aux François l'honneur de les regarder comme les instituteurs de ces exercices. De nos Cours ils passèrent à celles d'Angleterre & d'Allemagne; & de l'aveu même des auteurs de l'histoire Byzantine, les peuples d'Orient en ont appris de nous, & l'art & la pratique; les François s'y sont toujours distingués pardessus les autres nations, jusqu'au temps de Brantôme. Cet écrivain dit en parlant du départ de Charles VIII de Naples: *Après que ce gentil Roy eut laissé son Royaume paisible, & donné aux Seigneurs & Dames du Royaume force beaux plaisirs & passetems, de beaux tournois à la mode de France qui ont tousjours emporté le prix par dessus les autres, & où il étoit tousjours des premiers tenans & des mieux faisans.* Brant. Cap. Fr. tome I, page 9.

Ibid. Duchesne, tom. V, pag. 162, B.

Voyez tout ce qui a été écrit sur l'ori-

gine & l'usage des tournois par du Cange au mot *Torneamentum*, & dans ses dissertations à la suite de Joinville :

Le P. Méneſtrier, divers Traités sur la Chevalerie :

Le P. Honoré de S^te^. Marie, Differt. hist. sur la Chevalerie ancienne & moderne :

La Colombière, Théatre d'honneur & de Chevalerie, où il donne, *tome I, p.* 519, la liste de plusieurs relations de tournois faits depuis l'an 1500.

51. *Les Gentilshommes*]. L'habitude au maniement des armes & des chevaux, se conserva long-temps parmi notre noblesse qui en faisoit un jeu continuel dans les châteaux, comme on peut le voir par l'exemple du duc d'Epernon. *Voyez M. de Thou*, *l.* XCII.

52. *Monastères*]. Voyez sur l'ancien usage de porter ses armoiries, timbres, &c. dans les Monastères, avant les tournois, d'offrir aux Eglises, après le prix remporté, les armes & le cheval avec lesquels on avoit combattu, le ch. XV *de l'origine des ornem. des armoiries par le P. Méneſtrier*, *p.* 378 *& suiv.*

53. *Informations*]. Lorsque les loix de la Chevalerie eurent ordonné, je ne sais dans quel temps, que les seuls nobles seroient admis aux tournois, on fit aussi des informations sur l'état & la naissance de ceux qui s'y présentoient, de même qu'on l'avoit pratiqué du temps de S. Chrysostô-

me dans les combats du Cirque pour les esclaves; l'agonothète demandoit, à haute voix, s'il y avoit quelqu'un qui voulût dire que celui qui s'offroit au combat étoit esclave, auquel cas il étoit rejetté. Favin prétend qu'on faisoit encore des informations de vie & de mœurs, & qu'il y avoit des peines pour ceux qui étoient coupables d'adultère, ou qui avoient eu commerce criminel avec des Religieuses.

Théat. d'hon. & de Chev. vol. II, p. 1747, où il rapporte les règlemens attribués à l'emp. Henri l'Oiseleur, mort vers l'an 937.

54. *Grêle de coups*]. L'instrument dont on se servoit pour cette punition, étoit une houssine ou baguette qu'Eustache Deschamps (*poës. manusc. du Roi, p.* 561), appelle *ramon de behourt*, branche, rameau pour le tournoi.

55. *Lices*]. Voyez ce que rapporte Sauval, *dans son histoire de Paris, tome II, liv.* XII, des lices plantées exprès pour ces exercices au Palais, au Louvre, à l'hôtel S. Paul, à celui des Tournelles & autres lieux dans Paris. Il faut peut-être chercher dans cet usage des tournois, l'origine peu connue du privilège attaché aux maisons de Paris occupées par les Princes du sang & les grands officiers de la Couronne, au devant desquelles on voit des barrières: peut-être eurent-ils le droit exclusif de faire planter ces lices, comme étant les seuls qui pouvoient donner dans leurs hôtels le spectacle des joûtes & des tournois.

56. *Joûtes*]. Joûte étoit proprement le combat à la lance seul à seul: on a étendu

sa signification de ce mot à d'autres combats, suivant l'abus de nos anciens écrivains qui, en confondant ainsi tous les termes, ont souvent mis de la confusion dans nos idées.

57. *Castilles*]. Le mot *castille* qui s'est conservé dans le langage familier pour *dispute*, *querelle*, s'étoit dit anciennement de l'attaque d'une tour ou d'un château, & fut employé depuis pour les jeux militaires qui n'en étoient que la représentation. Parmi plusieurs combats de cette espèce que je pourrois citer, je renverrai au récit du bastion que M. d'Amboise fit, en 1507, tenir à Milan devant le roi Louis XII : *A grands coups de bastons embourrez & à tail d'espée.... tant que les bastons embourrez furent tous rompus & coupez dont grandes fourches & grosses perches & leviers furent mis en besogne.* Le Roi eut besoin de toute son autorité pour séparer les combattans dont plusieurs étoient *ennoircis & barbouillez de fange pour l'eau que ceulx d'amont* (d'en haut) *jettoient dans les fossez.*

Voy. J. d'Auton, histoire de Louis XII, ch. xxxiv, p. 262.

La cour de France en 1546, passant l'hiver à la Rocheguion, s'amusoit à faire des castilles que l'on attaquoit & défendoit avec des pelottes de neige; mais le bon ordre que Nithard a fait remarquer dans les jeux militaires de son temps, ne régnoit point dans celui-ci. La division se mit entre les chefs; la querelle s'échauffa; il en coûta la vie au duc d'Enguien (*Voyez l'hist. de M. de Thou, l. II, p. 133, la trad.*).

M. de Roſni, en 1606 pour la naiſſance du Dauphin, fit conſtruire à la hâte une caſtille ou fortereſſe de bois qui fut vigoureuſement attaquée & défendue, ſuivant M. de Thou, liv. CXXXVI (*traduct. p.* 553 *du* XIV*e*. *tome*). Voyez la diſſertation de du Cange à la ſuite de Joinville, ſur les tournois.

58. *Pas d'armes*]. Le pas ou le pas d'armes s'eſt dit des combats ſimulés qui repréſentoient tout ce qui ſe faiſoit à la guerre lorſqu'on défendoit & qu'on attaquoit un pont, un défilé, un paſſage de rivière ou tout autre paſſage étroit qu'il étoit important de garder & de forcer. Comme c'étoit un des combats les plus difficiles à ſoûtenir, il ſemble avoir formé dans notre langue ces façons de parler : *Etre dans un mauvais pas*, *ſortir d'un mauvais pas* & autres pareilles. Voyez dans la ſixième & ſeptième diſſertation de du Cange à la ſuite de Joinville, tout ce qui concerne les tournois & leurs différentes eſpèces. Voyez auſſi tout ce que la Colombière a rapporté au ſujet des pas d'armes dans ſon théatre d'honneur & de chevalerie, *tome I*, *ch.* IX *&* XX. Voyez S. Julien de Balleure dans ſes mêlanges hiſtoriques, *page* 440, où il fait mention de celui qui fut tenu à tous venans au camp d'Attigni durant les trèves, par Gabriel de S. Julien ſon couſin, & le ſieur de Creſſia, au lieu appellé le *Crot Madame*, ſans que perſonne pût leur faire perdre le terrein (*le Crot*) qu'ils défendoient. J'en ſupprime un grand nombre d'autres.

59. *Combats à la foule*]. Olivier de la Marche, *liv. I, p.* 164, fait mention de joûtes en 1439, qui furent exécutées *en harnois de jouste, en selle de guerre & à la foule sans toile.* Je crois que ce dernier acte des tournois, dont parle aussi le P. Méneſtrier, *page* 288, est le même que nos écrivains désignent aussi par le mot *trepignez*, qui signifie l'action de trépigner, fouler aux pieds pour exprimer le desordre & la confusion de ces jeux.

60. *Hérauts*]. Les hérauts avoient huit parisis de chaque Chevalier pour attacher le casque aux fenêtres, au dessus du blason, pour le tournois. Ceux qui y entroient pour la première fois devoient, pour leur bienvenue, leur heaume aux Officiers d'armes; mais avec la distinction suivante qui marquoit la prééminence du combat à la lance sur le combat à l'épée. Si l'on avoit payé le heaume pour le combat à l'épée, il falloit encore le payer pour celui de la lance; mais lorsqu'une fois on avoit payé ce droit pour la lance, on en étoit quitte pour le combat à l'épée & autres, selon cet axiome que *la lance affranchit l'épée; l'épée n'affranchit pas la lance.* Le P. *Ménestrier, ornemens des armoiries, page* 21. Voyez les cris que faisoient les hérauts & poursuivans d'armes, & les éloges qu'ils prodiguoient aux combattans. *Ménestrier, origine des ornemens des armoiries, ch. X, intitulé* du Cri, *page* 200 *& suivantes.*

61. *Le silence & le respect*]. Au gage de

bataille entre trois chevaliers Portugais & pareil nombre de François en 1414, lorſque les premiers ſe mirent ſur les rangs, *ils firent leur réverance au Roy qui fit crier par les heraulx qu'aucun, ſous peine de la teſte, ne fuſt ſi oſé d'empeſcher* (troubler) *les Champions de parole ni de geſte ou par tout autre ſigne.* Hiſt. de Charles VI par le moine de S. Denys, page 971.

62. *Serviteurs des Dames*]. De même que le vaſſal à la guerre prenoit le cri du Seigneur dont il relevoit, de même auſſi les Chevaliers demandoient aux Dames dont ils étoient ſerviteurs, quels cris elles vouloient qu'ils fiſſent retentir en combattant pour elles dans les tournois.

Voyez une chanſon de Froiſſart, dans les mſſ. du Roi, n°. 7214.

Comme le vaſſal marchoit encore ſous l'étendard chargé des armes du Seigneur dominant, les Chevaliers prirent pareillement, dans les tournois, les deviſes & les livrées de leurs Dames. Voyez le P. Méneſtrier, *origine des ornemens des armoiries.* Après avoir, au chap. x. de l'orig. des deviſes des armoiries, rapporté un grand nombre d'exemples, il dit: *Il y a quantité de demi mots que j'appelle énigmatiques & de ſens couvert, parce qu'ils ne ſont entendus que de celui qui les porte; c'eſt ce qu'on a affecté en la pluſpart des tournois où les Chevaliers prenant des deviſes d'amour, ſe contentoient d'être entendus des perſonnes qu'ils aimoient, ſans que les autres pénétraſſent dans le ſens de leur paſſion.*

P. 244.

L'uſage de ces deviſes a donné lieu à

cette fiction des arrêts d'amour. Un amant ayant entrepris de joûter, *fit faire harnois & habillemens qu'il devisa à sa plaisance* (de sa Dame) *& où il fit mettre la livrée de sadite Dame, & avec ce eut chevaulx & lance & housse de même. Quand vint au departir qu'il cuidoit trouver sadite Dame pour avoir sa bénédiction, elle feignit d'estre malade en se faisant excuser, & dire qu'elle ne pouvoit parler à lui..... La court d'amour condamna la Demoiselle à habiller; vestir & armer ledit amoureux demandeur la première fois qu'il voudra jouster, & conduire son cheval par la bride tout du long des lices ung tour seulement, luy bailler sa lance en disant: Adieu, mon amy, ayez bon cœur, ne vous souciez de rien, car on prie pour vous.* Arresta amorum, pag. 366 *ad* 368.

63. *En entrant au tournoi*]. Les Chevaliers étoient souvent invités à se rendre aux tournois avec leurs femmes, leurs sœurs ou autres parentes, mais sur-tout avec leurs maîtresses. Les Champions ne manquoient pas de les nommer dans les joûtes, afin de s'encourager eux-mêmes. Les loix ont censuré cet abus, suivant l'auteur de la vie de Michel Cervantes, à la tête de l'édition de Don-Quichotte, *la Haye* 1744.

Perceforest, vol. III, fol. 125 v°. col. 1.

64. *Exploits*]. Le desir de plaire aux Dames fut toûjours l'ame des tournois. On lira avec plaisir dans le roman de Perceforest (*vol IV. ch. VI, f. 19 v° & 20 r°.*)

les plaintes que fait ce Prince à l'un de ſes confidens, de l'inaction & de la langueur de ſes Chevaliers qui, dans le ſein de leur bonheur, ont abandonné les joûtes, les tournois, les quêtes merveilleuſes & tous les bons exercices de la Chevalerie; il compare leur engourdiſſement au ſilence du roſſignol qui ne ceſſe de *mener joyeuſeté en ſervant ſa Dame de mélodieux chant*, juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit rendue à ſes prières. Les Chevaliers pareillement, à la vûe *des clairs viſages, des yeux vairs & rians & des doux regards attrayans des pucelles*, ayant commencé à faire joûtes & tournois, remplirent l'univers du bruit de leur vaillance; ils firent des exploits incroyables, juſqu'à ce qu'enfin ils euſſent deſarmé la rigueur des beautés qu'ils ſervoient. Le Prince, en convenant que ce dernier prix des victoires de ſes Chevaliers, étoit une récompenſe bien juſtement acquiſe à leur courage, vouloit néanmoins que les Dames l'euſſent encore fait acheter plus long-temps: *Maintenant*, dit-il, *je voy plainement que cette renommée a tant heurtée aux cueurs des pucelles qu'elles ont leurs cueurs adoulcis & ouvers..... mais ſi elles ſe fuſſent tenues plus fieres, & euſſent encore tenus enclos & enſerrez leurs merites & leurs guerredons dans les ſecrettes aumoires* * *de leurs cueurs..... jamais la Chevalerie ne fuſt ſi-toſt departie de moy, & ſe aucun l'euſt fait, ce n'euſt point eſté la moytié, ains euſſe eſtablis jouſtes & tournois, & touſjours plus forts & plus redoutables pour conquerre les guerredons des Dames dont*

* armoires.

ils jouissent maintenant comme vous savez.

65. *Servans d'amour*]. Je rapporterai en entier, pour ceux qui aimeront cette lecture, la balade d'Eustache Deschamps d'où j'ai tiré cet envoi. *Fol.* 149, *col.* 4 & 150, *col.* 1 & 2.

Armes, amours, deduit, joye & plaisance,
Espoir, desir, souvenir, hardement,
Jeunesse, aussi maniere & contenance,
Humble regart, trait amoureusement;
Gens corps, jolis, parez très richement,
Avisez bien ceste saison nouvelle,
Ce jour de may, cette grant feste & belle
Qui par le Roy se fait à S. Denys,
A bien jouster gardez vostre querelle,
Et vous serez honnorez & cheris.

Car là sera la grant biauté de France,
Vint Chevaliers, vint Dames ensement*,
Qui les mettront armez par ordenance
Sur la place, toutes d'un parement,
Le premier jour; & puis secondement
Vint Escuyers chacun sa Damoiselle,
D'uns paremens joye se renouvelle,
Et là feront les heraulx plusieurs cris
Aux biens joustans, tenez fort votre selle,
Et vous serez honnorez & cheris.

* aussi.

Or y perra qui bien ferra de lance,
Et qui sera de beau gouvernement
Pour acquerir d'amour la bienveillance,
Et qui durra ou harnois longuement,
Cilz aura los, doulz regart, proprement

Le monstrera; amour qui ne chancelle,
L'enflambera d'amoureuse estincelle,
Honneur donra, aux mieulx faisans les pris;
Avisez tous ceste doulce nouvelle,
Et vous serez honnorez & cheris.

L'ENVOY.

Servans d'amour regardez doulcement
Aux eschaffaux Anges de Paradis *,
Lors jousterez fort & joyeusement,
Et vous serez honnorez & cheris.

* *Beautés angeliques.*

66. *Echaffauts*]. Au tournoi ou pas d'armes tenu à Milan en 1507 par Galéas de S. Severin & autres Lombards, *le Roi* (Louis XII.) *estoit là présent en son eschafaut..... les Dames à plains eschaffauts y estoient aussi tant gorgiases* (parées) *que c'estoit une droite fayerie* (féerie).

J. d'Auton. histoire de Louis XII, en 1507, p. 270.

67. *Faveur*]. Voyez le chap. 11 *de l'origine des ornemens des armoiries par le P. Ménestrier, p.* 28, 29 *& suiv.* Le moine de S. Denys, auteur de l'histoire de Charles VI, après avoir nommé plusieurs Dames qui, au tournoi pour la Chevalerie du roi de Sicile & de son frère en 1389, marchèrent avec les Chevaliers jusqu'à la barrière, dit qu'alors *elles tirèrent de leur sein diverses livrées de rubans & de galends de soye pour recompenser la valeur de ces nobles Champions*. Olivier de la Marche décrivant un combat plus sérieux, c'étoit un gage de bataille, mais non à outrance, qui fut fait à la cour de Bourgogne en 1445, parle

Trad. par le Labourtur, page 170.

aussi des faveurs données par les Dames. Il dit, *liv.* 1 *de ses Mém. ch.* XIV, *p.* 243, que le Chevalier qui l'avoit entrepris, *chargea pour emprise une manchettte de Dame, faicte d'un delié volet mout gentement brodé, & fit attacher icelle emprise à son bras senestre, à une aiguillette noire & bleue, richement garnie de diamants, de perles & d'autres pierreries.* Après le témoignage de tels historiens, je citerai avec plus de confiance nos Romanciers, qui ne font que confirmer & expliquer l'usage de ces faveurs des Dames.

L'opiniâtreté des combattans & la nécessité de leur envoyer continuellement de nouvelles faveurs, faisoient quelquefois oublier aux Dames l'affection qu'elles ont pour la décence extérieure de leur personne. On lit dans Perceforest, *vol. I, fol.* 155 *v°. col.* 1, qu'à la fin d'un tournoi les Dames *étoient si dénues de leur atours, que la plus grande partie étoit en pur chef** *car elles s'en alloient les cheveux sur leurs épaules gisans, plus jaunes que fin or, en plus leurs cottes sans manches, car tout avoient donné aux Chevaliers pour eux parer & guimples & chaperons, manteaux & camises, manches & habits : mais quand elles se virent à tel point, elles en furent ainsi comme toutes honteuses ; mais sitost qu'elles veirent que chacune étoit en tel point, elles se prirent toutes à rire de leur adventure, car elles avoient donné leurs joyaux & leurs habits de si grand cœur aux Chevaliers, qu'elles ne s'apercevoient de leur dénuement & devestemens.*

* nuë tête.

On portoit encore publiquement dans le siècle dernier les faveurs de cette espèce qu'on avoit reçues des Dames ; mais on n'étoit peut-être pas aussi scrupuleux sur la fidélité qu'exigeoit la reconnoissance. *En 1632 Madame la princesse de Phalsbourg avoit donné à M. de Puylaurent qui étoit amoureux d'elle, une marque de Chevalerie d'un nœud traversé d'une épée ; mais il la quitta depuis pour prendre un gland de la couleur de Mademoiselle de Chimay dont il étoit devenu amoureux.* Voy. Perceforest, vol. II, fol. 97 ; vol. I, fol. 24 ; & vol. V, fol. 105, pour justifier le sens dans lequel nous prenons ici les mots de *joyau*, *noblesse* & *nobloy*.

Mémoire du duc d'Orléans p. 230.

68. *Enseignes*]. L'usage de ces enseignes appelées d'autres fois *connoissances*, c'est-à-dire, signes pour se reconnoître, a produit dans notre langue ces façons de parler, *à telles enseignes*, *à bonnes enseignes*. Henri IV qui conserva toûjours le caractère de l'ancienne Chevalerie, portoit encore dans sa parure des enseignes gagnées dans des combats plus sérieux & plus importans. Comme il étoit devant Dreux & qu'il recut la visite de sa *bonne cousine* la duchesse de Guise à qui il avoit envoyé un passeport, il alla au devant d'elle ; & l'ayant conduite en son logis & en sa chambre, il lui dit : *Ma cousine, vous voyez comme je vous ayme, car je me suis paré pour l'amour de vous. Sire* ou *Monsieur* (lui répondit-elle en riant), *je ne vous en remercie point, car je ne vois pas que vous ayez si*

grande parure sur vous que vous en deviez vanter si paré comme dites. Si ay, (dit le Roi), *mais vous ne vous en avisez pas; voilà une enseigne* (qu'il montra à son chapeau) *que j'ai gagnée à la bataille de Coutras pour ma part du butin & victoire; cette qui est attachée, je l'ay gagnée à la bataille d'Ivry: voulez-vous donc, ma cousine, voir sur moi deux plus belles marques & parures pour me montrer bien paré? Madame de Guise le lui avoua en lui repliquant: Vous ne sçauriez, Sire, pourtant m'en montrer une seule de Monsieur mon mary. Non, dit-il, d'autant que nous ne nous sommes jamais rencontrez ni attacquez; mais si nous en fussions par cas venus là, je ne sçay ce que s'en fust esté. A quoi repliqua Madame de Guise, Sire, s'il ne vous a point attaqué, Dieu vous en a gardé, mais il s'est bien attaqué à vos Lieutenants & les a fort bien frottez, témoin le baron Doué duquel il en a remporté de fort bonnes enseignes & belles marques, sans s'en estre paré que d'un beau chapeau de triomphe qui lui durera pour jamais.*

69. *Manche*]. Voyez comment Bayard se défendit modestement de recevoir le prix du tournoi qu'il avoit entrepris à Carignan en Piémont, disant que l'honneur en étoit dû uniquement au manchon que la Dame lui avoit donné. Le manchon garni d'un rubis de la valeur de cent ducats, fut reporté à la Dame en présence de son mari qui, connoissant *la grande honnesteté du bon Chevalier, n'en entre aucunement en jalousie.* Le rubis proposé pour le prix

Histoire du Ch. Bayard, édit. de Th. Godefroi, p. 67.

fut donné par la Dame à celui qui, après Bayard, avoit le mieux joûté. A l'égard du manchon: *Puisqu'ainsi est*, dit-elle, *que monseigneur Bayard me fait ce bien de dire que mon manchon lui a fait gagner le prix, je le garderai toute ma vie pour l'amour de lui.*

70. *Offrande*]. Ce n'étoit pas les seules offrandes que les Chevaliers vainqueurs faisoient aux Dames; ils leur présentoient quelquefois aussi les Champions qu'ils avoient renversés & les chevaux dont ils leur avoient fait vuider les arçons. Dans le roman de Floire & de Blancheflor (*manusc. de saint Germain*, *fol.* 41, *intitulé* le jugement d'amors, *dans un manuscrit du Roi*), la Demoiselle qui aime un Chevalier, reproche à celle qui a pris un clerc pour son ami, d'avoir fait un mauvais choix. J'en ai fait un bien meilleur; dit-elle:

Mais mon ami est bel & gent:
Quand il vait à tournoiement
Et il abat un Chevalier,
Il me présente son destrier.

71. *Rompus ou déchirés*]. Les Chevaliers ayant leurs habits tous déchirés dans les joûtes, en sorte qu'on ne les reconnoissoit plus à leurs blasons, les Dames spectatrices, afin de les distinguer dans la mêlée, leur envoyoient des bannières ou timbres pour leurs heaumes, des écus chargés de parures, leurs propres mantelets fourrés,

comme

comme on le voit aux *fol.* 135 *v°.col.*2; 136, 137 *v°.col.* 2; 139 *r°. col.*2; 141 *r°.col.* 1 & 2 *de Perceforest*, *vol. I.* On peut voir dans le même roman, *vol. I*, *fol.* 144 *v°. col.* 1, la description curieuse d'un paon artificiel qu'une Demoiselle envoya à son ami pour être porté sur son casque dans le tournoi. Le sommet du heaume d'un Chevalier que nos romans appellent quelquefois *le plus haut de ses biens*, étoit la place la plus éminente où l'on pouvoit attacher les faveurs des Dames : c'est de-là que les bourlets & les lambrequins des armes ont tiré leur origine. *Voyez le P. Ménestrier, orig. des ornemens des armoiries, chap.* II, *p.* 28 *& suivantes.*

72. *Honneur aux fils des Preux*]. Monstrelet nous apprend dans le passage suivant, quelle étoit la raison de ce cri. *Il n'est*, dit-il, *nul si bon Chevalier au monde qu'il ne puisse bien faire une faute, voire si grande que tous les biens qu'il aura faits devant seront adnihillez ; & pour ce on ne crie aux joustes ne aux batailles, aux Preux, mais on crie bien aux fils des Preux après la mort de leur pere : car nul Chevalier ne peut estre jugé Preux se ce n'est après le trépassement.* vol. I, ch. XXIX, page 48 r°. On se rappellera que le moine du Vigeois, *fol.* 312, cité plus haut, donne aux Seigneurs & aux Chevaliers le nom de *Heroes* ; & aux nouveaux Chevaliers, celui de *filii Heroum.* Le roman de Perceforest nous apprend, avec plus de détail que n'a fait l'historien Monstrelet, quels étoient

les cris que faisoient les Officiers d'armes dans les Tournois. *Voyez le vol. I de ce Roman, fol.* 106, 108 *&* 109.

Monstrelet., vol. II, page 178 v°.

73. *Largesse*]. Après le récit des joûtes qui se firent en 1440 pour les nôces de Mlle. de Clèves, nièce du duc de Bourgogne, avec le Duc d'Orléans, joûtes dans lesquelles le comte de S. Pol emporta *le prix des Dames*, l'historien ajoûte: *Esquels jours furent donnez moult grands dons à tous les officiers d'armes par les Princes dessusdits, pour lesquels ils crièrent à haulte voix par plusieurs fois largesse, en dénommant ceux qui ces dons leur avoient faits.*

Une Dame célèbre en ces termes la générosité de son Chevalier:

Poëf. Manuf. d'Eustache Deschamps, fol. 192, col. 4.

Mon tenant donne à aucun destrier,
A l'autre donne palefroy ou courcier.

Perceforest, v. I. fol. 26 v°. col. 1.

D'autres fois les Chevaliers abandonnoient à des Chevaliers pauvres (qui manquoient peut-être de monture) les chevaux qu'ils avoient pris; sur quoi je ferai remarquer que toutes les vertus recommandées par la Chevalerie tournoient au bien public, au profit de l'État.

74. *Règlemens des Tournois*]. Voyez les règlemens qu'on suppose avoir été donnés par l'empereur Henri l'Oiseleur, & que Favin a rapportés, *p.* 1755 *& suiv. de son théat. d'honneur & de Chevalerie.*

Voyez aussi ceux qui sont rapportés par la Colombière, *t. I, chap.* III, IV *&* V.

75. *Frapper de la pointe*]. Dans les belles ordonnances qu'Alexandre eſt ſuppoſé avoir faites pour les Tournois, on lit : *Chevalier ſe doibt garder de porter en ceſt eſbatement armeure qui puiſſe frapper d'eſtoc, mais chaſcun porte ſon eſpée, ſon eſcu & ſon glaive pour jouſter, & ſi ſe garde de frapper par derrière un Chevalier, ni vilaner* (offenſer, injurier) *l'ung l'autre tant comme ils auront le chef deſcouvert*, Perceforeſt, vol. 1, fol. 23 r°. col. 2.

76. *Hors de ſon rang*]. Anciennement *le Chevalier qui chevauchoit hors de ſon lieu eſtoit tenu pour récreant ou affolé* (rendu ou bleſſé). *Perceforeſt, vol.* VI, *f. 93 v°. col. 2.*

77. *Bleſſer le Cheval*]. C'étoit une faute contre les uſages de la Chevalerie, de frapper le cheval de celui contre lequel on joûtoit. Voyez à ce ſujet dans Lancelot du Lac, le diſcours d'Hector à un Chevalier qui lui avoit tué ſon cheval. *T. I, fol. 102 v°. col. 1.*

78. *Viſage*]. Il ne falloit frapper ni trop haut, ni trop bas; ſi les coups portoient trop bas, c'étoit une faute contre les ſtatuts des Tournois, ſuivant le roman de Partenopex de Blois, *mſ. de S. Germain-des-Prés, p. 154 v°. col 3*, & ſuivant Froiſſart, auteur plus digne de foi. Cet hiſtorien, dans un récit très-curieux & très-inſtructif des joûtes faites en 1380 au chaſtel Joſſelin entre les François & les Anglois des deux armées ennemies, dit que Fermiton Anglois, & Chaſtel Morant François, *Liv. II. ch. 64, p. 112.*

vindrent de course à pié l'un contre l'autre pour asseoir les glaives entre les quatre membres, car autrement le faire estoit villain. Cependant le pied ayant glissé au chevalier Anglois, il perça de part en part la cuisse du François, qui malgré la violence du coup ne put être renversé. Les Chevaliers & Ecuyers furent indignés, également d'un côté comme d'un autre, *& fut dit que c'estoit vaillainement poussé. L'Anglois s'excusa, & dit que ce luy desplaisoit grandement, & s'il eust cuidé au commencement des armes avoir ainsi ouvré, il n'y eust oncques commencé; & qu'il ne l'avoit peû amender, car il glissa d'un pié pour le grand pous* * *que Jean de Chastel Morant luy avoit donné.* Cette règle s'observoit encore du temps de Brantôme. *Cap. Fr. t. III, p. 20.*

* Action de pousser.

79. *Visière.*] On voit dans Perceforest un Chevalier qui, dans l'ardeur de la vengeance, frappe son adversaire dans le temps qu'il avoit la tête découverte de son heaume; ce qui étoit un procédé infâme, dont il lui fit depuis ses excuses comme d'une trahison.

80. *Involontaires*]. Les fautes commises dans les tournois étoient bien pardonnables si l'on se figure le desordre & la confusion qui s'y mettoit au rapport de nos Romanciers, si l'on considère le trouble & l'agitation des Champions dans la foule d'un combat; elle étoit quelquefois si grande & la poussière si épaisse qu'on ne pou-

voit plus rien démêler. C'est ce qui fit donner à un Chevalier inconnu le nom de Chevalier à la fumée, parce que sa valeur entraînoit par-tout où il se portoit la foule des combattans, & que la fumée le suivoit par-tout. Le même auteur nous dépeint un autre Chevalier qui, ramassant avec précipitation le chaperon d'une Demoiselle, & tout étourdi * de l'ardeur du combat, mit sur sa tête, au lieu de son heaume qu'il avoit perdu, le chaperon même de la Demoiselle, & donna, par ce déguisement singulier, un spectacle qui divertit toute l'assemblée.

Voyez Perceforest, vol. VI, fol. 39 v°. col. 1 & 2, fol. 4°. r°. col. 1 & 2, & v°. col. 2.

*Ce mot nous est venu de celui d'*estour*, combat.

81. *Lances des Dames*]. Comme le combat de la lance à cours de cheval étoit la plus noble des joûtes, le coup de la lance pour les Dames réveilloit l'attention des spectateurs : il donnoit une nouvelle ardeur aux Champions fatigués. On lit dans le récit d'une joûte de Gauvain cette description: *Si s'entrefierent sur leurs écus sitôt comme les chevaux purrent courre, tellement que toutes leurs lances volent en pièces, & messire Gauvain met l'épée à la main & va courir sus au Chevalier : Ha a, sire Chevalier, aux épées viendrons nous tout à temps, & il ne fait onques si belle Chevalerie que joûte, & je vous prie que pour l'amour de celle que plus aimez, joûtons tant de ces lances que vous voyez pourront durer, & que l'on sache lequel sera abbatu.* Un autre Chevalier tient ces discours à son adversaire dans le roman de Flores de Grèce: *Pendant que nous sommes à che-*

Lancelot du Lac, t. I, f. 82 v°. col. 2.

P. CXXXII *verso.* *val & que lances ne vous peuvent manquer, esprouvons-nous encore quelques coups, étant comm'il m'est avis le plaisir de la course trop plus beau que le combat à l'épée.* C'est pour cette raison que la lance affranchissoit l'épée & que l'épée n'affranchissoit pas la lance, comme on l'a vû dans la note 60 ci-dessus. La joûte à l'épée cependant étoit la plus dangereuse de toutes, suivant le roman de Perceforest.

Voy. vol. VI, fol. 30 v°. col. 2, & 33 v°. col. 1.

82. *Dague*]. La lance, l'épée, la hache ou masse d'armes & la dague étoient les quatre différentes sortes d'armes offensives employées dans les tournois. Saintré & ses compagnons avoient promis de ne point ôter de dessus leurs épaules le signe ou le gage de leur entreprise d'armes, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un nombre de Chevaliers & Ecuyers de nom & d'armes, & sans reproche, pareil au leur, qui les combattissent de *lances de ject, de haches d'armes, d'espées de corps, & de dagues.* Hist. de Saintré, page 522.

83. *Tribunal des Dames*]. Nous pouvons l'assurer sur le témoignage formel du moine de S. Denys dans son histoire de la Chevalerie, *ch. VI, p.* 170 *& suiv.* Cet historien en faisant le récit d'un tournoi fait à S. Denys en 1389 pour la Chevalerie du roi de Sicile & de son frère, nous apprend qu'après le souper les Dames, comme juges du champ & de l'honneur de la lice, adjugèrent le prix à deux Chevaliers..... *Le jour suivant,* ajoûte-t-il, *on abandonna*

la lice aux vingt-deux Ecuyers qui avoient servi leurs maîtres, pour s'exercer avec les mêmes armes & les mêmes chevaux : ils furent conduits par autant de Damoiselles avec pareille cérémonie & pareille autorité de juger & de donner le prix à qui feroit le mieux ; & après avoir couru jusques à la nuit avec un succès digne de leur entreprise, ils se rendirent au souper du Roy pour subir le jugement des Damoiselles. Le troisième jour qui devoit être le dernier des joustes, on ne garda point d'ordre, les Escuyers y coururent pesle mesle avec les Chevaliers, & il s'y fit de très-belles armes dont il fut encore décidé par les suffrages des Dames. Voyez dans l'histoire du chevalier Bayard, les cérémonies observées au sujet du prix du tournoi qu'il avoit fait publier dans la ville d'Aire en Picardie pour l'amour des Dames. Après plusieurs contestations, comme Bayard fut estimé avoir le mieux fait, les Gentilshommes & les Dames lui déférèrent l'honneur de remettre lui-même le prix à qui bon lui sembleroit. *Il en fut tout honteux & demeura un peu pensif, puis après dict : Je ne sçai par quelle faveur cet honneur m'est faicte, mais il me semble qu'il y en a qui l'ont trop mieux mérité que moy ; mais puisqu'il plaist aux Seigneurs & Dames que j'en soye juge, suppliant à tous messeigneurs mes compagnons & qui ont mieulx fait que moy, n'en estre desplaisans, je donne le prix de la première journée à monseigneur de Bellabre, & de la seconde au capitaine David, Escossois. Si leur fait incontinent delivrer les presens, ny depuis*

Publiée par Théod. Godefroi, pp. 51, 52 & 53.

homme ne femme n'en murmura, ains commencèrent les dances & passetemps.

84. *Second prix*]. Une Reine, suivant le roman de Perceforest, précédée de deux Méneſtriers jouant de leurs inſtrumens & marchant entre deux Demoiſelles qui, les mains élevées, portoient le prix, s'avance vers les deux Chevaliers qui avoient également partagé l'honneur du tournoi; elle les complimente & leur dit que le Roi peut bien leur donner de riches prix, mais qu'à leur âge le plus agréable eſt un chapeau de roſes qui eſt un tréſor pour les amoureux, qui ſeront aſſiſes par les mains des deux Demoiſelles ſur le chef d'un chacun d'eux, car on n'avoit pû diſcerner lequel avoit le mieux fait.

Vol. VI, fol. 93, 94 & 95.

85. *Le baiſer*]. Le prix étoit adjugé tantôt ſur les lices mêmes, & tantôt dans le palais au milieu des divertiſſemens qui venoient à la ſuite du tournoi, comme on le vit dans les fêtes du duc de Bourgogne à Lille en 1453: *Tandis qu'on dançoit en telle maniere les roys d'armes & heraux, aveques les nobles hommes qui furent ordonnez pour l'enqueſte, allerent aux Dames & aux Damoiſelles, ſçavoir à qui l'on devoit donner & préſenter le prix pour avoir le mieux jouſté & rompu bois pour ce jour; & fut trouvé que M. de Charolois l'avoit gaigné & deſſervy. Si prirent les Officiers d'armes, deux Damoyſelles, Princeſſes* (Mademoyſelle de Bourbon & Mademoiſelle d'Eſtampes) *pour le prix préſen-*

Mathieu de Couci, parmi les hiſt. de Ch. VII, édit. de Godefroi, page 679, & Mém. d'Olivier de la Marche, l. I. p. 437.

ter : & elles le baillerent à mon dict seigneur de Charolois, lequel les baisa, comme il avoit accoustumé, & qu'il est de coustume, & fut crié mont joye, moult hautement.

86. *Modestie*]. Suivant la maxime de Perceforest, vol. V, ch. VII, p. 22, v°. col. 1, *le Chevalier est ravisseur des biens d'autruy qui les vaillances d'autruy taist, & celuy est reprouvé vanteur qui revelle les siennes.*

87. *Générosité*]. Jacques de Lalain & Piétois en 1450, ayant fait armes à pied se renversèrent l'un sur l'autre; ils furent relevés par les *Escoutes* & amenés aux Juges qui les firent *toucher ensemble*, en signe de paix : comme Lalain, par modestie, voulut envoyer son bracelet, suivant la convention faite pour le prix, Piétois déclara qu'ayant été aussi-bien que lui porté par terre, il se croiroit également obligé de lui donner le sien. Ce nouveau combat de politesse finit par ne plus parler de bracelet & par former une étroite liaison d'amitié entre ces généreux ennemis. *Olivier de la Marche, Mémoires, l. I, p. 315 & suiv.*

88. *Registres publics*]. Les auteurs des romans de Lancelot du Lac & de Perceforest, font souvent mention des registres où les Clercs avoient inscrit les avantures merveilleuses qui sont rapportées. On lit même dans Perceforest, *vol. XI, fol.* 77 *v°.* & 68 *r°.* que chaque Chevalier étoit obligé de raconter les avantures qu'il avoit eues, au Clerc chargé de tenir ces registres publics, & de lui en attester la vérité.

par serment. L'usage de ces registres tenus par les rois d'armes, est constaté par des autorités plus graves que celle de nos Romanciers. Mathieu de Couci, après l'énumération des vœux que firent les convives au banquet donné à Lille en 1453, ajoûte : *Tels furent les vœux qui furent baillez audit roi d'armes Toison-d'or, lesquels vœux j'ay icy enregistrez au plus près que j'ai peu, suivant son ordonnance, laquelle il avoit faite comme il disoit selon & par l'ordre qui lui avoit esté baillé par escrit.*

Dans le recueil des hist. de Ch. VII, par Godefroi, page 677.

89. *Autres poëmes*]. On peut croire que des monumens encore plus solides consacroient quelquefois à la postérité les noms des vainqueurs aux joûtes. Le continuateur de Monstrelet nous apprend qu'en mémoire d'un tournoi solennel donné par Charles VIII à Lyon en 1495, *furent faits & dressés trois pilliers de pierre esquels sont encore escrites à présent aucuns vers en langue latine, composez pour icelle jouste en grande singularité ; car ledit roy Charles VIII étoit le principal tenant.*

P. Desrey à la suite de Monstrelet, fol. 97 r°.

90. *Entretiens des Dames*]. Dans de pareilles conversations on répétoit souvent ces axiomes capables de fortifier l'ame des jeunes guerriers :

Qui bien & mal ne peut souffrir,
A grant honneur ne peut venir.

Petitjean de Saintré, p. 136.

C'est là que, pour inspirer l'amour de la gloire, pour rehausser l'ambition de la jeu-

nesse, on lui redisoit sans cesse ce proverbe: *Qu'à desirer un cheval d'or on en avoit toujours la bride*; pour lui faire entendre que rien n'étoit impossible à qui le vouloit bien. On ne peut rien de plus curieux en ce genre, ni de plus naïf que la conversation de Bayard avec la Dame de Fluxas, rapportée par l'historien de ce Chevalier, publiée par Théod. Godefroy, *p.* 63 *&* 64.

91. *Tournois*]. Voyez l'histoire de Petit-jean de Saintré, *p.* 164 *&* 167. La Dame à qui il avoit donné son cœur lui propose des joûtes & des combats contre les Anglois, croyant ne pouvoir donner de plus grandes marques de tendresse à son amant, qu'en prenant un vif intérêt pour sa gloire.

92. *Gestes*]. Voyez ce que j'ai dit de ces chansons de gestes dans un Mémoire concernant les principaux historiens de France, *tome XV. du recueil de l'Acad. des Belles-Lettres p.* 582, *note* (*a*).

93. *Que le même esprit*]. Du Guesclin *, prisonnier des Anglois, comptoit bien sur l'amour qui régnoit de son temps & particulièrement dans le cœur des Dames pour les vertus héroïques, lorsqu'étant arbitre du prix de sa rançon il la porta lui-même à une somme excessive. Comme le prince de Galles, étonné de sa présomption, lui demanda par quel moyen il croyoit pouvoir s'acquitter envers lui: J'ai des amis, répondit-il, les rois de France & de Cas-

* *Histoire de Bertrand du Guescl., publiée par Ménard, p.* 303, *& celle écrite par Paul Hay du Chastelet, liv.* IV, *p.* 138.

tille ne me manqueroient pas au beſoin ; je connois cent Chevaliers en Bretagne qui vendroient leurs terres : enfin il n'y a pas de femme en France filant ſa quenouille qui ne travaillât de ſes mains pour me tirer des vôtres : *Si le gaigneroient aincois à filler toutes les fillereſſes qui en France ſont que ce que je demeuraſſe plus entre vos mains.* Quel étoit donc le charme qui les ſéduiſoit ? Sa valeur & ſa vertu : c'etoit l'homme du monde le plus laid ; la reine d'Angleterre elle-même fut des premières à donner une ſomme conſidérable pour rendre la liberté à l'ennemi de ſa nation ; ſur quoi ſe jettant à ſes pieds pour lui marquer ſa reconnoiſſance : *J'avois cru juſqu'ici,* lui dit-il, *eſtre le plus laid homme de France ; mais je commence à n'avoir pas ſi mauvaiſe opinion de moy, puiſque les Dames me font de tels préſens.* Voyez tout le chapitre qui contient ce récit, il fera mieux connoître l'eſprit de la Chevalerie, que je ne puis le faire dans tout le cours de ces Mémoires.

MÉMOIRES

SUR L'ANCIENNE CHEVALERIE.

TROISIÈME PARTIE.

Les Tournois toujours dangereux, ſouvent enſanglantés & quelquefois mortels [1] n'avoient été imaginés que pour tenir continuellement en haleine les gens de guerre, ſur-tout dans les temps où la paix ne laiſſoit point d'autre exercice à leur courage. L'objet de ces jeux juſtement appellés *écoles de proueſſe*, étoit le même que celui de nos camps de paix. On vouloit former de nouveaux guerriers (1)

au maniement des armes, & aux évolutions militaires, fortifier les anciens & les perfectionner de plus en plus.

(2) Dans ces écoles de guerre [2] les maîtres mêmes apprenoient à connoître les talens de leurs élèves, s'entretenoient dans l'habitude du commandement, étudioient avec plus de réflexion les mouvemens & les manœuvres, par des expériences moins périlleuses & moins précipitées que celles qui se font devant l'ennemi : ils s'appliquoient à rendre ces manœuvres plus régulières & plus sûres ; ils tâchoient en même temps d'en inventer de

(3) nouvelles [3].

On fixe communément au onzième siècle l'origine des Tournois ; mais on pourroit la faire remonter jusqu'aux temps où les nations ayant commencé à faire la guerre méthodiquement, établirent quelques règles & quelques principes, & la réduisirent en art : les Tournois cependant ne doivent être regardés que comme de foi-

bles images & de légers essais des expéditions militaires & des véritables combats.

Les entreprises de guerre & de Chevalerie, sur-tout celles des Croisades, étoient annoncées & publiées avec un appareil capable d'inspirer à tous les guerriers, l'ardeur d'y concourir & de partager la gloire qui devoit en être le prix. L'engagement (4) en étoit scellé (4) par des actes que la Religion, l'honneur & l'amour, ou réunis ou séparés, rendoient également irrévocables. Soit que l'on s'enfermât dans une place pour la défendre; soit qu'on en fît l'investissement pour l'attaquer; soit qu'en pleine campagne on se trouvât en présence de l'ennemi, des sermens inviolables & des vœux dont rien ne pouvoit dispenser, obligeoient également les chefs & ceux qu'ils commandoient, à répandre tout leur sang plutôt que de trahir ou d'abandonner l'intérêt de l'Etat. Outre ces vœux généraux (5), la piété du (5) temps en suggéroit d'autres aux

particuliers, qui consistoient à visiter divers lieux saints auxquels ils avoient dévotion ; à déposer leurs armes ou celles des ennemis vaincus, dans les Temples & dans les Monastères ; à faire différens jeûnes ; à pratiquer divers exercices de
(6) pénitence. La valeur (6) dictoit aussi des voeux singuliers, tels que d'être le premier à planter son pennon sur les murs ou sur la plus haute tour de la place dont on vouloit se rendre maître, de se jetter au milieu des ennemis, de leur porter le premier coup, en un mot, de faire tel exploit, de donner telle preuve d'audace & quelquefois de témérité. Les plus braves Chevaliers se piquoient toûjours d'enchérir les uns sur les autres, par une émulation qui toujours avoit pour objet l'avantage de la patrie & la destruction de l'ennemi.

Le plus authentique de tous les voeux, étoit celui que l'on appelloit le voeu du Paon (7) ou du
(7) Faisan. Ces nobles oiseaux, car on les qualifioit ainsi, représentoient

parfaitement, par l'éclat & la variété de leurs couleurs, la majeſté des Rois & les ſuperbes habillemens dont ces Monarques étoient parés pour tenir ce que l'on nommoit *Tinel*, ou Cour plénière. La chair du Paon ou du Faiſan étoit, ſi l'on en croit nos vieux Romanciers, la nourriture particulière des preux & des amoureux. Leur plumage avoit été regardé par les Dames des cercles de Provence, comme le plus riche ornement dont elles pûſſent
décorer les Troubadours [8]; elles (8)
en avoient tiſſu les Couronnes qu'elles donnoient comme la récompenſe des talens poëtiques conſacrés alors à célébrer la valeur & la galanterie. Enfin, ſelon Mathieu Paris, une figure de Paon ſervoit de but aux Chevaliers qui s'exerçoient à la courſe des chevaux & au maniement de la lance.

Le jour donc que l'on devoit prendre l'engagement ſolennel, un Paon ou bien un Faiſan, quelquefois rôti, mais toujours paré de ſes plus belles plumes, étoit apporté

majeſtueuſement par des Dames ou par des Demoiſelles, dans un grand baſſin d'or ou d'argent, au milieu de la nombreuſe aſſemblée de Chevaliers convoqués. On le préſentoit à chacun d'eux ; & chacun faiſoit ſon vœu ſur l'oiſeau : enſuite on le reportoit ſur une table, pour être enfin diſtribué à tous les aſſiſtans. L'habileté de celui qui tranchoit conſiſtoit à le partager de manière que tous pûſſent en avoir. L'auteur de l'ouvrage intitulé *les vœux du Paon*, qui tout Romancier qu'il eſt, n'avance rien en cela que de vraiſemblable, nous apprend que les Dames ou Demoiſelles choiſiſſoient un des plus braves de l'aſſemblée pour aller avec elles porter le Paon au Chevalier qu'il eſtimoit le plus preux. Le Chevalier choiſi par les Dames mettoit le plat devant celui qu'il croyoit mériter la préférence, cou-
(9) poit l'oiſeau, & le diſtribuoit (9) ſous ſes yeux. Une diſtinction ſi glorieuſe, attachée à la plus éminente valeur, ne devoit s'accepter

qu'après une longue & modeſte réſiſtance. Ainſi que les Chevaliers admis dans l'ordre du S. Eſprit proteſtent qu'ils n'en ſont point dignes; le Chevalier à qui l'on déféroit l'honneur d'être reconnu pour le plus valeureux, paroiſſoit toujours croire qu'il l'étoit moins que perſonne. Pour ſatisfaire pleinement le lecteur ſur le détail de cette cérémonie ſingulière, je vais la rapporter en abrégé telle qu'on la fit à Lille, en 1453, à la Cour de Philippe le Bon duc de Bourgogne, pour la Croiſade contre les Turcs, qui venoient d'achever la conquête de l'empire d'Orient par la priſe de Conſtantinople. Mathieu de Couci
(10) & Olivier de la Marche, témoins oculaires de cette fête, nous en ont laiſſé une deſcription très-ample & très-détaillée. (10)

Le temps néceſſaire pour les apprêts & pour attendre les Chevaliers, s'étoit paſſé en divers feſtins donnés par les principaux Seigneurs : le dernier fut celui du duc de Clèves, où l'on proclama le

banquet de ſon oncle le duc de Bourgogne, qui devoit ſe donner dix-huit jours après, ſuivant la coûtume. Par un degré fait exprès, une Dame monta ſur la table où le duc de Bourgogne avoit pris place, ſe mit à genoux devant lui & poſa ſur la tête de ce Prince un chapelet, c'eſt-à-dire, une couronne ou guirlande de fleurs. L'uſage d'offrir dans les bals un bouquet à la perſonne qui doit donner le bal ſuivant, eſt apparemment un reſte de l'ancienne coûtume.

Cette première cérémonie fut l'annonce des hauts myſtères de religion & de Chevalerie qui devoient ſe manifeſter dans le banquet, où le duc de Bourgogne réunit toute ſa Cour, & toute la Nobleſſe de ſes Etats.

Enfin le jour du banquet arriva. Si la magnificence du Prince fut admirée dans la multitude & l'abondance des ſervices, elle éclata ſurtout dans les ſpectacles, connus
(11) alors ſous le nom d'entre-mets [11], qui rendirent la fête & plus amu-

ſante & plus ſolennelle. On vit paroître dans la ſalle diverſes décorations, des machines, des figures d'hommes & d'animaux extraordinaires, des arbres, des montagnes, des rivières, une mer, des vaiſſeaux. Tous ces objets entremêlés de perſonnages, d'oiſeaux, & d'autres animaux vivans, étoient en mouvement dans la ſalle ou ſur la table, & repréſentoient des actions relatives au deſſein que le Duc avoit formé. C'étoient les fêtes du palais d'Alcine de notre ancienne Cour. On ne peut imaginer ſans étonnement quelle devoit être l'étendue de cette ſalle, qui contenoit une table ſi ſpacieuſe, ou plutôt un vaſte théatre, avec tout le terrein néceſſaire pour faire mouvoir tant de machines & tant de perſonnages, ſans compter la multitude des convives, & la foule des ſpectateurs.

Tout-à-coup entra un Géant armé en Sarrazin de Grenade & à l'antique; il conduiſoit un Eléphant qui portoit un château dans lequel

étoit une Dame éplorée & vêtue de longs habits de deuil, en forme de religieuse ou de femme dévote. Quand elle se vit dans la salle, au milieu de l'assemblée, elle récita un triolet pour ordonner au Géant d'arrêter; mais celui-ci la regardant d'un œil fixe, continua sa marche jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant la table du Duc. Dans ce moment la Dame captive, qui représentoit la Religion, fit une longue complainte en vers sur les maux qu'elle souffroit sous la tyrannie des Infidèles; elle se plaignit de la lenteur de ceux qui devoient la secourir & la délivrer. Cette lamentation finie, Toison-d'or (Roi d'armes de l'ordre de la Toison) précédé d'une longue file d'Officiers d'armes, portant sur le poing un Faisan en vie, orné d'un collier d'or enrichi de pierreries & de perles, s'avança vers le duc de Bourgogne, & lui présenta deux Demoiselles, dont l'une étoit Yolande, fille bâtarde de ce Prince, & l'autre Isabeau de Neufchâtel, fille du seigneur de

Montaigu, chacune accompagnée d'un Chevalier de la Toiſon d'or. En même temps le Roi d'armes offrit au Duc l'oiſeau qu'il portoit, au nom des mêmes Dames qui ſe recommandoient à la protection de leur Souverain: *Afin*, diſent les auteurs de la relation, *de ſe conformer aux anciennes coûtumes, ſuivant leſquelles dans les grandes fêtes & nobles aſſemblées on préſente aux Princes, Seigneurs & nobles hommes un Paon, ou quelqu'autre noble oiſeau, pour faire des vœux utiles aux Dames & Damoiſelles qui implorent leur aſſiſtance.* Le Duc, après avoir attentivement écouté la requête du Roi d'armes, lui remit un billet dont la lecture fut faite à haute voix, & qui commençoit par ces mots: *Je voue à Dieu mon créateur tout premièrement, & à la très-glorieuſe Vierge ſa mère, & après aux Dames & au Faiſan, &c.* Le reſte contenoit des promeſſes authentiques de porter la guerre chez les Infidèles pour la défenſe de l'égliſe opprimée. Mathieu de Couci &

Olivier de la Marche ne laissent point se retirer la Dame & son cortège sans expliquer tous ces personnages allégoriques, & le château, qu'ils disent être le château de la foi. Le vœu du Duc fut un signal auquel toute sa Cour répondit par d'autres vœux diversifiés à l'infini; chacun tendoit à signaler son courage contre les Turcs par quelque exploit rare & singulier, soit seul, soit avec un autre Chevalier qui faisoit le même vœu, peut-être en vertu de quelqu'une des associations ou fraternités d'armes dont nous parlerons dans la suite. Tous s'imposoient des pénitences arbitraires, qu'ils juroient de continuer jusqu'à l'entier accomplissement de leur vœu. Les uns, par exemple, devoient ne point coucher dans un lit; les autres ne point manger sur nappe; ceux-ci s'abstenir de viande ou de vin certains jours de la semaine; ceux-là ne porter jamais certaine partie de leur armure, ou la porter jour & nuit, & quelques autres se vêtir d'étamine

d'étamine ou de haire, &c.

La conclusion des vœux fut célébrée par un nouveau spectacle. Une Dame vêtue de blanc en habit de religieuse & portant sur son épaule un rouleau dans lequel étoit écrit en lettres d'or *Grace-Dieu*, vint remercier l'assemblée, & présenter douze Dames conduites par autant de Chevaliers. Ces Dames qui figuroient différentes vertus, dont chacune portoit son nom sur l'épaule dans un billet ou brevet, devoient être les compagnes du voyage pour en assurer le succès. Elles passèrent successivement en revûe, & présentèrent l'une après l'autre leur brevet à Grace-Dieu qui en faisoit lecture, & récitoit à chaque fois un couplet de huit vers. Il n'est point hors de propos de les nommer ici, pour faire encore mieux connoître quelles vertus constituoient le véritable & parfait Chevalier : foi, charité, justice, raison, prudence, tempérance, force, vérité, largesse, diligence, espérance & vaillance étoient leurs noms ; *& toutes*

enfin commencèrent à danser en guise de mommeries & à faire bonne chère, pour remplir & rachever plus joyeusement la fête.

Il est des siècles où les hommes ont besoin d'objets sensibles pour être remués & excités à bien faire; & peut-être n'en est-il point où ils n'en aient besoin. L'habileté consiste à mettre en œuvre les moyens qui conviennent le mieux à l'esprit du siècle & au caractère de la nation. Tout l'appareil des cérémonies qu'on vient de voir, étoit le mobile alors nécessaire pour déterminer les Chevaliers, que les rapides conquêtes des Turcs & les anciens malheurs de nos Croisades auroient peut-être découragés. Si des causes particulières firent échouer l'entreprise en forçant l'armée de s'arrêter, sa marche rapide vers les contrées des infidèles n'en prouve pas moins quel courage inspiroit l'honneur de la Chevalerie, & quelle avoit été l'ardeur de tant de braves *Convives.*

S'il se faisoit plus de Chevaliers

pendant la guerre que pendant la paix, en temps de guerre la Chevalerie ſe conféroit d'une manière plus expéditive & plus militaire. On préſentoit ſon épée par la croix ou la garde, au Prince ou au Général de qui on vouloit recevoir l'accolade ; c'étoit tout le cérémonial. Peut-être même n'exigeoit-on ſouvent d'autres titres que les titres perſonnels d'une valeur reconnue ; peut-être auſſi cette eſpèce de Chevalerie ne donnoit-elle que des droits & des privilèges attachés à la perſonne, & qui ne paſſoient point des pères aux enfans ; & ſans doute elle n'impoſoit point l'obligation de prêter ſerment.

Il n'arrivoit point à la guerre d'évènement de quelque importance, qui ne fût ou précédé ou ſuivi d'une promotion de Chevaliers. L'entrée (12) ou le débarquement (12)
des armées & des flottes dans le pays ennemi ; les marches ; les retraites ; les partis envoyés en avant ; le paſſage des ponts & des rivières ; l'attaque & la défenſe des

(13) places (13), de leurs fauxbourgs; des palissades, des barrières, des châteaux, des donjons; les sorties; les embuscades; les chocs; les ren-
(14) contres ou les batailles (14), *tant sur terre que sur mer*, toutes ces circonstances de la guerre suscitoient continuellement à l'Etat de nouveaux défenseurs, sous le titre de Chevaliers, qui leur étoit accordé comme un gage du desir qu'ils avoient de répandre leur sang, ou comme le prix de celui qu'ils avoient répandu.

Il seroit difficile de décider quelles promotions ont produit de plus beaux faits de guerre, ou
(15) celles qui suivirent les combats (15), ou celles qui les précédèrent, & auxquelles on donna la préférence du temps de Brantome; mais on peut juger à quel prix on mettoit la Chevalerie par le trait que je vais rapporter.

Edouard, roi d'Angleterre, qui se trouvoit en personne à la bataille de Creci en 1346, pressé d'envoyer un prompt secours au prince de

Galles son fils, âgé de treize à quatorze ans, que les ennemis enveloppoient & serroient de toute part : *Est-il donc mort,* demanda-t-il, *ou renversé, ou tellement blessé qu'il ne puisse plus se défendre;* & comme celui que l'on avoit dépêché vers le Roi, l'assura que le jeune Prince vivoit encore, mais qu'il étoit dans le plus pressant danger : *Or retournez devers lui & devers ceux qui vous ont envoyé,* répondit le Roi, *& leur dites de par moy qu'ils ne m'envoyent meshui querir ni requerre pour adventure qui leur advienne, tant que mon fils soit en vie, & leur dites que je leur mande qu'ils laissent gagner à l'enfant ses esperons;* c'étoit la Chevalerie qu'il venoit de recevoir ; mais je *veuil;* ajoûta-t-il, *se Dieu l'accorde, que la journée soit sienne & que l'honneur lui en demeure.*

Les avantages sensibles qu'on retiroit de ces promotions les rendirent très-fréquentes & très-nombreuses. Plusieurs centaines de Chevaliers furent créés du temps de Charles VI au siège d'une seule

place ; & le règne de Charles VII, règne fécond en évènemens, fit naître encore un peuple de Chevaliers. A meſure que nous gagnions du terrein ſur les Anglois & que nous les forçions de rendre les places qu'ils avoient uſurpées, ils ajoûtoient aux articles de chaque
(16) capitulation (16), que ſi, dans un terme marqué, il venoit une armée pour défendre la place, on ſeroit obligé de recevoir bataille & que la place reſteroit au parti vainqueur. Tandis que nos Gendarmes en bataille attendoient de pied ferme cette armée, les Chevaliers ſe multiplioient à l'infini dans la même
(17) journée. C'eſt à la Chevalerie (17) que nous fûmes redevables du recouvrement de nos Provinces : jamais elle ne fut plus en honneur parmi nous ; jamais auſſi la gloire du nom François ne fut portée à un plus haut degré.

La France & l'Angleterre ſi longtemps ennemies virent ſouvent alors, même dans le temps de trève ou de paix, leurs Champions pren-

dre les armes les uns contre les autres, non pour défendre ni pour attaquer des villes & des provinces; mais pour un intérêt qui leur étoit encore plus ſenſible, pour ſoûtenir la prééminence de valeur ſans ceſſe diſputée entre les deux nations. On vit des duels ou des combats particuliers, à nombre égal, de pluſieurs Chevaliers & Ecuyers François contre des Anglois ou des Portugais qui, abuſant du prétexte de combattre pour l'honneur des Dames, prenoient parti dans la querelle de ceux-ci. Ces défis furent ſouvent terminés à notre avantage, mais toûjours de part & d'autre à l'honneur de la Chevalerie (18). (18)

La gloire que notre nation s'eſt acquiſe dans ces combats, fut celle de quelques champions particuliers de la Chevalerie; mais il faut faire voir les communs efforts que fit le corps entier de cette milice pour l'honneur & la défenſe de l'État. Loin de vouloir m'arrêter au temps heureux de ſes ſuccès & de ſa plus grande ſplendeur, je choiſirai exprès

pour agir avec le moins de partialité que je pourrai, ces temps malheureux de notre histoire, où nos ennemis iroient eux-mêmes choisir les preuves les plus triomphantes pour décider de la supériorité de leurs armes sur les nôtres. Je parle des règnes du roi Jean & des trois Charles ses successeurs.

Notre Chevalerie qui n'eût peut-être jamais été vaincue, si elle ne s'étoit pas toûjours cru invincible, apprit à Poitiers que la prudence & la sagesse ne sont pas moins nécessaires à la guerre que dans les conseils. Le Roi demeura longtemps prisonnier avec plusieurs Princes de son sang. Les membres séparés de leur chef restèrent presque sans mouvement; ou s'ils se ranimèrent, divisés entr'eux, ils n'opposèrent qu'une foible résistance à l'ennemi commun: enfin tout sembloit concourir à la destruction totale de la Chevalerie. Une faction connue sous le nom de la Jacquerie, d'abord formée dans le Beauvoisis, s'étendit dans les Provin-

ces & ſe ligua pour porter les derniers coups à cet illuſtre corps.

Plus de cent mille payſans armés, réſolus d'exterminer la nobleſſe, ravageoient les terres, brûloient les châteaux, faiſoient main baſſe ſur les Chevaliers, ſur les Ecuyers, ſur tous les Gentilshommes, ſans épargner les femmes ni les enfans. Leurs troupes groſſiſſoient à meſure qu'ils ſe répandoient dans les campagnes. Pour mieux ſignaler une haine invétérée contre tous les nobles, & comme pour inſulter à la douceur & à l'humanité de la Chevalerie, ils érigèrent en vertu la férocité la plus brutale, & la plus barbare inhumanité.

La ducheſſe de Normandie, femme du Régent, la ducheſſe d'Orléans & trois cens Dames & Damoiſelles étoient à Meaux avec le duc d'Orléans, & ne s'y trouvoient plus en ſûreté. Quelques détachemens de ces furieux, joints par d'autres accourus de Paris & des environs, ſe croyoient ſûrs de partager une proie qu'il ſembloit impoſſible de

leur enlever. Les habitans avoient ouvert leurs portes; & de concert avec les factieux, ils avoient réduit les Dames à ſe retrancher dans le terrein appellé le *marché de Meaux*, poſte ſéparé du reſte de la ville par la rivière de Marne. Le danger étoit extrême; il n'y avoit point d'excès qu'on ne dût attendre de ces bandes effrénées, que rien n'arrêtoit, & par qui rien n'étoit reſpecté. Le comte de Foix & le captal de Buch qui, dans ces circonſtances, revenoient alors de la croiſade de Pruſſe, apprirent ces funeſtes nouvelles à Châlons. Bien qu'ils n'euſſent que ſoixante lances, c'eſt-à-dire, ſoixante Chevaliers, & leur ſuite ordinaire; ſur le champ ils prennent la réſolution d'aller ſe joindre au petit nombre de ceux qui défendoient la fortereſſe de Meaux. L'honneur des Dames ne permet pas au comte de Foix de réfléchir ſur le danger, ni au captal de Buch de penſer qu'il eſt Anglois: il profite avec empreſſement de la liberté que les trèves, entre la France &

l'Angleterre lui laiſſent de ſuivre des ſentimens plus forts dans le cœur des Chevaliers que toutes les inimitiés nationales. L'un & l'autre étoient dans la place auprès du duc d'Orléans, lorſque les Jacquiers raſſemblés ſe diſpoſent de toutes parts à faire un commun effort pour recueillir le fruit de tous leurs forfaits, & pour y mettre le comble. Nos braves Chevaliers & leur ſuite n'avoient d'autre reſſource apparente qu'une mort certaine, ni d'autres remparts à oppoſer aux rebelles que la bannière du duc d'Orléans, celle du comte de Foix & le pennon du captal. Ils ſe font ouvrir les portes & marchent fièrement aux ennemis. A cet aſpect la frayeur ſaiſit les troupes de la Jacquerie; les Chevaliers ſe font jour à travers leurs rangs ébranlés, leur tuent ſept mille hommes & reviennent triomphans auprès des Dames : mémorable journée, également glorieuſe pour les héros & pour les Dames, dont le courage avoit encore ranimé leur valeur.

Enguerrand de Couci poursuivit de tous côtés les restes épars de ces brigands ; il acheva de dissiper & d'exterminer une faction qui avoit juré la perte de toute la noblesse françoise, & par conséquent la ruine de l'Etat.

Charles V instruit de l'utilité de la Chevalerie par les expériences qu'il en avoit faites pendant qu'il gouvernoit le Royaume en qualité de Régent, ne négligea point, lorsqu'il fut monté sur le thrône, une institution si capable de faire prospérer les grands projets de sa politique. Ses ordonnances militaires secondées par les soins & par l'exemple du brave du Guesclin, firent bien-tôt revivre dans le cœur de la noblesse & dans les armées, l'ancien esprit & l'ancienne discipline de la Chevalerie, & bien-tôt ce Prince éprouva ce que peut une milice bien réglée. On le vit envoyer tout à la fois plusieurs armées dans différentes provinces de son Royaume qui n'étoit, pour ainsi dire, qu'un seul & même champ

de bataille par la multitude d'ennemis dont il étoit inondé. Le Monarque, avec l'élite de ſes guerriers dont il forme une cinquième armée ou plutôt un corps de réſerve, ſe tient au centre, prêt à porter un prompt ſecours par-tout où il ſeroit néceſſaire : il eſt l'ame qui dirige tous les mouvemens de ces différens corps ; il leur inſpire la confiance & remet dans tous les cœurs François une nouvelle ardeur. Cette conduite, ſi ſage, ſi ferme & ſi bien ordonnée reçut la récompenſe qu'elle méritoit : quelques campagnes ne laiſſent à nos ennemis qu'un hameau ou quelque poſte dans chacune des Provinces dont ils avoient été entièrement les maîtres. La prudence rend aux François ce que leur imprudence leur avoit fait perdre : la Chevalerie reprend un nouveau luſtre & le Monarque acquiert de plus en plus le ſurnom de *ſage*, titre ſublime par ſa ſimplicité.

Si nos Chevaliers s'illuſtrèrent par leur courage ſous le règne de

Charles V, & délivrèrent la France des calamités dont elle étoit accablée, ils n'acquirent pas moins d'honneur au commencement du règne de Charles VI, par leur activité, par leur vigilance en prévenant les malheurs dont elle étoit menacée dès-lors, & qui devoient infailliblement entraîner la ruine de l'Etat. Mais le vulgaire, souvent prodigue d'éloges pour les héros que leurs conquêtes ont rendu célèbres, est peut-être trop réservé pour ceux qui ont sû détourner les orages, ou du moins en arrêter les suites & les funestes progrès.

Pour concevoir une idée plus juste des services essentiels que notre Chevalerie rendit à l'Etat du tems de Charles VI, il suffit de réfléchir sur la situation où le Royaume se trouvoit lorsque ce Prince monta sur le trône.

Charles VI, à peine sorti de l'enfance, vit les Gantois, peuple formidable par sa multitude & par sa fureur, s'armer contre le comte de Flandre, leur Seigneur légitime;

dont le Roi étoit le ſuzerain, & s'appuyer de l'alliance du roi d'Angleterre, en lui promettant de faire valoir ſes droits chimériques ſur l'empire François. Charles ſoûtenu de ſes Chevaliers vole au ſecours de ſon vaſſal, attaque, rompt & met en fuite les bataillons ennemis qui laiſſent ſur la place vingt-ſix mille de leurs morts : il revient auſſitôt ; & grace à la contenance aſſurée, à l'inébranlable fidélité de la Chevalerie, il étouffe dans ſa naiſſance une ſédition dont le feu s'allumoit au cœur du Royaume, où la populace, pour lever l'étendard de la révolte, n'attendoit que les premiers ſuccès du ſoulèvement des Pays-bas.

Des commencemens ſi glorieux promettoient à l'Etat un règne paiſible ; & l'amour qu'on portoit au Prince & qui ne ſe démentit jamais, étoit pour le peuple comme un gage preſque certain d'une proſpérité dont rien ne pourroit arrêter le cours. Néanmoins la diviſion de nos Princes qui ſembloient ne pou-

voir être vaincus que par eux-mêmes, en les armant les uns contre les autres pendant les triſtes temps de la maladie de Charles VI, annonçoit encore à l'Etat de nouveaux malheurs. L'autorité que donnent toujours à nos Rois le reſpect & l'attachement pour leur perſonne, ſuſpendit, pendant quelques intervalles, les cruels effets de nos diſſenſions, tant que ce Prince reſpira. Sa mort enfin plongea la nation dans le funeſte abîme de calamités dont les cœurs François avoient frémi depuis ſi long-temps. Ils virent le ſceptre paſſer dans des mains étrangères, l'héritier légitime depouillé de ſes droits, réduit à une ſeule ville de ſon Royaume, n'ayant plus qu'une ombre d'autorité, manquant preſque du néceſſaire, & preſque dans le cas de porter envie à la fortune des ſimples particuliers. Qu'étoit donc devenue la Chevalerie? Ses malheurs & ſon deſeſpoir l'avoient fait tomber, elle & le Monarque, dans un abbattement preſque lé-

thargique. Une Dame ranime Charles assoupi ; un autre en habit de guerre se montre à la nation. Les Dames, dont la Chevalerie avoit jusque-là défendu l'honneur, lui rendirent à elle-même celui qu'elle avoit perdu. Au signal d'une fille armée, les François croient voir l'image de la Chevalerie ressuscitée; tout se range sous ce drapeau, la Chevalerie reprend vigueur, les usurpateurs sont chassés, le Roi triomphant rentre dans tous ses droits, & la Nation recouvre son légitime Souverain.

Le soin que nos Rois, Charles V, Charles VI & Charles VII avoient pris consécutivement de veiller à la conservation de leur Etat & à la défense de leurs Sujets, avoit passé de race en race jusqu'à eux ; ils le transmirent à la plûpart de leurs successeurs : car il n'en est presque aucun qui, souvent au péril de sa vie, n'ait pris les armes, soit pour délivrer son peuple des ennemis domestiques, & des vexations des Seigneurs particuliers, soit pour

repousser les efforts des Puissances qui vouloient envahir les domaines de la France. Les Chevaliers, fidèles soûtiens du trône, furent les compagnons inséparables de ces travaux continuels.

La Chevalerie, toujours protégée par nos Rois, qui lui servirent toujours & de guides & de modèles, mit elle seule ce Royaume dans l'état florissant où nous le voyons ; en sorte que si nous voulions faire l'histoire des triomphes de notre Chevalerie, il faudroit ici répéter tout ce qu'on lit dans les fastes de notre Nation. Les autres corps de milice contribuèrent foiblement à la gloire de nos armes. Quelques Archers qui, pour l'ordinaire, valoient encore moins que ceux de nos ennemis ; des communes nombreuses, très-mal disciplinées, encore plus mal aguerries, ne rendoient presque d'autres services que d'égorger & de dépouiller les troupes que la Chevalerie avoit rompues, enfoncées & mises en fuite. C'étoit donc elle, propre-

ment, qui portoit ſeule tout le poids de la guerre de campagne, & qui faiſoit & ſoûtenoit les ſiéges, toujours également prête à combattre à cheval ou à mettre pied à terre, pour forcer des retranchemens & pour monter à l'aſſaut.

Dans ces occaſions les Chevaliers faiſoient uſage de tout ce qu'ils avoient appris par un exercice continuel, dans les différentes eſpèces de Tournois qui repréſentoient toujours une action militaire (19), & quelquefois même les attaques des places. Les Tournois de ce genre étoient ceux qu'on appelloit *Caſtilles*, mot qui ſubſiſte encore dans le langage populaire pour ſignifier une querelle, un différend. Je n'oſerois aſſurer que l'on y creuſât, comme dans les ſiéges véritables, ces routes ſoûterraines tracées d'un côté par les aſſiégeans pour renverſer les tours & les remparts de la place, & de l'autre par les aſſiégés, pour rendre le travail inutile. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que l'on regardoit les mines com-

me une carrière d'autant plus noble que le péril étoit plus certain ; on s'y précipitoit à l'envi, pour mériter ou pour obtenir le titre de Chevalier. En 1388 le duc de Bourbon assiégeant le château de Verteuil dans l'Angoumois, fit ouvrir une mine dans laquelle il combattit long-temps à l'épée contre un Ecuyer qui commandoit, dans l'absence du Capitaine. Ils s'étoient portés plusieurs coups, lorsque l'Ecuyer entendant crier *Bourbon, Bourbon, notre Dame*, (c'étoit le cri ou enseigne du Duc), apprend avec étonnement qu'il est aux mains avec ce Prince : il recule par respect ; touché de l'honneur qu'il vient de recevoir, il rend les armes ; remet les clefs de la place ; est fait Chevalier par cet illustre ennemi, contre lequel il promet de ne s'armer jamais. L'histoire parle souvent de ces combats soûterrains ; mais elle n'en rapporte point d'exemples plus mémorables que celui du siége de Melun, en 1420: *Comme on disoit* (ce sont les propres termes de

Juvénal des Urſins) *qu'en mines ſe faiſoient les vaillantes armes, on fit ſavoir que s'il y avoit perſonne qui voulût faire armes, qu'il y vînt.* Pluſieurs Chevaliers & Ecuyers ſe préſentèrent pour combattre ſeul à ſeul, ou deux contre deux dans cette mine: elle étoit étroite & ſi tortueuſe qu'on ne pouvoit y manier aiſément la hache d'armes; il falloit en couper le manche pour l'accourcir: *Là ne pouvoit-on prendre l'un à l'autre; car il y avoit un gros chevron au travers de la mine de hauteur juſqu'à la poitrine, & il étoit deffendu que nul ne paſſât par deſſus ne par deſſous.* Des flambeaux & d'autres lumières éclairoient les hauts faits d'armes, qui autrement euſſent été enſevelis dans ce lieu ténébreux. Le roi d'Angleterre & le duc de Bourgogne firent pluſieurs Chevaliers, & *de grands Seigneurs, leſquels vaillamment s'étoient portés au fait des armes, qui avoient été faites en ladite mine; & ſonnoient, à ce ſujet, trompettes & Méneſtriers en leurs ſiéges, & faiſoient une grande joie.* Le

ſeigneur de Barbaſan qui commandoit dans la place, n'en ayant pas un aſſez grand nombre, y ſuppléoit par les cloches de la ville.

Les Ecuyers qui s'étoient diſtingués dans les actions militaires, recevoient la Chevalerie. L'eſpoir de cette glorieuſe récompenſe enfantoit tous les jours des prodiges de valeur; mais la politique avoit imaginé ſagement une autre eſpèce de récompenſe pour les Chevaliers mêmes dont l'ardeur ſe feroit peut-être ralentie s'ils n'euſſent eu rien à eſpérer. On propoſoit dans chaque armée un prix pour celui qui, dans une bataille, ou dans un ſiége, auroit le mieux fait, ſelon le rapport des hérauts d'armes, chargés d'examiner les combattans dans toutes les circoſtances de l'action, ſuivant le témoignage non équivoque de toute l'armée, au jugement des Princes & des généraux.

(20) Le prix de la valeur [20] étoit en uſage par-tout où la Chevalerie avoit étendu ſes loix: ſi, de tant d'exemples que je pourrois allé-

guer, je cite par préférence ceux que nous offre l'hiſtoire d'Edouard III roi d'Angleterre, & du Prince de Galles ſon fils, ſurnommé le *Prince noir*, c'eſt que ces exemples me paroiſſent, en même temps, les plus mémorables & les plus propres à faire connoître les formalités de cette ſage inſtitution.

Ces deux Princes, il eſt vrai, furent les plus redoutables adverſaires que notre Nation ait eu à combattre; mais nos anciens Chevaliers François, admirateurs de la vertu, même dans leurs ennemis, n'auroient point deſavoué les éloges que nous pourrions leur donner, puiſqu'Edouard & ſon fils ne dûrent leurs ſuccès qu'à leur zèle pour la Chevalerie. D'ailleurs, que nous importe d'où nous empruntions nos exemples? nous pouvons dire, ſans rien haſarder, que toutes les vertus héroïques qui régnoient alors dans les Etats chrétiens, étoient l'ouvrage de la Chevalerie, & qu'elles appartenoient également à tout l'ordre des Chevaliers.

Edouard III eut la générosité de couronner un ennemi qui ne l'avoit point ménagé. En 1347 le calme sembloit régner entre les François & les Anglois sur la foi d'une trève, lorsque le Seigneur Geoffroi de Charni, qui commandoit à S. Omer, peu fidèle aux devoirs les plus essentiels d'un loyal Chevalier, & poussé d'un zèle indiscret pour les intérêts de sa patrie, osa former, sans l'aveu du Roi, le dessein de surprendre Calais. Edouard averti de ce projet passe la mer, presque seul, avec son fils le prince de Galles : à peine est-il arrivé qu'il se range sous la bannière du seigneur de Mauni, son sujet, auquel il avoit donné le commandement, & marche contre les François rangés en bataille aux portes de la ville, dont ils se croyoient déja les maîtres. On s'attaque de part & d'autre avec une égale ardeur dans l'obscurité de la nuit, & le Roi vient aux mains avec Eustache de Ribaumont, *fort & hardi Chevalier, qui deux fois l'abbat à genoux.*

genoux. Le Monarque ſe relève toujours, & prenant enfin le deſſus, il force ce redoutable ennemi de lui remettre ſon épée & de ſe rendre. Le lendemain matin les Anglois vainqueurs rentrèrent dans la ville avec les principaux ſeigneurs François qu'ils avoient fait priſonniers. Edouard voulut, dès le ſoir même, célébrer ſa victoire & la ſolennité du jour, c'étoit le premier de l'année 1348 : il donna donc à ſouper à ſes Chevaliers, après les avoir revêtus de robes neuves, auſſi-bien que les François. *Le Roi s'aſſit*, ajoûte Froiſſart, dont je vais copier les termes, *le Roi s'aſſit & fit ſeoir ces Chevaliers* (François) *delez lui moult honorablement & les ſervit du premier metz, le gentil prince de Galles & les Chevaliers d'Angleterre, & au ſecond metz ils s'en allèrent ſeoir à une autre table... Quand l'on eut ſoupé l'on leva les tables : ſi demoura le Roi en ſa ſalle entre les Chevaliers François & Anglois, & étoit à nu chef & portoit un chapelet de fines perles ſur ſon chef : ſi com-*

mença le Roi d'aller de l'un à l'autre. Après avoir fait au Seigneur de Charni, chef de l'entreprise des François, quelques reproches mêlés d'une plaisanterie douce & enjouée, sur le dessein qu'il avoit eu de lui enlever Calais, *vint le Roi à Messire Eustache de Ribaumont : Vous êtes le Chevalier au monde que veisse oncques plus vaillamment assaillir ses ennemis, ne son corps deffendre, ni ne me trouvai oncques en bataille où je veisse qui tant me donnast affaire corps à corps que vous avez hui fait ; si vous en donne le prix sur tous les Chevaliers de ma Court par droite sentence. Adonc print le Roi son chapelet qu'il portoit sur son chef (qui étoit bon & riche) & le meist sur le chef de monseigneur Eustache, & dit : Monseigneur Eustache, je vous donne ce chapelet pour le mieux combattant de la journée de ceux du dedans & du dehors, & vous prie que vous le portez cette année pour l'amour de moi. Je sai que vous êtes gai & amoureux, & que volontiers vous trouvés entre Dames & Damoiselles, si dites par tout*

où vous irez que je le vous ai donné. Si vous quite votre prison, & vous en pouvez partir demain s'il vous plaist.

Ne craignons point encore de rappeler une journée beaucoup plus funeste à la France, & néanmoins toujours honorable à la Chevalerie, comme au Prince malheureux qui fut la victime de sa propre valeur. On sait quels honneurs le prince de Galles rendit, après la bataille de Poitiers, au roi Jean son prisonnier; avec quels témoignages de respect & de vénération il refusa constamment de s'asséoir à la table de ce Monarque : *Il m'est advis*, lui dit-il, pour le consoler des disgraces du sort, *que avez grand raison de vous eliesser, combien que la journée ne soit tournée à vostre gré ; car vous avez aujourd'hui conquis le haut nom de prouesse, & avez passé aujourd'hui tous les mieux faisans de votre costé : je ne le die mie, cher Sire, pour vous louer ; car tous ceux de nostre partie qui ont veu les uns & les autres, se sont, par pleine conscience, à ce accordez, & vous en donnent le prix & chappelet.*

Ajoûtons encore ce récit d'Olivier de la Marche. En 1452 le duc de Bourgogne, après une escarmouche très-rude entre ses troupes & les Gantois révoltés, où se distinguèrent plusieurs Seigneurs, entre autres le seigneur de Lalain; le duc de Bourgogne, dis-je, *qui bien sçavoit que ses gens avoient eû à souffrir, les attendit au boulevart outre la rivière, & là fit apporter son souper, & soupèrent avec lui les Chevaliers qui avoient été à la journée, & fit seoir messire Jacques de Lalain emprès de lui & au-dessus de lui, & dist qu'il vouloit tenir les bonnes & anciennes coustumes, qui estoient que l'on devoit honnorer le meilleur Chevalier du jour.*

Comme la Chevalerie s'étoit toujours étudiée à présenter dans les Tournois, un tableau fidèle des travaux & des périls de la guerre, elle avoit toujours conservé, dans la guerre même, une image de la
(21) courtoisie & de la galanterie (21) qui régnoit dans les Tournois. Le desir de plaire à sa Dame & de paroître digne d'elle étoit pour un

Chevalier, dans les véritables combats, comme dans les combats simulés, un autre motif qui le portoit aux actions héroïques, & mettoit le comble à son intrépidité.

Combien de fois ne vit-on pas à la guerre des Chevaliers prendre les noms de poursuivans [22] d'amour, & d'autres titres pareils, (22)
se parer du portrait, de la devise [23] & de la livrée de leurs maîtresses, (23)
aller sérieusement dans les siéges, dans les escarmouches & dans les batailles offrir le combat [24] à l'ennemi, pour lui disputer l'avantage d'avoir une Dame plus belle & plus vertueuse que la sienne, & de l'aimer avec plus de passion. Prouver la supériorité de sa valeur, c'étoit alors prouver l'excellence & la beauté de la Dame qu'on servoit, & de qui l'on étoit aimé : on supposoit que la plus belle de toutes les Dames ne pouvoit aimer que le plus brave de tous les Chevaliers ; & le parti du vainqueur trouvoit toujours son avantage dans cette heureuse supposition. Mais le pourroit- (24)

on croire, si l'on n'étoit appuyé sur le témoignage des historiens comme sur les Romanciers, pourroit-on se persuader que des assiégeans & des assiégés, au fort de l'action, aient suspendu leurs hostilités pour laisser un champ libre à des Ecuyers qui vouloient immortaliser la beauté de leurs Dames, en combattant pour elles ? C'est néanmoins ce qu'on vit arriver au siége du château de Touri en Beauce, suivant Froissart. S'imaginera-t-on aisément encore que dans le feu d'une guerre très-vive des escadrons de Chevaliers & d'Ecuyers François & Anglois, qui s'étoient
(25) rencontrés près de Cherbourg (25) en 1379, ayant mis pied à terre pour combattre avec plus d'acharnement, arrêtèrent les transports de leur fureur pour donner à l'un d'entre eux, qui seul étoit resté à cheval, le loisir de défier celui des ennemis qui seroit le plus amoureux ? Un pareil défi ne manquoit jamais d'être accepté. Les escadrons demeurèrent spectateurs immobi-

les des coups que se portoient les deux amans ; & l'on n'en vint aux mains qu'après avoir vû l'un d'eux payer de sa vie le titre de serviteur qu'il avoit peut-être obtenu de sa Dame. Les héros Grecs sont-ils donc plus sages dans Homère, lorsqu'au milieu de la mêlée ils s'arrêtent tout-à-coup pour se raconter leur généalogie ou celle de leurs chevaux? Ce combat singulier fut suivi d'une action des plus sanglantes ; & Froissart, pour donner plus de poids à son récit, ajoûte : *Ainsi alla ceste besongne comme je fu à donc informé.*

L'esprit de galanterie, l'ame de ces combats, dont l'histoire nous fournit des exemples sans nombre, ne s'étoit point encore perdu dans les guerres d'Henri IV & de Louis XIV ; on y faisoit quelquefois le coup de pistolet pour l'amour & pour l'honneur de sa Dame : au siége d'une place on vit un Officier blessé à mort, écrire sur un gabion le nom de sa maîtresse en rendant le dernier soupir.

Outre le prix décerné au plus brave Chevalier du jour, quelquefois au sortir d'un combat, d'un assaut ou d'une autre action, on donnoit aux autres guerriers qui s'étoient
(26) signalés, des chaînes d'or (26) qu'ils pendoient à leur col, & dont les chaînons étoient multipliés à proportion de leur mérite. Je conjecture que des chaînes semblables avoient originairement servi d'attache au bouclier qui se passoit dans le col : ainsi le présent que l'on faisoit au Chevalier lui pouvant être d'usage, pour affermir le bouclier qui le couvroit, il semble que c'étoit un gage de l'intérêt que l'on prenoit à la conservation de sa personne. On donna depuis à ce présent une signification allégorique ; on voulut faire entendre à ceux qui le recevoient, que leur valeur n'avoit besoin que d'être enchaînée. *Par la Pâque Dieu*, dit Louis XI, en donnant une chaîne d'or de 500 écus au brave Raoul de Lannoi, *Par la Pâque Dieu, mon ami, vous êtes trop furieux en un combat : il vous*

faut enchaîner ; car je ne veux point vous perdre, desirant me servir de vous plus d'une fois.

C'est ainsi que la politique guerrière des Romains avoit diversifié les bracelets, les couronnes, les colliers & les autres distinctions militaires, suivant les différentes espèces de services rendus à la patrie, & les différens degrés de valeur.

Celles que l'on accordoit à nos Chevaliers, peut-être d'après les Romains, dont il semble que l'on avoit emprunté plusieurs usages, étoient d'autant plus flatteuses qu'ordinairement elles se distribuoient sur le champ de bataille : dans de telles circonstances elles ne pouvoient être données à la faveur, à l'intrigue & à l'importunité. Un mouvement subit d'estime & d'admiration, à la vûe des actions éclatantes, est une sorte d'inspiration infaillible contre laquelle l'envie n'ose réclamer. Je ferai, dans la suite de ces Mémoires, un article séparé des autres distinctions & des autres récompenses attachés à l'état de Chevalier.

Si la politique savoit habilement mettre en œuvre & l'amour de la gloire, & celui des Dames pour entretenir des sentimens d'honneur & de bravoure dans l'ordre des Chevaliers, elle savoit aussi que le lien de l'amitié, si utile à tous les hommes, étoit nécessaire pour unir tant de héros entre lesquels une double rivalité pouvoit devenir une source de divisions préjudiciables à l'intérêt commun. Cet inconvénient, trop souvent fatal aux Etats, avoit été prévenu par les sociétés ou fraternités d'armes, formées entre les enfans de la Chevalerie. Je crois avoir entrevû que ceux qui l'avoient conférée étoient regardés comme autant de pères de
(27) familles [27]; les conseillers ou assistans comme les parrains des nouveaux Chevaliers, & ceux-ci comme les enfans d'un même père. Mais on voit des associations plus marquées entre des Chevaliers qui devenoient frères ou compagnons d'armes, comme on parloit alors. L'estime ou la confiance mutuelle

donnoient la naiſſance à ces engagemens. Des Chevaliers qui s'étoient ſouvent trouvés aux mêmes expéditions, concevoient l'un pour l'autre cette inclination dont un cœur vertueux ne manque guère d'être prévenu, quand il trouve des vertus ſemblables aux ſiennes. Dans le deſir de fortifier des liens ſi naturels, ils s'aſſocioient pour quelque haute entrepriſe qui devoit avoir un terme fixe, ou même pour toutes celles qu'ils pourroient jamais faire ; ils ſe juroient d'en partager également les travaux & la gloire, les dangers & le profit, & de ne ſe point abandonner tant qu'ils auroient beſoin l'un de l'autre.

Les fraternités d'armes (28) ſe contractoient de pluſieurs façons différentes : trois Chevaliers, ſuivant le Roman de Lancelot du Lac, ſe firent ſaigner enſemble, & mêlèrent leur ſang. Cette fraternité n'eſt point une fiction romaneſque, puiſque M. du Cange cite pluſieurs exemples pareils tirés des hiſtoires étrangères, ſur-tout de celles (28)

des pays d'outre-mer. Si cette pratique, comme il le dit, étoit barbare, rien n'étoit plus éloigné de la barbarie que le sentiment qui l'inspiroit. L'historien de du Guesclin parle d'un cœur d'or envoyé par le roi de Navarre à celui de Portugal, lorsqu'ils firent la paix ensemble. On pourroit regarder ce présent comme un symbole d'association, à moins qu'il ne soit relatif au titre de frère, que les Souverains se donnoient entre eux.

D'autres compagnons d'armes imprimoient à leurs sermens les plus sacrés caractères de la Religion : pour s'unir plus étroitement ils baisoient ensemble la paix que l'on présente aux Fidèles dans les cérémonies de la Messe ; quelquefois ils recevoient en même temps la Communion. Cependant lorsque le duc de Bourgogne, au mépris d'un engagement si solennel eut fait assassiner le duc d'Orléans son frère d'armes, il trouva dans le docteur Jean Petit, un apologiste qui ne craignit point de soûtenir qu'en

cas d'alliance, de promeſſe & de confédération d'un Chevalier à l'autre, de quelque façon que cela ſe faſſe, s'il arrive qu'il tourne au préjudice de l'un des promettans ou de ſes confédérés, de ſa femme ou de ſes enfans, il n'eſt point obligé de la garder; mais ſa propoſition ayant été ſoumiſe à la déciſion de l'Evêque & de l'Univerſité de Paris, fut condamnée d'une voix unanime *comme erronnée dans la foi & dans les mœurs, & comme ouvrant le chemin au parjure.*

L'aſſiſtance qu'on devoit à ſon frère d'armes l'emportoit auſſi ſur celle que les Dames étoient en droit d'exiger. Une Demoiſelle ayant en vain réclamé la protection d'un Chevalier, celui-ci ſe diſculpa en alléguant la néceſſité dans laquelle il s'étoit trouvé pour lors, de voler au ſecours de ſon frère d'armes. Une pareille juſtification n'auroit pas été reçue s'il avoit manqué à ſon Souverain. Ce que l'on devoit au Prince l'emportoit ſur tous les autres devoirs: des frères d'armes de nation différente

n'étoient liés ensemble qu'autant que leurs Souverains étoient unis ; & si les Princes se déclaroient la
(29) guerre (29), elle entraînoit la dissolution de toute société entre leurs sujets respectifs : excepté ce cas, rien n'étoit plus indissoluble que les nœuds de cette fraternité. Les frères d'armes, comme s'ils eussent été membres d'une même famille, portoient une armure & des habits semblables ; ils vouloient que l'ennemi pût s'y méprendre, & courir également les dangers dont l'un & l'autre étoient menacés. Charles VIII à la bataille de Fornoue, choisit neuf preux dans sa plus brave noblesse, & leur fit prendre une armure complète, entièrement pareille à la sienne. Il trompa, par ce stratagème, une troupe d'ennemis qui s'étant ligués pour le tuer, le cherchèrent dans tous les rangs, & crurent le trouver partout où quelqu'un des neuf preux se rencontra. L'honneur que le Roi fit à ces illustres guerriers, en les choisissant, étoit d'autant plus insigne

qu'il sembloit être la marque d'une fraternité d'armes avec leur Souverain. La conjecture ne paroîtra pas trop hasardée, si l'on considère que les Souverains ne dédaignoient point de recevoir la Chevalerie des mains de leurs sujets; plus touchés d'un rang acquis dans l'ordre de la gloire & de la vertu, que de celui qu'ils avoient dans l'ordre politique par le droit de leur naissance.

L'union des frères d'armes étoit si intime qu'elle ne leur permettoit pas d'avouer, du moins ouvertement, des amis qui n'auroient point été les amis de l'un & de l'autre. Le Duc de Bourbon crut devoir refuser de Henri de Transtamare, roi de Castille, une somme considérable, uniquement parce que ce Prince étoit ennemi de Boucicaut, son frère d'armes. L'obligation de s'aider mutuellement dans leurs entreprises de Chevalerie, sans pouvoir se séparer, les mettoit dans la nécessité de ne prendre que de concert aucun engagement (30) de cette espèce. (30)

A la fin de l'expédition, ou lorſ-
qu'une rupture ſurvenue entre les
Souverains annulloit la ſociété, on
ſe rendoit mutuellement un compte
(31) [31] exact de la dépenſe & de la re-
cette, de la perte & du gain. Le
Roi voyant partir Saintré pour la
croiſade de Pruſſe, lui demanda ſi
lui & ſes compagnons étoient à
bourſe commune. On voit dans
l'hiſtoire de Boucicaut, qu'il fit un
compte de ſociété avec l'Anglois
Carvalai, lorſque la guerre fut dé-
clarée entre la France & l'Angle-
terre.

L'exemple le plus propre à faire
ſentir l'utilité de ces aſſociations,
eſt celui du brave du Gueſclin &
(32) de Louis de Sancère [32], frères
d'armes & compagnons inſépara-
bles; ils travaillèrent long-temps
à reprendre une partie conſidéra-
ble de la Guienne ſur les Anglois:
par une telle union, ils donnèrent
en même temps aux grands Capi-
taines le modèle le plus parfait, &
méritèrent l'éternelle reconnoiſſan-
ce des peuples dont ils furent les
libérateurs.

Après la mort de du Gueſclin, Louis de Sancère qui, dans la ſuite, fut auſſi Connétable, continuant le grand ouvrage qu'ils avoient commencé en commun, acheva, autant qu'il put, la conquête de cette Province.

Les fraternités militaires donnoient à des Seigneurs particuliers le moyen de faire des entrepriſes dignes des plus puiſſans Souverains; mais ce devoit être toujours avec l'aveu & ſous l'autorité de celui dont ils étoient nés ſujets. Lorſque la guerre ne les retenoit plus au ſervice de leur Monarque & de leur patrie, ils s'aſſocioient, pour aller purger une province des brigands qui l'infeſtoient, pour délivrer des nations éloignées qui gémiſſoient ſous le joug des infidèles, pour venger un Prince opprimé, détrôner un uſurpateur, & par conſéquent un ennemi de la Chevalerie. On peut voir dans l'hiſtoire l'entrepriſe du duc de Bourbon contre les brigands du Lyonnois, celle Saintré dans la

Prusse contre les Payens, & celle de du Guesclin dans l'Arragon, contre Pierre le Cruel. Boucicaut forma un ordre de Chevalerie sous le nom de la Blanche-Dame à l'écu verd, pour faire restituer à des
(33) Dames (33) les biens dont elles avoient été dépouillées par d'injustes ravisseurs, dans le trouble des guerres précédentes. Il fit seul une autre entreprise, uniquement pour venger la mémoire d'un Sei-
(34) gneur que l'on avoit assassiné (34).

Il n'y avoit point de contrée où la Chevalerie ne travaillât utilement pour le public ou pour les particuliers. Rien n'étoit petit ni méprisable aux yeux d'un Chevalier lorsqu'il s'agissoit de faire le bien. Avoit-il, dans ses voyages ou dans ses expéditions, reçû l'hospice ou quelque assistance de l'homme de la plus vile condition, la
(35) reconnoissance (35) ne le lui faisoit plus regarder que comme un noble & généreux bienfaiteur : il se déclaroit à jamais son Chevalier, & juroit de renoncer à tout ce que la

gloire lui pourroit offrir de plus brillant pour s'acquitter de cette dette, pour le protéger, le défendre & le ſecourir au beſoin. Ce ſerment étoit regardé comme inviolable; du moins ſommes-nous fondés à le croire ſur la foi des romans. Combien d'uſages de l'antiquité nous paroiſſent ſuffiſamment prouvés par le ſeul témoignage des Poëtes! Pourquoi nos Romanciers n'auroient-ils pas le même privilège?

NOTES
SUR LA TROISIEME PARTIE.

1. *Mortels*]. ON pourroit donner une liſte très-ample des Chevaliers bleſſés ou tués dans les Tournois, ſans compter ceux qui étoient quelquefois écraſés dans la foule: *Robert comte de Clermont en Beauvoiſiz, fils de S. Louis*, dit Fauchet, *& chef de la maiſon qui aujourd'hui porte le nom de Bourbon, en un de ces Tournois reçut tant de coups de maſſe que le reſte de ſa vie il s'en porta mal.* Raoul comte d'Eu, connétable de France, perdit la vie en 1344, aux joûtes qui ſe firent pour le mariage de Philippe fils de Philippe de Valois. Mais un des Tournois les plus meurtriers eſt celui qui fut fait à Nuys, auquel, ſuivant Philippe Mouskes, il y eut quarante-deux Chevaliers, & autant d'Ecuyers (Varlets) qui furent tués. Voyez la Colombière, *au chap. XVII des Tournois à fer eſmoulu & à outrance*, & des accidens funeſtes qui y ſont arrivés.

Orig. Fran. l. I, p. 82.

Chron. de S. Denys, t. II, fol. 109 v°.

Mſ. p. 836.

T. I, p. 252.

2. *Écoles de guerre*]. Les Tournois étoient appelés *Imaginariæ bellorum proluſiones*, dans l'hiſtoire de Jéruſalem, en 1177; & par d'autres auteurs *Belli præludia.* Du Cange, au mot *Torneamentum.*

3. *Nouvelles*]. L'adreſſe étoit encore plus néceſſaire que la force aux exercices

de la joûte : le plus brave & le plus vigoureux Chevalier pouvoit être renversé par un autre bien plus foible, mais plus adroit. Suivant les avis que donne un Chevalier, dans le roman de Perceforest, il ne suffisoit pas au joûteur de bien conduire son cheval, de bien porter ses armes & de bien asséner son coup, en se roidissant contre le fer de son ennemi : il falloit qu'il jugeât le coup qu'on lui portoit, qu'il sût dans quelle partie de son armure il seroit frappé; car s'il le recevoit de travers, alors le joûteur perdant l'équilibre, perdoit aussi toute sa force, & ne pouvoit manquer d'être renversé de son cheval, ou d'essuyer quelque accident encore plus fâcheux.

Vol. IV, fol. 114 v°. col. 1.

Cap. Estr. T. I, p. 169.

On pouvoit donc tous les jours apprendre quelque chose de nouveau dans un art aussi difficile, & qui avoit autant de finesses & de subtilités que celui de la joûte & des autres exercices de nos Tournois. Plus on le pratiquoit, plus on pouvoit s'y rendre habile ; & c'est un éloge que donne Brantôme au marquis de Guast.

4. *Engagemens*]. Les Chevaliers qui faisoient des emprises ou entreprises d'armes, soit courtoises, soit à outrance, c'est-à-dire, meurtrières, chargeoient leurs armes de chaînes, ou d'autres marques attachées par la main des Dames, qui leur accordoient souvent un baiser, *moitié oui, moitié non*, comme celui que Saintré obtint de la sienne. Ce signe, qu'ils ne quittoient plus, étoit le gage de l'entreprise qu'ils juroient quelquefois à genoux sur

Saintré, p. 522 & 530.

a *Lancelot du Lac, t. III, fol. 69 v°. col.* 1 *&* 2.
b *Histoire de Boucicaut, p.* 51.
c *Flores de Grèce, folio* CXIX *v°.*

les évangiles [a]. Ils se préparoient à l'exécuter par des abstinences [b], & par des actes de piété qui se faisoient dans une église où ils se confessoient [c], & dans laquelle ils devoient envoyer au retour tantôt les armes qui les avoient fait triompher, tantôt celles qu'ils avoient remportées sur leurs ennemis. On pourroit faire remonter l'origine de ces chaînes regardées comme symboles d'un engagement jusqu'au temps de Tacite, qui rapporte quelque chose de semblable des Cattes, dans les mœurs des Germains [d]. Je me borne à des siècles postérieurs, où les débiteurs [e] insolvables devenant esclaves de leurs créanciers, & proprement *esclaves de leur parole*, comme nous nous exprimons, portoient des chaînes de même que les autres serfs, avec cette seule distinction qu'au lieu de *fers*, ils n'avoient qu'un *anneau de fer au bras*. Les Pénitens*, dans les pélerinages auxquels ils se vouoient, également débiteurs envers l'église, portèrent aussi des chaînes pour marque de leur esclavage; & c'est de là, sans doute que nos Chevaliers en avoient pris de pareilles, pour acquitter le vœu qu'ils faisoient d'accomplir une entreprise d'armes.

d *Ch.* XXXI, *p.* 665.
e *Assises de Jerus. c.* CXIX *&* CXCIX, *& notes.*

Saintré, ch. XLVIII, *page* 309.

Le seigneur de Loiselench (*Polonois* venu à la cour de France) *portoit une emprise d'armes à cheval & à pié deux cercles d'or, l'ung au dessus du coulde du bras senestre,*

* Voy. un passage singulier rapporté par Mabill, *siècle Ben. Préf.* n° 41. Voyez du Cange, *Glos. lat.* aux mots, *Pænitentes & circuli ferrei.* Et Fleuri, *Mœurs des Chrét. p.* 394 *&* 395.

& l'autre au dessus du coulde du pié, tous deux enchaînez d'une assez longue chaîne d'or, & ce par l'espace de cinq ans, &c. jusqu'à ce qu'*il trouvast Chevalier ou Escuyer de nom & d'armes sans reprouche qui le délivrast de ses armes... pour lesquelles plustost & plus honnorablement accomplir s'appensa venir en la très-belle cour de France, où tous nobles & chevaleureux hommes estoient très-honnorez & reçeus, & aussi pour avoir accointance d'eulx.* L'Abbé de Vertot rapporte aussi, d'après les Mém. de Peiresc, un cartel de Jean de Bourbon, qui, en 1414, pour éviter l'oisiveté, acquérir de la gloire & la bonne grace de sa Dame, fit vœu, lui avec seize autres Chevaliers & Ecuyers de nom & d'armes, de porter pendant deux ans, tous les Dimanches, à la jambe gauche un fer de prisonnier, savoir en or pour les Chevaliers & en argent pour les Ecuyers, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé pareil nombre de Chevaliers & d'Ecuyers pour les combattre.

Mém. de l'Acad. des Bel-les Lett. t. II, p. 641.

Olivier de la Marche, déjà cité tant de fois dans ces notes, explique aussi les formalités observées, en 1445, pour lever ces *emprises*, c'est-à-dire, pour les ôter à celui qui les portoit. On lit dans le récit détaillé que cet historien nous a conservé des armes à pied & à cheval faites à la cour de Bourgogne, que Galiot se proposant d'accepter le défi d'armes fait par le seigneur de Ternant: *Il s'agenouilla devant le duc de Bourgogne, luy requérant qu'il luy donnast congé & licence de toucher à l'emprise que portoit le seigneur de Ternant, & le*

Mém. liv. I, p. 243.

bon Duc le fit lever & luy donna le congé. Lors demanda Galiot aux rois d'armes & héraux la couſtume du pays, & diſt qu'en ſon pays quand le requérant arrache l'empriſe de ſon compagnon, c'eſt pour la vie de l'un & de l'autre; mais quand on n'y fait que toucher ſeulement, c'eſt pour Chevalerie. Sur quoy lui reſpondit Toiſon-d'or que le ſeigneur de Ternant avoit chargé ſon empriſe pour Chevalerie, & que la couſtume eſtoit de toucher à l'empriſe quand on eſtoit préſent. Lors s'avança ledict Eſcuyer & toucha à l'empriſe du Chevalier, en ſoy agenouillant bien bas, & diſt: Noble Chevalier je touche à votre empriſe, & au plaiſir de Dieu vous fourniray & accompliray tout ce que je ſçauray que vous deſirez de faire, ſoit à pié, ſoit à cheval. Et le ſeigneur de Ternant le mercia bien humblement, & luy diſt que bien fuſt-il venu, & qu'en icelle journée il luy envoyeroit par eſcript les armes qu'il deſiroit à faire & accomplir.

Il falloit, pour lever ces empriſes, avoir la permiſſion du Seigneur, à la Cour duquel on ſe trouvoit, ainſi qu'on vient de le voir: pareille permiſſion avoit dû être accordée auparavant à celui qui prenoit ou chargeoit l'empriſe, comme nous l'apprenons de l'hiſtoire de Saintré, qui avoit manqué à cet acte de ſoûmiſſion. Le Roi le voyant venir après coup, lui & ſes compagnons, pour la lui demander, quoiqu'ils euſſent déja pris d'avance les marques que les Dames avoient attachées ſur les épaules, leur en fit des reproches:
P. 535 & 536. *Mes amis*, leur dit-il, *vous faites comme*

celuy

celuy qui espouse sa cousine, puis en demande dispense. Il finit par la leur accorder.

Les emprises ayant une fois été attachées sur l'armure d'un Chevalier, il ne pouvoit plus se décharger de ce poids qu'au bout d'une ou de plusieurs années, suivant les conditions du vœu, à moins qu'il n'eût trouvé quelque Chevalier qui s'offrant de faire armes contre lui, le delivrât en lui levant son emprise, c'est-à-dire, en lui ôtant les chaînes ou autres marques qui en tenoient lieu, telles que des pièces différentes d'une armure, des visières de heaume, des garde-bras, des rondelles, &c.

Ma conjecture sur la conformité de ces emprises avec les chaînes des Pénitens, se trouve d'accord avec l'emploi du mot *délivrer :* dans Monstrelet délivrer est pris pour *aiser de la penance* (c'est-à-dire, pour acquitter de la pénitence) celui qui avoit chargé une emprise. *Vol. I. chap. 2, fol. 2 v°.*

Le retour de ces expéditions glorieusement terminées étoit une espèce de triomphe. Voyez la réception faite dans Paris à Saintré, après celle qu'il avoit entreprise : il eut cette fois un baiser de toutes les Dames, & il ne dit pas qu'aucune l'ait accordé *moitié oui, moitié non.* Voyez la Colombière, au chap. XX des pas & emprises des anciens Chevaliers. *Theat. d'hon. t. I, p. 266 & suiv.*

5. *Vœux généraux & particuliers*]. Voyez la Colombière, *Théat. d'honn. le ch.* XXI *des vœux militaires.* J'y joindrai seulement quelques-uns de ceux qui sont rapportés dans l'histoire de Bertrand du Guesc- *Id. t. I, p. 280 & suiv.*

Publiée par Ménard, p. 39. clin. Avant que de partir pour soûtenir un défi d'armes proposé par un Anglois, il entendit la Messe; & lorsque l'on étoit à l'offrande, il fit à Dieu celle de son corps & de ses armes qu'il promit d'employer contre les Infidèles s'il sortoit vainqueur de ce combat. Bientôt après il en eut encore un autre à soûtenir contre un Anglois qui, en jettant son gage de bataille, avoit juré de ne point dormir au lit sans l'avoir accompli. Bertrand, relevant le gage, fit vœu de ne manger que trois soupes en vin au nom de la Ste. Trinité, jusqu'à ce qu'il l'eût combattu. Je rapporte ces faits pour la justification de ceux qu'on voit dans nos romans; d'ailleurs ces exemples peuvent servir d'éclaircissemens à quelques passages obscurs des anciens auteurs tels que le Dante *.

Ibid. p. 55.

Hist. de Bertr. du Guesclin, p. 488. Du Guesclin étant devant la place de Montcontour que Clisson assiégeoit depuis long-temps sans pouvoir la forcer, jura de ne manger de viande & de ne se deshabiller qu'il ne l'eût prise: *Jamais ne mangerai de chair ne despouillerai ne de jour ne de nuit.* Une autre fois il avoit fait vœu de ne prendre aucune nourriture après le souper qu'il alloit faire jusqu'à ce qu'il eût vû les Anglois pour les combattre. Son Ecuyer d'honneur, au siège de Bressière en Poitou, promit à Dieu de planter dans la journée sur la tour de cette ville, la bannière de son Maître qu'il por-

Ibid. p. 410.

Ibid. p. 443.

* Voyez le XXXIIIe. chant de son Purgatoire: *Che vendetta di Dio non teme Suppe.*

toit, en criant *du Guesclin*, ou de mourir plutôt que d'y manquer. Voyez avec quelle opiniâtreté il combattoit pour ne pas fausser son serment. On lit dans la même histoire plusieurs autres vœux faits par des assiégés, de manger toutes leurs bêtes; & pour dernière ressource, de se manger les uns les autres par rage de faim plutôt que de se rendre. On jure de la part des assiégeans de tenir le siège toute sa vie & de mourir en bataille si l'on venoit la présenter, ou de donner tant d'assauts qu'on emportera la place de vive force: *J'ay vœu à Dieu & à saint Yve*, dit Bertrand aux habitans de Tarascon, *que par force d'assault vous auray*. De-là ces façons de parler si fréquentes *avoir de vœu, vouer, voer à Dieu, à Dieu le vœu, &c.* Cependant Balzac exaltant la patience merveilleuse des François au siège de la Rochelle, la met fort au dessus de celle de nos anciens Chevaliers, quoiqu'ils s'engageassent par des sermens dont il rappelle les termes, à ne se point désister de la résolution qu'ils avoient prise.

Ibid. p. 322; 323.

Ibid. p. 295.

Ibid. p. 310.

Traité du Prince, ch. 22.

6. *Valeur*]. Voyez encore la Colombière au sujet des vœux dictés par la valeur: les romans nous en fournissent une infinité d'exemples singuliers. Je me contente, pour prouver que l'usage nous en est connu par de meilleures autorités, de rapporter le témoignage de Froissart. *James d'Endelée*, suivant cet historien, avoit fait vœu qu'à la première bataille où se trouveroit le roi d'Angleterre ou quelqu'un

Théat. d'hon. t. I, p. 381 & *suiv.*

L. I, pag. 190, 191 & 196.

de ſes fils, il ſeroit le premier aſſaillant ou le meilleur combattant de ſon côté, ou qu'il mourroit à la peine : il tint parole à la bataille de Poitiers, comme on le voit dans le récit du même auteur.

7. *Paon*]. Voyez le roman intitulé *des vœux du paon & le retour du paon, manuſc. du Roi, n°. 7973, 7689, 7990 & 7990-2.* Voyez encore dans la généalogie de la maiſon de Montmorenci par Ducheſne, tout ce qu'il rapporte pour faire voir en quelle conſidération le paon avoit été anciennement à l'occaſion d'un ſeigneur de Montmorenci au temps de Philippe le Bel qui portoit ſur ſon timbre ce noble oiſeau faiſant la roue.

Liv. I, pag. 29 & ſuiv. & 34.

Gaſton, cinquième du nom, infant de Navarre, autrement dit prince de Viane, comte de Foix, qui avoit été créé pair de France par Charles VII, ayant été depuis fiancé à la fille de ce Prince, Magdeleine de France, & décoré de l'ordre de l'Etoile, voulut célébrer tant d'honneurs accumulés ſur ſa perſonne par un magnifique feſtin donné à Tours en 1458, & ſuivi de joûtes qu'il y fit publier. Le banquet fut compoſé de cinq ſervices & de ſept entremets, & l'on y apporta dans un grand navire un paon vif qui avoit à ſon col les armes de la reine de France ; des banderoles rangées tout autour du vaiſſeau, portoient auſſi celles de toutes les princeſſes & les dames de la Cour qui furent très-glorieuſes de l'honneur que ce Comte leur avoit fait. *Favin, Théat. d'honn. & de*

chev. liv. III, *p.* 571, *& suiv.* où l'on voit une description curieuse de cette fête & des entremets qui parurent un *paradis terrestre*, suivant ses termes.

8. *Troubadours*]. Le P. Ménestrier, faisant la description d'une fète donnée pour la paix en 1659 par la ville de Marseille, dit que *les Troubadours venoient au septième rang tous couronnés de plumes de paon qui leur furent autrefois consacrées dans les fameux cercles des principales Dames de cette province.* Les yeux représentés sur le plumage du paon & dont il paroît environné lorsqu'il fait la roue, exprimoient les regards de tout le monde fixés sur les Troubadours pour écouter leurs compositions. Le pape Paul III envoyant au roi Pepin une épée benite, accompagna ce présent d'un manteau tissu de plumes de paon; & Duchesne cite les vers suivans tirés de la bible de Guiot de Provins au sujet du Pape.

Traité des Tournois, p. 40.

Généal. de Montmorenci p. 29 & 30.

Rien ne deust voir si cler;
Coronne li fet en [a] porter
Toute la plume de poon [b]
Ou li oillet [c] sont environ,
Trestout en tour à la roonde,
Cil doit vooir par tout le monde.

[a] *fait-on.*
[b] *paon.*
[c] *yeux.*

9. *Distribuoit*]. Voyez dans le roman de Lancelot du Lac [d] l'éloge donné au roi Artus pour avoir tranché le paon à la table ronde au gré de cent cinquante Chevaliers

[d] **T. I**, *fol.* 118, r°.

qui étoient assis au festin, & qui furent tous contens de la part qu'il leur fit.

10. *Coucy & la Marche*]. J'ose inviter le Lecteur à voir dans l'original les singulières descriptions de cette fête dont je n'ai pû donner qu'une idée très-imparfaite pour qui voudroit connoître exactement nos anciens usages. Elles se trouvent dans Mathieu de Couci [a], *p. 664 & suiv.* & dans les mémoires d'Oliv. [b] de la Marche, *p.* 412 *& suiv.* joignez-y le récit succinct qu'en a fait Monstrelet, *ff.* 55 *&* 56.

On verra encore dans Matthieu de Couci [c] une fête de même genre sous le nom de fête de la Licorne, donnée par Louis de Luxembourg, comte de S. Paul, pour publier une joûte qu'il proposa de quarante nobles hommes contre un pareil nombre de combattans.

[a] *Dans le* Ch. VII. *de Godefroy.*

[b] *Edition de Gand.*

[c] *P. 679 & 680.*

11. *Entremets*]. Voyez du Cange, gloss. lat. aux mots *Intromeyssium & Intromissum*, employés, comme nous faisons, pour le troisième service de la table. Le mot *entremets* s'est dit pendant long-temps au lieu de celui d'intermède dans nos pièces de théatre: *Entremets de la tragédie de Sophonisbe* dans les œuvres de Baïf; il signifioit une espèce de spectacle muet accompagné de machines, une représentation comme théatrale où l'on voyoit des hommes & des bêtes exprimer une action, quelquefois des batteleurs & autres gens de cette espèce y faisoient leurs tours. Ces divertissemens avoient été imaginés pour

occuper les convives dans l'intervalle des ſervices d'un grand feſtin, dans l'entre-deux d'un mets ou ſervice, à un autre mets, d'où ce mot *entremets*.

Les entremets dont l'uſage s'étoit vraiſemblablement introduit avant le règne de S. Louis, furent employés aux nôces de ſon frère Robert à Compiegne en 1237 : *Illi qui dicuntur Miniſtelli* (Méneſtriers) *in ſpectaculo vanitatis multa ibi fecerunt, ſicut ille qui in equo ſuper cordam in aëre equitaret, & ſicut illi qui duos boves de ſcarlate veſtitos equitabant cornitantes* (ſonnant de leurs cornets ou trompettes) *ad ſingula fercula quæ apponebantur Regi in menſâ.* Chron. d'Albéric, p. 562.

Une chronique manuſcrite de ſaint Germain, fait une ample deſcription des entremets qui ſe virent au feſtin que Charles V donna en 1378 au roi des Romains, fils de l'empereur Charles de Luxembourg que ſes indiſpoſitions empêchèrent de s'y trouver. Je pourrois citer un grand nombre de ces eſpèces de repréſentations qui furent long-temps à la mode dans nos Cours. On voyoit les reſtes de cette ancienne magnificence aux nôces du prince de Navarre en 1572, avec la ſœur du Roi, de même qu'à la ſuite d'un autre feſtin que la Reine donna l'année ſuivante au duc d'Anjou roi de Pologne. Le goût de ces anciens plaiſirs s'étoit conſervé à Florence juſqu'en 1600, ſuivant la deſcription du banquet donné dans cette ville pour le mariage de Marie de Medicis avec Henri IV.

De Thou, liv. LII.

Ibid. liv. LV.

Ibid. l. XV.

12. *Entrée & débarquement*]. Les Anglois en firent dans leurs armées à leur descente sur les terres de France en 1337 & en 1380 : nous en fîmes à notre débarquement en Angleterre en 1403 & 1404 ; de même encore que nous en avions créé à l'attaque du pont de Taillebourg en 1385, les Anglois en créèrent aussi en 1441, lorsqu'ils eurent passé la rivière d'Oise pour forcer le roi Charles VII à lever le siège de Pontoise que leurs gens défendoient. On vit faire des Chevaliers pour une simple embuscade ; & deux François de l'armée de Castille étant détachés pour aller à la découverte de l'armée Portugaise, acquirent par ce seul exploit l'honneur de la Chevalerie en 1385.

Froissart, liv. II, p. 269.

Ibid. l. III. p. 53.

13. *Places*]. Nous ne finirions jamais, si nous voulions rapporter les différentes occasions où l'on fit des promotions de Chevaliers dans toutes les diverses circonstances des sièges. Je remarquerai cependant celle qui fut faite à l'attaque des palissades de Paris par le roi d'Angleterre en 1359. Il vouloit y comprendre son Ecuyer du corps, Colart d'Auberthicourt; mais celui-ci s'en excusa, disant qu'il ne pouvoit trouver son casque : c'étoit donc une pièce du harnois essentielle dans les promotions. On fit au siège de Bourges en 1412, plus de cinq cens Chevaliers.

Ibid. liv. I, p. 242.

Monstrelet, vol. I, ch. 93. p. 150 r°.

14. *Tant sur terre que sur mer*]. La Marine eut aussi ses Chevaliers, quoique les exemples en soient plus rares :

Bons sont les Chevaliers de terre,
Bons sont les Chevaliers de mer,

dit un de nos anciens Poëtes [a]. Les Anglois en créèrent [b] dès 1333 sur la flotte qui alloit attaquer la ville de Cayant; & l'Amiral qui les commandoit en 1588 [c], fit encore des Chevaliers pour récompenser ceux qui s'étoient le plus distingués à la défaite de la flotte de Philippe. Parmi les François, Brillac [d] fut fait Chevalier en 1494 avant le combat naval où le duc d'Orléans défit le prince de Tarente aux environs de Rapaille, près du port de Gènes.

[a] *Eust. Deschamps, qui écrivoit sous Charles VI, Voy. les Poës. mss. du Roi, 356, col. 3.*

[b] *Froissart, t. I, p. 40.*

[c] *De Thou, liv. 89, t. X, p. 183.*

[d] *Pierre Desrey, Voyage de Ch. VIII à Naples, p. 198.*

15. *Combat*]. Si l'on a vû les actions de la guerre les plus simples & les plus ordinaires consacrées quelquefois par des promotions de Chevaliers, on ne vit aucune bataille pendant plusieurs siècles qui ne fût terminée ou précédée par de pareils honneurs conférés dans une forme toute simple & militaire : on ne faisoit au plus que ceindre l'épée en donnant la paumée ou l'accolade, suivant le roman de Lancelot du Lac [e], confirmé par l'auteur des vigiles de Charles VII [f], au sujet des Chevaliers faits en 1449 à la bataille de Fromigni. Les gens de guerre qui dans la bataille ne s'étoient point montrés moins dignes de la Chevalerie que ceux à qui elle avoit été accordée auparavant, la recevoient après l'action comme une juste récompense de leurs services; ceux qui l'avoient obtenue avant que le combat fût en-

[e] *T. II, fol. 9 ro. col. 2.*

[f] *T. II, p. 21.*

gagé, étoient ordinairement mis au premier rang, afin de leur donner le moyen de justifier l'opinion qu'on avoit conçue de
L. III, p. 55. leur intrépidité. Froissart nous apprend comme ils gagnoient leurs éperons. Denys de Portugal à la bataille de Juberoth, prêt à combattre les Castillans, année 1385, *adonc fit le Roi demander parmy l'ost que quiconque vouloit devenir Chevalier se tirast avant, & lui donneroit l'Ordre de Chevalerie au nom de Dieu & de saint Georges; & me semble, selon ce que je fus informé, qu'il y eut là fait soixante Chevaliers nouveaux, desquels le Roi eust grande joye, & les mist au premier front de la bataille, & leur dit au departir de luy: Beaux Seigneurs, l'Ordre de Chevalerie est si noble & si haute que nul erreur ne sauroit penser, & ne doit Chevalier estre à ordure, n'a villeté, n'a couardie, mais doit estre fier & hardy comme un Lyon quand il a le bassinet en la teste & il voit ses ennemis, & pour ce que je veux que vous montrez huy proüesse là où il appartiendra à montrer, je vous envoye & ordonne au premier Chef de la bataille, & faittes tant que nous y ayons honneur & vous aussi, car autrement vos esperons ne seroient pas bien assis.* Parlant plus bas des Anglois qui étoient dans son armée, il est dit qu'aucun ne voulut être Chevalier, quoique quelques-uns en fussent requis par le Roi; mais qu'ils s'en excusèrent pour ce jour.

Les promotions aux batailles étoient ordinairement nombreuses; quatre cens soixante-sept François furent faits Che-

valiers en 1382 à celle de Rosebeck, & l'on en créa cinq cens avant celle d'Azincourt en 1415. Voici comme nos historiens parlent de ces créations militaires. Olivier de la Marche, *liv. I, page* 361, sous l'an 1452, parlant des exploits que firent contre les Gantois, dans une escarmouche devant Overmeere, quelques nouveaux Chevaliers de l'armée du duc de Bourgogne: *Et prestement rompirent les dictz Gandois & se meirent en fuyte, & certes il en mourut bien en celle rencontre quinze cens, & fut un droict** *enoysellement & un gibier pour les jeunes & nouveaux Chevaliers.* Jean d'Auton, *annales de Louis XII, sous l'an* 1500, *page* 100, rapporte en ces termes celle qui fut faite par Louis de la Trimouille en 1500 avant la bataille de Novarre, étant prêts de charger: *Il demanda*, dit l'historien, *si là estoient nuls gentils hommes qui l'Ordre de Chevalerie voulussent prendre, dont grand nombre de gens d'armes François qui à ce jour à l'exercice des armes vouloient la force de leurs bras desployer & perpetuer leurs noms pour ouvrir au courage le chemin de prouësse, se voulurent enrichir du titre de Chevalerie.*

* Curée pour de tels Oiseaux.

Pour confirmer par des faits les éloges qu'ils paroissent donner à ces promotions militaires, je citerai seulement l'action audacieuse que fit à Rosebeck le jeune Boucicaut qui avoit obtenu depuis peu le titre de Chevalier. L'historien se propose de donner, dans la personne de Boucicaut, un exemple pour ceux qui desirent

Hist. de Boucicaut, édit. de Godefroi, c. X, *p.* 32 & *suiv.*

venir au haut honneur & prouesse de Chevalerie en montrant les travaux qu'il avoit entrepris dès son enfance pour s'y élever, & qu'il avoit continués toute sa vie. Il étoit encore très-jeune, lorsqu'il suivit le roi Charles VI à la guerre contre les Flamans, & il y fut fait Chevalier par le duc de Bourbon dans la compagnie duquel il étoit. Boucicaut nouvellement fait Chevalier, se trouvant à la bataille de Rosebeck, voulut se mesurer avec un Flamand *grand & corsu*; comme il lui portoit un coup de sa hache qu'il tenoit à deux mains, le Flamand jugeant à sa taille que c'étoit un enfant, le dédaigna & dit, en lui faisant voler sa hache: *Va teter, va, enfant; or veoi-je bien que les François ont faute de gens quand les enfans menent en bataille.* L'enfant devenu furieux par la perte de son arme, se coule sous le bras du Géant & tirant sa dague la lui plonge dans le flanc malgré sa cuirasse, & le laisse étendu par terre. *Les enfans de ton pays*, lui dit-il à son tour, *se jouent-ils à tels jeux?* On peut comparer ce trait du jeune Boucicaut avec celui que rapporte l'abbé Dubos au sujet du jeune Boutieres qui, à l'âge de seize ans, fit un géant Albanois prisonnier, & lui proposa encore un défi pour prouver qu'il l'avoit pris sans aide & corps à corps.

Ligue de Cambrai, liv. I, p. 200, sous l'an 1509.

Nous voyons [a] jusqu'en 1554 la Chevalerie accordée par le duc de Guise avec d'autres graces pour récompenser les Officiers qui s'étoient distingués à la bataille de Renti. [b]

[a] *De Thou, liv XIII.*

[b] *T. II, pag. 456 & 464.*

La saine politique auroit cependant quel-

quefois demandé qu'on n'eût fait ces promotions qu'après la bataille, les honneurs acquis ne produisent pas toûjours les mêmes effets que ceux dont on espère être décoré : d'ailleurs telle bataille paroît très-prochaine qui ne se donne jamais, comme on le vit à Vironfosse en 1339. Les armées étoient en présence; il ne restoit qu'à charger : par provision on fit des Chevaliers ; & l'on se sépara sans avoir fait autre chose. Un lièvre qui passa dans ces entrefaites devant le camp des François, fit donner depuis par dérision à ces nouveaux Chevaliers, le titre ou sobriquet de *Chevaliers du lievre.*

Du Tillet, Rec. des Rois de Fr. chap. de l'Ordre de Chevalerie, p. 319.

Brantôme n'avoit donc pas grand tort de préférer la Chevalerie conférée après les batailles, à celle qui se donnoit d'avance. Ayant rapporté les services que rendit à Louis XI le bâtard de Bourbon, sur-tout *lorsqu'il l'appella & reprit de colere quand il estoit prêt d'aller à la charge, & que l'ennemi marchoit la teste baissée, il lui dit & lui cria : Sire, Sire, avancez-vous, il n'est meshuy temps de s'amuser à faire des Chevaliers, voici l'ennemi, allons à lui, &c.* il fait ensuite une digression sur l'empressement qu'avoient autrefois les Seigneurs & Gentilshommes, d'être faits Chevaliers par leurs Rois & leurs généraux d'armée, avant la bataille plutôt qu'après : ensuite il cite cette réponse que lui fit à ce sujet feu M. de Sansac : *Le bon homme très-digne Chevalier de son temps & qui entendoit fort bien les choses chevaleresques, me répondit que tel estoit l'hu-*

Cap. F. t. I, p. 14 & suiv.

meur d'aucuns qui vouloient ainſi gagner les devants, craignant que le Roy ou le Général y mouruſt ou fuſt pris, & par ainſi qu'ils fuſſent fruſtrez de ce bel honneur qu'ils prétendoient & deſiroient, ou bien s'ils venoient à y mourir eux-mêmes, que pour le moins cela leur demeuraſt & ſerviſt de perpétuelle mémoire de gloire & à leurs héritiers, que pour le moins on euſt peu dire qu'ils eſtoient morts Chevaliers faits de la main du Roy. Puis reprenant la parole ſur la même matière, il continue ainſi, page 15 & 16: *Aujourd'huy cette petite uſance de cérémonie d'ambition ne ſe pratique guerre plus, car ou mourant vaillamment là, ou ſurvivant ayant très bien fait, l'on eſt auſſi honnorablement créé comme ſi cette cérémonie s'y fuſt ſolemniſée, & poſſible encore mieux.*

Il y a auſſi un abus que tel eſtoit accolé ou touché (car ainſi ſe faiſoient les Chevaliers, ou par le touchement du bout de l'eſpée ſur l'eſpaule, ou par l'accolade) qui venant puis après au combat, au lieu de bien faire ou de bien combattre, il s'enfuyoit à bon eſcient de la bataille, ne faiſant rien qui vaille, & voilà une Chevalerie & une accolade bien employée. Et c'eſt pourquoy diſoit M. de Sanſac qu'il eſtoit bien meilleur une fois & plus honorable de ſe faire créer Chevalier après la bataille, ayant très-bien combattu & fait bien le devoir de Chevalier, ainſi que le roy François I. voulut eſtre fait Chevalier de la main du brave M. Bayard, après la bataille de Suiſſes, & comme de noſtre temps fut fait M. de Thavanes, Che-

valier tant de l'honneur que de l'Ordre du roy Henry après la bataille de Renty.

16. *Capitulation*]. Ces capitulations conditionnelles qui furent très-fréquentes dans nos guerres avec les Anglois, & souvent répétées depuis, se continuèrent jusqu'au règne de Henri IV, & même sous Louis XIII, à la reddition de Landrecie en 1637 (*vie du Maréchal de Fabert, tome I, p.* 203). Les habitans de Senlis assiégés par les Ligueurs, imitèrent même en 1589 l'ostentation de nos anciens Chevaliers: comme on avoit amené du canon pour les forcer de se rendre, ainsi qu'ils en étoient sommés, on les vit accourir sur leurs remparts & se former en bataille: *Qu'est-il besoin de canon*, s'écrièrent-ils, *pour ruiner nos défenses ? nous sommes prêts à renverser nos murailles, promettez-nous seulement de nous donner l'assaut.* Villars dans le parti contraire ne soûtint pas avec moins de fierté les attaques que firent les Royalistes en 1592 contre la ville de Rouen où il commandoit: il donna un tournoi au dehors à l'une des portes de la ville, & proposa des prix comme s'il eût été en pleine paix. Il vouloit par ce spectacle braver ses ennemis: *Ut contemptum nostrorum præ se ferret, extra Hilarianam portam Hastiludium præmio proposito, quasi in altissimâ securitate instituit.*

De Thou, liv. XCV.

Ibid. l. CIII, *p.* 214.

17. *A la Chevalerie*]. C'est le témoignage glorieux que Montholon, garde des

Ibid. l. XCII, *p.* 339, *édit. de Genève.*

Sceaux, rend à la nobleſſe Françoiſe dans un diſcours prononcé devant le roi Henri III aux États de 1588.

18. *L'honneur de la Chevalerie*]. Parmi ces différens défis d'armes des Anglois contre les François, je choiſirai ceux qui ont été le mieux décrits par nos hiſtoriens, & qui renferment quelque particularité remarquable, comme celui des ſept François [a] iſſus de la maiſon d'Orléans, qui, au retour de leur victoire en 1408, firent leur entrée dans Paris tous vêtus de blanc. Le ſire de Clari [b] reconduiſant en 1389 en Angleterre le ſire de Courtenai qui avoit joûté une fois ſeulement contre meſſire Gui de la Trimouille, diſſimula les propos injurieux de l'Anglois contre la chevalerie Françoiſe. Il les avoit entendus ſans rien dire, dans la crainte de violer la ſauvegarde qui lui avoit été confiée; mais il les avoit encore ſur le cœur, lorſqu'ayant remis l'étranger ſur les terres des Anglois, il crut n'être plus obligé à garder aucun ménagement: alors il les releva avec fierté, combattit l'Anglois à fer émoulu, lui perça l'épaule & le renverſa par terre. Au lieu de la gloire que le François comptoit avoir acquiſe, il fut au retour mis en priſon par jugement du connétable & des maréchaux de France, pour avoir joûté ſans la permiſſion du Roi, & encore contre un étranger dont la garde lui avoit été remiſe: ſes terres furent ſaiſies quelque temps, & peu s'en fallut qu'il ne ſubît le banniſſement; mais les Seigneurs & les Dames obtinrent

[a] *Hiſt. chron. dans le recueil de Ch. VI, par Godefroi, p.* 413.

[b] *Froiſſart, liv.* IV, *p.* 15 *& ſuiv.*

enfin la rémiſſion d'une faute à laquelle ils ne pouvoient refuſer leurs éloges.

Voyez encore dans Froiſſart ſous la même année, le récit d'un défi d'armes à faire près de Calais pendant trente jours conſécutifs, à l'exception des Vendredis, qui fut propoſé par trois Chevaliers chambellans du Roi, parmi leſquels étoit le jeune Boucicaut. Ils profitèrent de l'exemple précédent pour faire dreſſer en bonne forme les lettres du Roi dont la lecture eſt très-inſtructive ſur cette matière. On y voit que chacun avoit expoſé une targe (écu) de guerre, & une autre de paix; que l'étranger qui venoit heurter l'un ou l'autre avoit la guerre ou la paix, & que celui qui heurtoit les deux avoit l'un & l'autre, c'eſt-à-dire, le combat à outrance & le combat de courtoiſie. On y trouve encore d'autres uſages curieux; principalement ſur la queſtion propoſée au ſujet de ces armes qui ſembloient enfraindre les trèves où l'on étoit avec l'Angleterre: enfin le combat fut accordé. *Liv. IV, p. 206*

La loi qui exigeoit la permiſſion du Roi pour ces défis, n'étoit peut-être pas bien préciſe ou fut ſouvent négligée. Dans la ſuite un grand ſeigneur d'Angleterre nommé *Cornouaille*, en 1409, étant paſſé en France ſans un ſauf conduit pour faire armes à outrance pour l'*amour de ſa Dame*, trouva un Chevalier tout prêt à lui *accomplir le fait d'amour*. Comme ils étoient ſur le point de commencer le combat, ils furent ſéparés par ordre du Roi qui fit en même temps une loi portant défenſe *Juvénal des Urſins, hiſt. de Charles VI, p. 199.*

qu'*à jamais nuls ne feussent reçeus au royaume de France à faire gage de bataille ou fait d'armes, sinon qu'il eût gage jugé par le Roi ou la cour de Parlement.*

L'amour & les Dames figuroient avec honneur dans les cartels envoyés pour ces défis d'armes. Monstrelet nous a conservé soigneusement les exploits envoyés de part & d'autre pour un pareil défi entre un chevalier Anglois, demandeur, & Michel d'Orris, Arragonois, défendeur, en 1400.

Vol. I, ch. 2, fol. 2 v°, & 3 r°. v°. & 5.

L'aggresseur en priant Dieu (*celui qui est fondeur de tous biens*) d'accorder à l'ennemi qu'il provoque, joie, honneur & plaisance avec tous les biens qu'il desire à sa Dame, prie encore le même ennemi de le recommander à cette Dame. *Si prie au Dieu d'amour*, écrit-il une autre fois, *qu'ainsy comme desirez l'amour de Madame la vostre, il ne vous lait de vostre dite venue* (il ne retarde votre départ).

L'Anglois ne recevant pas assez promptement réponse à sa dernière lettre, mande dans une autre qu'apparemment l'Arragonois, après avoir accepté le défi, étoit tombé dans la disgrace auprès du Dieu d'amour qui lui avoit fait changer de dessein. Ce Dieu se plaisoit anciennement *pour esbaudir armes & cognoistre Chevalerie* (reveiller les armes & éprouver les Chevaliers), *à tenir les nobles de sa Cour en si royale gouvernance* (dans des sentimens si généreux) qu'ils ne cherchoient que l'accroissement de leur honneur, & qu'ayant une fois entrepris des faits d'armes, pour rien au monde ils ne se seroient écartés

du pays qu'ils ne les eussent terminés. Il falloit donc que l'Arragonois eût été banni de la cour d'Amour. Cependant l'Anglois (qui étoit venu en France, lieu du rendez-vous), veut bien encore lui accorder un répit, après lequel, *au plaisir de Dieu*, dit-il, *je pense m'en retourner en Angleterre par devers nos Dames, auxquelles j'ay espoir que sera témoigné par Chevaliers & Escuyers que je n'ay en rien mesprins* (fait faute) *envers ledit Dieu d'amours, lequel veuille avoir lesdittes Madame & la vostre pour recommandées, &c.* L'Arragonois justifiant son retard; tant s'en faut, dit-il, qu'il ait été banni de la cour d'Amours, & qu'il ait changé d'avis : *Si vous requiers*, c'est la fin de sa lettre, *pour l'ordre de Chevalerie, & pour la chose que plus aymez, que vous me vueillez délivrer des armes qui cy-après s'ensuivent.*

Tous ces détails sont rapportés très-sérieusement par Monstrelet; le moine de S. Denys, historien encore plus grave du règne de Charles VI, l'auteur du Journal de ce Prince, & Jean le Fèvre de S. Remi, écrivain du même règne, nous ont laissé plusieurs descriptions de Tournois, sur-tout de ceux faits en France par les Anglois & par des Chevaliers de Portugal, qui avoient pris parti pour eux dans nos anciennes querelles ; & le moine de S. Denys, dont la raison & la sagesse dictent toujours les récits, parle très-judicieusement des armes proposées, en 1390, pendant la trève qui promettoit une prochaine paix avec l'Angleterre. Quelques propos

téméraires échappés à des Anglois, tout fiers de leurs précédens succès, allumèrent la colère de la noblesse Françoise offensée. Trois de nos Chevaliers, dont le plus grand étoit à peine d'une taille médiocre, se présentèrent pour venger notre gloire attaquée, non seulement contre les Anglois, mais même contre toutes les Nations qui voudroient les essayer. La permission du Roi fut accordée malgré la foiblesse apparente des champions dans une affaire de cette importance. Deux écus furent arborés, l'un pour la joûte à la lance, & l'autre pour le combat à l'épée. Grand nombre de redoutables combattans, accourus de toutes parts, ne firent que redoubler l'ardeur des tenans, qui furent bien aises de voir ces étrangers dédaigner l'écu de la lance, comme trop joyeux & trop commun, pour ne toucher à la pointe de l'épée que celui de l'épée qui marquoit le duel. De nos trois tenans deux étant blessés, furent contraints de garder le lit pendant neuf jours avant que de recommencer, & le troisième, qui seul pendant quelque temps avoit tenu pour les trois, ne put se trouver au dernier combat. Toutes ces armes néanmoins terminées à notre gloire, apprirent à ceux des nôtres qui d'avance avoient censuré cette entreprise, qu'ils connoissoient mal le cœur des François. Lisez tout ce récit, où l'on voit un nombre prodigieux des plus grands noms de l'Europe qui vinrent s'éprouver contre ceux de Roie, Sampi & Boucicaut. La générosité des François ne triompha

pas moins que leur valeur ; ils rendirent les armes & les chevaux qui devoient leur rester par les conditions du défi, & renvoyèrent ces illustres étrangers comblés de présens.

Le même auteur après avoir parlé dans la suite de son histoire, d'un défi d'armes que les Portugais étoient venus faire dans notre Cour, passe, en ces termes, au récit d'un autre combat que des Chevaliers de la même nation demandèrent peu après, en 1414. « Ce Tournoi de France, dit-il, *L. XXXIV, ch. 15, p. 970 & 971.*
» me fait ressouvenir d'un combat que les » Portugais vinrent chercher en France, » & que j'aurois tort d'oublier pour l'hon- » neur de la patrie, puisque nos François » en remportèrent toute la gloire, au ju- » gement même des Anglois, qu'on ne » sauroit soupçonner de nous avoir été » trop favorables sur une chose qu'ils » nous envient. La fierté, je n'ose dire la » présomption, de cette Nation étrangère » en fit sortir vingt braves Chevaliers de » naissance illustre avec un pompeux équi- » page, qui vinrent supplier notre Roi, » par beaucoup d'instances, de leur per- » mettre de s'éprouver contre autant de » François à toutes sortes d'armes, soit » en duel d'un contre un, soit en nombre » égal, à condition que le vainqueur pour- » roit tuer son vaincu s'il ne se rendoit à » rançon ; ils dirent l'avoir ainsi juré entre » eux : & quoique les plus sages jugeassent » qu'il y avoit d'autant plus de cruauté en » ce défi que c'étoit faire une inimitié gra- » tuite entre des gens qui n'avoient aucun

» sujet de haine ; il ne fut pas possible de » les en detourner, & il fut bien aussi difficile au Roi de refuser à nos François d'accepter un parti où il s'agissoit de l'honneur de la Nation, contre des gens dont » il falloit rabattre les fumées, & qui se » vanteroient éternellement de nous avoir » fait peur. Il leur échappa même, fort » galamment, de dire au Roi que l'honneur de la France étoit naturellement si » cher à ses enfans, que si le Diable lui-même sortoit d'enfer pour un défi de » valeur, il se trouveroit des gens pour le » combattre.

» Quelque expérience à toutes sortes » d'armes, & quelque valeur que montrassent ces Portugais, l'avantage demeura aux François. Un autre Portugais ne fut pas plus heureux contre un » Ecuyer de Bretagne, qui pendant un » combat d'une heure & demie, à grands » coups de lances & avec un chappelis » d'épées qui faisoit horreur, n'avoit pas » levé sa visière une seule fois pour reprendre haleine & pour se rafraîchir ; » & trois autres encore disputèrent moins » long-temps le terrein : *En ce temps aussi* » *estoient Chevaliers d'Espagne & de Portugal, dont trois de Portugal bien renommez de Chevalerie, prindrent, par je ne* » *sai quelle folle entreprise, champ de* » *bataille encontre trois Chevaliers de* » *France.... & fut à oultrance ordonné....* » *& fut avant soleil.... qu'ils entrassent en* » *champ ; mais en bonne vérité de Dieu ils* » *ne mirent pas tant qu'on mettroit à aller*

Journal de Paris, sous Ch. VI & VII, p. 25.

» *de la porte S. Martin à la porte S. Antoine* » *à cheval, que les Portugallois ne fussent* » *déconfiz par les trois François.*

» Plusieurs Portugais, presque coup sur » coup, se présentèrent ainsi pour s'é- » prouver contre nos gens, & tous eurent » le même sort : *Enfin*, dit l'historien, » *délivrez de la vanité qui leur enfloit le* » *courage, ils s'en retournèrent dans leur* » *pays bien heureux d'estre obligés d'avouer,* » *par une juste confusion, qu'ils avoient* » *trop présumé de leur valeur, & qu'ils* » *estoient venus de bien loin & à grands* » *frais pour faire humilier leur orgueil* ». On vit encore néanmoins l'année d'après d'autres combats pareils entre eux & les François, suivant l'historien Jean le Fèvre de S. Remi, *chap.* LII, *p.* 76 *&* 77.

Je pourrois ajoûter à tous ces combats ceux qui furent proposés dans les diverses factions qui trop souvent partagèrent notre Nation & nos Princes, comme celle des Armagnacs, des Orléanois, des Bourguignons, des Royalistes. J'inscrirois dans la liste de tant de défis celui que Henri IV, en 1590, après la levée du siége de Paris, offrit par un héraut au duc de Mayenne pour vuider leur querelle, afin qu'un combat décisif mît fin une fois aux calamités de la France. Voyez de Thou, liv. XCIX, *Ut prælii copiam faceret, & finem Galliæ calamitatibus semel imponeret.*

---

19. *Action militaire*]. Voyez ce qui a été dit de ces différentes espèces de combats dans les notes sur la seconde Partie. Un

T. I, *fol.* 302 *v°.col.* 1. paſſage du roman de Lancelot du Lac nous peut faire juger que la courſe de la lance, appelée proprement *joûte*, ſe faiſoit ſeul à ſeul; & qu'à l'égard des autres combats, les deux lignes oppoſées ſe mêloient pour en venir aux mains : ce qui faiſoit donner à ces actions le nom de mêlées. On lit ces mots dans le récit d'une joûte à la lance : *Lors s'entréloignent eux deux, & viennent de ſi grante alleure, comme les chevaux peuvent aller, & s'entreſierent les plus grands coups qu'ils peuvent, & Perſides rompt ſa lance & Hector le fiert, ſi qu'il le porta par terre emmy le champ. Sire, dict Hector, je ne ſai comment vous le ferez à la meſlée, mais en joûte ſai-je bien que vous en avez le pris.*

Les combats des autres armes, ſavoir, de l'épée, de la hache & de la dague étoient les trois actes, dans cette eſpèce de ſcène ſouvent tragique, qui ſuivoient la joûte : peut-être furent-ils appelés particulièrement Tournois à cauſe de l'action des champions qui ſe tournoient dans tous les ſens, au lieu que la courſe des lances ſe faiſoit en ligne droite. Dès que ces quatre actes de nos anciens ſpectacles commençoient, les Dames placées dans leurs loges en ouvroient les rideaux, pour voir les nobles jeux qu'elles attendoient. Ils étoient terminés par un dernier combat à la foule, où tout le monde ſe mêloit comme dans une véritable bataille. Ainſi tout y devenoit une école où toutes les manœuvres de la guerre étoient développées. Les joûtes repréſentoient les combats ſeul

à ſeul,

à seul, les Tournois dont elles étoient suivies par troupes de deux, trois, quatre & davantage, à nombre égal, figuroient les escarmouches & autres affaires que le hasard peut susciter dans les diverses rencontres de la guerre qu'on peut appeler *guerre de campagne*; les combats à la foule étoient comme les essais ou les répétitions des batailles générales. Dans le détail des Tournois donnés au Plessis-lès-Tours, pour les nôces de Madame Claude de France, fille de Louis XII, on vit des combats à la foule, suivant Jean d'Auton. Outre ces occasions, la guerre de campagne présente encore des défilés, des gués & des ponts dont il faut faire l'attaque & la défense; on se préparoit à ces actions militaires dans les pas d'armes. A l'égard de la guerre des sièges, on l'étudioit également bien dans les autres exercices des Tournois : les combats à la barrière faisoient connoître quelle conduite on devoit tenir aux approches & aux barrières d'une place; les castilles étoient des assauts simulés des tours & remparts d'une ville dont on auroit fait le siège; les joûtes dans les mines enfin représentoient les derniers efforts que l'on fait pour enlever une place à l'ennemi.

Annales de Louis XII, sous les ann. 1506, 1507, pag. 5 & 6.

20. *Prix de la valeur*]. De toutes les récompenses que la Chevalerie proposoit, la plus glorieuse sans doute étoit le prix de la valeur décerné au jugement de ceux mêmes qui avoient droit d'y prétendre; c'est un tribunal sans appel : aussi Joinville

P. 54.

ne crut pas pouvoir mieux finir l'éloge de messire Henri de Cône son oncle, qui mourut couvert de blessures dans une action contre les Turcs, qu'en ajoûtant ces propres paroles : *Et lui oüi dire à sa mort qu'il avoit esté en son tems en trente-six batailles & journées de guerre, desquelles souventes fois il avoit emporté le prix d'armes.*

Ord. des Rois de Fr. t. II, p. 466.

Le roi Jean qui voulut ranimer la Chevalerie languissante, comme nous l'avons dit, par l'institution de l'Ordre de l'Etoile ou *de la noble Maison*, eut grand soin de rappeler dans ses statuts les anciennes loix qui servoient d'aiguillon à la valeur. Il ordonna que la veille & le jour de la première fête de *la noble Maison*, il y auroit une table d'honneur où seroient assis les neuf plus braves hommes (les neuf Preux) qui se trouveroient à cette fète & qui étoient admis dans le nouvel Ordre. Ils devoient être choisis dans les trois différens états qui distinguoient alors les Chevaliers; savoir, *les trois plus souffisans* (capables, preux) *Princes*, *les trois plus souffisans Bannerets & les trois plus souffisans Bacheliers* (simples Chevaliers). Tous les ans aux mêmes jours on devoit pareillement choisir dans chacune de ces trois classes un pareil nombre de confrères qui, dans le cours de l'année, auroient fait plus d'exploits en armes de guerre & non de paix, c'est-à-dire, non dans les tournois; car ils n'étoient point mis ici en ligne de compte.

Les Anglois, comme on l'a vû, décernèrent des honneurs équivalens à ceux-là;

pour celui qui dans une action avoit surpassé tous les autres combattans ; James d'Endelée, brave chevalier Anglois, après la bataille de Poitiers, reçut du prince de Galles les plus grands éloges : *Par votre vaillance,* lui dit ce Prince couvert de gloire lui-même, *avez huy acquis la grace & renommée de nous tous, & estes tenu par certaine science pour le plus preux. Messire James,* ajoûta-t-il encore, *je & tous les nostres vous tenons à la journée d'huy pour le meilleur de nostre costé.*

Froissart, liv. I, p. 196.

21. *Courtoisie & galanterie*]. Dans le défi d'armes qui fut proposé en 1414 pendant le siège d'Arras, à Lens en Artois, entre quatre François, dont étoit chef le bâtard de Bourbon jeune enfant, & quatre Bourguignons dont étoit chef le chevalier Cottebrune qui depuis devint Maréchal : *Celui-ci qui grant & puissant estoit fit apporter grosses lances à merveilles & les plus beaux fers de lances que jamais on peust veoir ; mais quand il sceult qu'il avoit affaire à ung enfant, il trouva manière d'avoir lances gracieuses desquelles il feist ses armes à l'encontre du bastard de Bourbon si gracieusement que nul ne fust blessé.*

Jean le Févre de S. Remi, hist. de Charles VI, p. 66.

J'ai vû encore quelque part que nos armées étant en présence se livroient carrière & laissoient entre elles un terrein réglé tel qu'il le falloit pour la course des chevaux & pour asseoir le coup de lance dans une proportion convenable. C'est ainsi qu'Olivier de la Marche explique la manœuvre de ces hommes préposés dans les

Liv. I, de ses Mém. p. 245.

tournois, qui à chaque course, à chaque attaque, ne manquoient pas de prendre de nouveau avec une corde nouée, la dimension du lieu d'où les joûteurs devoient repartir pour recommencer une nouvelle joûte. Aux armes qui se firent dans les mines du même siège d'Arras, entre Montaigu Commandant de la place & le comte d'Eu, tout y fut réglé comme on auroit pû le faire dans une joûte de courtoisie, jusque-là que le vaincu, suivant les conditions stipulées auparavant, devoit donner au vainqueur un diamant de cent écus. Le comte d'Eu, jeune & vigoureux, ayant défendu si bien le passage que Montaigu ne put jamais le forcer, celui-ci *paya voullentier le diamant qu'il fit présenter au comte d'Eu pour donner à sa Dame.*

Jean le Févre de S. Remi, hist. de Charles VI, p. 65 & 66, sous l'an 1414.

L'amour, autant que la simple galanterie, étoit souvent aussi de la partie dans les expéditions de nos braves Chevaliers. Froissart parlant de Monseigneur Eustache d'Auberthicourt qui, commandant sept cens hommes, avoit fait des prises considérables dans la Champagne, & tenoit bien douze forteresses sous ses ordres, (an. 1358) : *Il aima donc par amours*, dit-il, *& depuis espousa Madame Ysabelle de Julliers, fille jadis au comte de Julliers. Cette Dame avoit aussi en amour monseigneur Eustace pour les grandes appertisses d'armes qu'elle en oyoit recorder, & luy envoya la dite, haquenées & coursiers & lettres amoureuses, par quoi ledit messire Eustace en estoit plus hardi, & faisoit tant de Chevaleries & faits d'armes que chacun gaignoit avec luy.*

Ch. CXCVI, *p. 222 du I. volume.*

Brantôme, *Cap. Fr. tome IV*, *p.* 238, nous apprend que de son temps plus que jamais, l'amour avoit encore ses héros : *Les gens de Cour se sont faits remarquer très-braves & vaillans & certes plus que le temps passé....* Puis reprenant ce qu'il avoit dit plus haut de M. de Randan : *Estant à Metz,* continue-t-il, *un Cavalier de Dom Louys d'Avila, colonel de la Cavalerie de l'Empereur, se présenta & demanda à tirer un coup de lance pour l'amour de sa Dame. Monsieur de Randan le prit aussitost au mot par le congé de son Général, & s'estant mis sur les rangs, fust ou pour l'amour de sa maistresse qu'il espousa depuis, ou pour l'amour de quelqu'autre bien grande, car il n'en estoit point dépourveu, jousta si furieusement & dextrement qu'il en porta son ennemi par terre à demy mort, & retourna tout victorieux & glorieux dans la ville, ayant fait & apporté beaucoup d'honneur à luy & à sa patrie, & dont chacun le loua & en estima extrêmement & non sans cause.*

Voyez encore dans le Novennaire, sous l'an 1591, *tome II*, *p.* 502 *v°.* le cartel envoyé par le comte d'Essex au comte de Villars qui commandoit dans Rouen pour la Ligue. Le comte d'Essex offroit de soûtenir à pied ou à cheval, armé ou en pourpoint, que la querelle du Roi étoit plus juste que celle de la Ligue, que lui comte d'Essex étoit meilleur que Villars, & qu'il avoit une plus belle maîtresse que Villars. Celui-ci répond qu'il ne croit point ce qu'il avoit avancé de l'excellence de sa maîtresse.

Froissart, l. I, ch. LIV, *p.* 351, *édit. de Ménard, page* 430.

22. *Poursuivans d'amour*]. Un Ecuyer Anglois, capitaine du château de Beaufort, qui en 1369 prit parti pour la France, se nommoit le *Poursuivant d'Amours*. Il est encore fait mention de lui sous ce nom dans l'histoire de Bertrand du Guesclin.

Ibid. liv. I, ch. CLXI, *p.* 188 *& suiv.*

23. *Devises*]. Comme Monseigneur Jean Chandos Anglois, peu avant la bataille de Poitiers, s'étoit avancé pour observer l'armée Françoise, il fut rencontré au retour par Monseigneur Jean de Clermont, l'un des maréchaux de France qui de son côté revenoit à cheval, après avoir également considéré la contenance de l'armée Angloise: *Si portoient chacun d'eux*, dit l'historien, *une même devise d'une bleue Dame, euvrée d'une bordure au ray* (rayon) *du soleil, & tousjours dessus leurs hauts vestemens, en quelque estat qu'ils fussent. Si dit Monseigneur de Clermont: Chandos, depuis quand avez-vous emprins à porter ma devise? Mais vous la mienne (respondit Chandos) car autant bien est elle mienne, comme vostre: je le vous nie (dit Monseigneur Jehan de Clermont) & si la souffrance ne fust entre les vostres & les nostres, je vous montrasse tantost que vous n'avez nulle cause de la porter. Ha (dit Monseigneur Jehan Chandos) vous me trouverez demain tout appareillé de deffendre, & de prouver par fait d'armes que aussi bien elle est mienne comme vostre. Monseigneur Jehan de Clermont, dit à Chandos; Ce sont bien les parolles de vos Anglois, qui ne savent adviser riens de nouvel, mais quant qu'ils voyent leur estre bel.*

Atant passèrent outre, ni n'y eut adonc plus fait ne plus dit, & chacun s'en retourna devers ses gens.

24. *Offrir le combat*]. Le sire de Languerant, en 1378, ayant mis en embuscade dans un bois quarante lances qu'il commandoit, leur ordonna de l'attendre jusqu'à ce qu'il fût revenu de reconnoître la forteresse de Cardillac occupée par les Anglois. Il s'avança tout seul jusqu'aux barrières, & s'adressant à la garde : *Où est Bernard Courant vostre Capitaine*, demanda-t-il ? *Dites luy que le sire Languerant luy demande une jouste ; il est bien si bon homme d'armes & si vaillant qu'il ne la refusera pas pour l'amour de sa Dame ; & s'il la refuse ce luy tournera à grand blâme, & diray par tout où je viendrai qu'il m'aura refusé par couardise une jouste de fer de lance.* Elle ne fut point refusée, & Languerant y perdit la vie. *Ibid. liv. II, p.* 43 & 44.

25. *Cherbourg*]. C'est Froissart qui nous a conservé ce trait, dans le livre II de son histoire, *ch.* XXXIII, *p.* 50, sous l'an 1378. Le récit curieux qu'il en fait mérite d'être lû, & c'est à regret que nous ne transcrivons point ce passage.

26. *Chaînes d'or*]. On pourroit dire aussi que comme on avoit d'eux l'idée que les anciens avoient de leurs Dieux tutélaires, ils étoient retenus par ces chaînes, de même que les Tyriens en donnèrent à leurs Dieux dans la crainte qu'ils ne leur fussent *Plutarque, Quest. Rom.* LXI.

enlevés. Voyez ce que rapporte le P. Ménestrier au sujet des chaînes d'or (*orig. des ornem. d'arm. p.* 173 *& suiv.*) L'histoire fait fort souvent mention de ces chaînes données à nos Chevaliers qui en avoient aussi fait le signe des entreprises de Chevalerie, comme on l'a vû dans la note 4 ci-dessus.

Bassompierre, Mém. t. I, p. 401.

Nos Rois qui furent jusqu'en 1614, & même jusqu'en 1668, dans l'usage de donner des chaînes d'or aux Colonels de régimens Suisses, & qui en donnent encore aux Ambassadeurs de cette nation dans les renouvellemens d'alliance, accordèrent souvent une pareille distinction aux autres Officiers de leurs armées, & même à ceux de leurs alliés. Louis XIV en 1666 envoya son Ordre de S. Michel à l'amiral Ruiter avec une chaîne d'or & son portrait : plusieurs de nos Rois ont poussé la générosité jusqu'à récompenser leurs plus redoutables ennemis par ces marques glorieuses de leur estime. Louis XII mit au col de Gonsalve une chaîne d'or pour marque de la considération qu'il portoit à cette valeur même qui lui avoit enlevé le royaume de Naples.

Pélisson, hist. de Louis XIV depuis 1661, jusq. 1678, t. II, l. IV, p. 72 & 73.

Montluc, t. II, p. 539.

Muratori, annales d'Italie, t. VIII, p. 117.

27. *Pères de familles*]. Lorsque Philippe de Valois n'étant point encore Roi, alla porter la guerre en Italie en 1320 pour défendre le parti des Guelfes, Galéas Visconti qui soûtenoit la faction des Gibelins, pouvant attaquer ce Prince avec des forces bien supérieures, ne voulut point profiter de ses avantages, il préféra la voie de la négociation pour lui persuader

de retirer ses troupes. Galéas craignoit de combattre un Prince dont il respectoit la personne, & de manquer à ce qu'il devoit au père de Philippe, à Charles comte de Valois qui lui avoit conféré la Chevalerie (Philippe & lui étoient en quelque façon fils d'un même père, ils étoient frères dans l'Ordre de la Chevalerie). C'étoit sans doute pour cette raison de fraternité que les compagnons d'un même Ordre ne pouvoient se défier & se battre l'un contre l'autre sans la permission du Roi, comme le dit Brantôme. Le Roi fit grace de la vie au maréchal de Gié condamné à mort en considération de la Chevalerie que ce Prince avoit reçue de sa main. Gauvain qui avoit fait compagnie à Lancelot lorsque celui-ci fut armé Chevalier, refusa de soûtenir contre lui le gage de bataille, il sembla se regarder comme parrain de Lancelot, & ne vouloit point combattre son filleul.

Duels, page 285.

Roman de Lancelot du Lac, t. III, p. 147 r°. col. 2 & suiv.

28. *Les fraternités d'armes*]. Voyez la XXI^e. dissertation de du Cange à la suite de Joinville, sous le titre des adoptions d'honneur en frère, & par occasion *des frères d'armes*; & le dict. de Nicot aux mots *Compagnons & Frères d'armes*. Le mot de *frère* étoit anciennement un terme d'amitié que nous donnions même à des inconnus * d'un état très-inférieur, ainsi qu'en usent encore les Polonois & les Bohémiens les uns à l'égard des autres. L'union fraternelle & l'interpellation de frère furent encore plus communes entre des Gentils-

* *Suiv. Phil. Mouskes, m.s.*

hommes qui avoient servi ensemble. Cette remarque peut n'être point inutile aux Généalogistes. Brantôme dit en parlant de M. de Teligni : *Mon grand amy & frère d'alliance, mon frère d'alliance & de considération.* Il donne le même titre *de mon frère & grand amy* au baron de Vitaux en lui parlant. Bassompierre & Schomberg se traitent mutuellement de *frère*, & le même Bassompierre appelle les chevaliers de Cramail & de Grammont, en 1621, *ses anciens frères & amis* ; & Me. de Sevigné écrivoit encore en 1674 : *J'estime fort Barbantanne ; c'est un des plus braves hommes du monde, d'une valeur presque romanesque dont j'ai oui parler mille fois à Bussi ; ils sont frères d'armes.*

Cap. Fr. t. I, p. 130, & t. IV, p. 107.

Mém. t. II, pag. 367 & 372.

Lett. t. II, p. 310

Les plus illustres guerriers des siècles précédens leur en avoient donné l'exemple. Sans compter les alliances sous ce nom de *frère*, que les Souverains & les Princes faisoient les uns avec les autres, quelquefois avec ceux d'un rang inégal, comme celle du roi de Sicile [a] qui en 1439 étoit frère d'armes du connétable Artus III duc de Bretagne [b] ; le comte d'Auxerre est appelé compagnon (je l'interprète frère d'armes, du comte Vert [c] à la bataille de Cocherel en 1364. Le connétable du Guesclin, parlant de Louis de Sancerre en 1372, dit de lui : *mon frère de Sanxerre*. Le même du Guesclin & Clisson conclurent ensemble en 1370 une fraternité d'armes dont on peut lire le titre original rapporté par du Cange [d]. Et Froissart, dans le récit de l'assassinat du connétable Clisson en

[a] *Hist. d'Artus III, connétable de Fr. & duc de Bret.*

[b] *Hist. de du Guesclin, publiée par Ménard, p. 113.*

[c] *Hist. d'Artus III, connétable & duc de Bretagne, page 172.*

[d] *Dissert. 21, à la suite de Joinville.*

1392, dit que *le seigneur de Coucy qui se tenoit en son hostel, si-tost qu'il sceut au matin les nouvelles, monta à cheval, & se partit luy huytième tant seulement, & vint à l'hostel du Connestable derrière le Temple, où on l'avoit rapporté, car moult s'entre-aymoient & s'appelloient frères & compagnons d'armes.* *Liv. IV, ch. 39, p. 144.*

Dès le temps de Joinville ces sortes de confraternités étoient connues: parlant de Gille le Brun, connétable de France, il l'appelle son frère : ce que du Cange, *p. 36 de ses observat.* explique de la fraternité d'armes qui les unissoit; car ils n'étoient point parens.

Le Christianisme avoit fondé l'usage entre les hommes de se traiter de frères; la Chevalerie le continua : ce ne fut pas toujours un titre d'amitié purement arbitraire & sans effet; on y joignoit une espèce de formalité par laquelle on s'adoptoit mutuellement en cette qualité de frères, de même que nous voyons des adoptions de père & de fils, dont Bassompierre nous donne un exemple entre lui & le duc d'Ossone. Tout le monde sait que François I. apeloit Semblançai son père, & que Henri II traitoit de son compère le connétable de Montmorenci. Outre les cérémonies des associations de frères, autrement frères d'armes, compagnons d'armes & compagnons de foi, que j'ai déja rapportées, ils faisoient quelquefois entre eux l'échange de leurs armes & se les donnoient l'un à l'autre, de même qu'on le voit de Glaucus & de Diomède dans Homère. L'engage- *Voy. du Cange, Glossaire lat. au mot* Arma mutare.

ment réciproque qu'on prenoit alors, consistoit à ne jamais abandonner son compagnon dans quelque péril qu'il se trouvât, à l'aider de *son corps & de son avoir* jusqu'à la mort, & à soûtenir même pour lui dans certain cas le gage de bataille, s'il mouroit avant que de l'avoir accompli.

Hardouin de la Jaille, gage de Bat. fol. 51 & 52.

Le frère d'armes devoit être l'ennemi des ennemis de son compagnon, l'ami de ses amis : tous deux devoient partager par moitié leurs biens présens & avenir, & employer leurs biens & leur vie à la délivrance l'un de l'autre lorsqu'ils étoient pris. Les Chevaliers de l'ordre du Croissant avoient été formés sur ce modèle.

Voyez Tyran le Blanc, t. II, p. 335.

Du Tillet, *Rec. des rois de Fr. chap. des Chevaliers de l'Ordre & état de Chevalerie, p. 316*, dit que *les Chevaliers du Croissant porté au bras, estoient obligez l'un à l'autre d'estre compagnons de toutes fortunes & périls, amis fidèles, aydans l'un l'autre au besoin, ne pouvans porter armes l'un contre l'autre.*

Un Chevalier, dans Perceforest, parlant de son frère d'armes s'exprime encore ainsi : *Compagnons d'armes avons esté dès notre commencement, aymé avons & encore faisons l'ung l'autre en telle manière que l'ung ayderoit l'autre jusqu'à la mort, sauf son honneur ; & par vraye amour suis-je venu avec luy en intention de le conforter & ayder de mon corps & de mon avoir, si comme il feroit de moy se mestier* (besoin) *en avoye.*

Perc. vol. VI, fol. 69 verso col. 1.

Je crois cependant que ces associations ne se contractoient pas toujours pour la vie, & qu'elles se bornoient souvent à des

expéditions passagères, comme une entreprise d'armes, telle que fut celle de Saintré; une guerre, une simple campagne, une bataille, un siège ou quelque autre expedition militaire. Boucicaut & Regnault de Roie étant partis de compagnie, je crois, comme frères d'armes, pour aller contre les Sarrazins, & ayant repassé depuis par la Hongrie, dont ils assistèrent le Roi dans la guerre contre le marquis de Moravie, se séparèrent l'un de l'autre lorsqu'elle fut terminée.

Hist. de Saintré, p. 522 & suiv.

Hist. du Ml. de Boucicaut, publiée par Godefroi, ch. XVI, p. 55 & suiv.

Il semble même que les adoptions des frères d'armes, ont quelquefois été bornées à l'assistance mutuelle qu'on se promettoit en allant ensemble donner ou repousser un assaut. Le brave capitaine Ste. Colombe ayant été blessé à mort dans un assaut du siège de Rouen que M. de Guise commandoit, le Prince le visita & l'assura qu'il lui *fera part à jamais de sa fortune & de ses moyens, comme à son compagnon & frère d'assaut.*

Brantôme, Cap. Fr. t. IV, p. 131.

On a vû, à la honte de la Chevalerie, le duc de Bourgogne violer les sermens les plus sacrés de sa fraternité d'armes avec le duc d'Orléans; mais on peut opposer à cet exemple celui du duc de Bretagne, long-temps ennemi irréconciliable du connétable Clisson. Enfin la haine du Duc fit place aux sentimens qu'inspire la fraternité, lorsqu'ils furent devenus frères d'armes: jamais amitié ne fut plus sincère que celle qui régna depuis entre eux jusqu'à la mort de ce Duc. Clisson la lui continua encore après dans la personne de ses

enfans; il fut toujours leur père.

Hist. de Charles VI, l. XIII, ch. 6, p. 248.

Le moine de S. Denys en 1393 ayant rapporté la négociation du duc de Bourgogne pour la paix du duc de Bretagne & du Roi, qui fut heureusement conclue, admire la bonne foi avec laquelle les restitutions furent faites, & les dommages furent réparés de part & d'autre; puis il ajoûte: *Mais ce qui surprit davantage toute la France & ce qui consomma la joie des Bretons, ce fut de voir que cette haine auparavant irréconciliable entre le Duc & Olivier de Clisson, se convertit tout à coup en une ferme & nouvelle amitié. Ils jurèrent une alliance éternelle entre eux, ils devinrent frères d'armes; & le Duc venant en France pour accomplir les propositions du mariage de son fils aîné avec la fille du Roi, il laissa au sire de Clisson le gouvernement de son pays & la garde de sa femme & de ses enfans.*

Outre le service des armes qui se rendoit à toutes épreuves entre frères d'armes, il n'y avoit point d'occasion que l'un ne saisît avec ardeur, si l'autre avoit besoin d'assistance, point de bons offices qu'il ne cherchât à lui rendre; il n'oublioit jamais, dans quelque cas que ce fût, le titre par lequel ils étoient unis. Le moine de S. Denys, après avoir fait un portrait affreux des cruautés & des violences commises en 1414 au sac de la ville de Soissons qui s'étoit révoltée, ajoûte que le chef de la rébellion, Enguerran de Bournonville, fut décapité, *quelques instances que fissent, pour lui sauver la vie, beaucoup*

Ib. l. XXXIV, ch. 7, p. 348.

de grands & célèbres Officiers de l'armée, & quelque offre qu'ils pussent faire de grandes sommes d'argent pour le délivrer, par manière de rançon. Ils croyoient tous devoir ce témoignage d'affection à sa valeur, & au long temps qu'ils avoient fait la guerre ensemble, en Lombardie & en France où ils avoient été amis & frères d'armes, comme aussi à la magnificence dont il usoit de tous ses profits de guerre.

Je terminerai cette note où je me suis arrêté peut-être avec trop d'affection par le portrait que fait Brantôme de deux jeunes frères d'armes qui de son temps étoient partis ensemble pour aller chercher fortune. Il dit de l'un d'eux, gentilhomme de l'illustre maison d'Auton en Xaintonge, qu'ayant laissé dans son pays son frère aîné possesseur de grandes terres, *il lui prit envie, comme c'est la coustume ordinaire des cadets, de ne s'amuser aux cendres casanieres, mais d'aller voir le monde; il afferma ses terres, il en prit de l'argent ce qu'il peut; & associant avec soy & prenant pour frere d'alliance & de fortune un autre jeune cadet d'Angoumois, de la maison de Berneuil, dit de Monsoreau, tous deux mettent la plume au vent comme bons frères jurez de ne s'abandonner jamais & vivre & mourir ensemble, vont busquer fortune.* Cap. Fr. t. IV. p. 159.

29. *Guerre*]. Les Anglois, assemblés peu avant la bataille de Pontvalain, tiennent conseil pour délibérer comment ils attaqueroient le connétable du Guesclin. Hue de Carvalai l'un d'entre eux, ouvre son

Hist. de Bert. du Guesclin, publiée par Ménard, p. 407.

avis en ces termes : *Se m'aist dieux, Bertran est le meilleur Chevalier qui regne à present : il est Duc, Comte & Connestable, & a esté long-temps mon compaignon en Espegne, où je trouvay en luy honneur, largesse & amistié si habundamment & avecques ce hardement, fierté, vasselage & emprise, qu'il n'a homme jusques en Calabre qui sceut que j'amasse autant à veoir ne accompaigner de jour ou de nuit pour moy aventurer à vivre ou à mourir ne fust ce qu'il guerrie monseigneur le Prince. Car en ce cas je dois mettre poyne de le nuyre & grever comme mon ennemi. Si vous diray mon advis.*

30. *Engagement*]. Boucicaut passant à son retour d'Espagne par le comté de Foix, se trouva plusieurs fois à boire & à manger avec des Anglois. Comme ils jugèrent à des abstinences particulières qu'ils lui virent faire dans ses repas, qu'il avoit voué quelque entreprise d'armes, ils lui dirent que s'il ne demandoit autre chose on auroit bien-tôt trouvé qui le délivreroit ; Boucicaut leur répondit : *Voirement estoit-ce pour combattre à oultrance, mais qu'il avoit compaignon ; c'estoit un Chevalier nommé messire Regnault de Roye, sans lequel il ne pouvoit rien faire, & toutes fois s'il y avoit aucun d'eulx qui voulussent la bataille, il leur octroyoit & que à leur volonté prissent jour tant que il l'eust faict à sçavoir à son compaignon.*

Hist. du Ml. de Boucicaut, puliée par Godefroi, p. 51.

31. *Rendre un compte exact*]. Lorsque le

prince de Galles eut déclaré la guerre au roi Henri de Caſtille, il manda à tous les Anglois qui étoient alors au ſervice de ce Prince de le quitter pour ſe rendre auprès de lui. Hue de Carvalai qui étoit du nombre, obligé de ſe ſéparer de Bertrand, vint lui faire ſes adieux. *Jentil Sire*, lui dit-il, *il nous convient de partir, nous avons eſté enſemble par bonne compaignie, comme preudomme, & avons toûjours eu du voſtre à noſtre voulenté que oncques n'y ot noiſe ne tançon, tant des avoirs conqueſtez que des joyaulx donnez, ne oncques n'en demandaſmes part, ſi penſe bien que j'ay plus reçu que vous, dont je ſuis voſtre tenu. Et pour ce vous pri que nous en comptons enſemble. Et ce que je vous devray, je vous paieray ou aſſigneray. Si diſt Bertran, ce c'eſt qu'un ſermon, je n'ay point penſé à ce compte, ne ne ſçay que ce puet monter. Je ne ſçay ſe vous me devez, ou ſe je vous doy. Or ſoit tout quitte puiſque vient au départir. Mais ſe de cy en avant nous acreons l'un à l'autre, nous ferons nouvelle depte & le convendra eſcripre. Il n'y a que du bien faire, raiſon donne que vous* (ſuiviez) *voſtre maiſtre. Ainſi le doibt faire tout preudomme. Bonne amour fiſt l'amour de nous & auſſi en ſera la departie : dont me poiſe qu'il convient que elle ſoit. Lors le baiſa Bertran & tous ſes compagnons auſſi : moult fut piteuſe la departie.*

Hiſt. de Bert. du Gueſclin, publiée par Ménard, ch. XXIV, *p.* 248 & 249.

Du Gueſclin tomba dans la ſuite au pouvoir des Anglois qui le retinrent longtemps priſonnier. Après avoir enfin obtenu ſa liberté ſous parole d'acquitter ſa rançon, Carvalai ſon ancien frère d'armes

qu'il avoit retrouvé, & qui pendant quelque temps lui tint bonne compagnie, voulut lui parler encore du compte qu'ils avoient à régler ensemble : *Bertrand*, dit-il à son ami avant que de se séparer, *nous avons esté compagnons ou pays d'Espangne par de la de prisons & d'avoir* (c'est-à-dire, en société tant pour les prisonniers que pour le butin que nous aurions), *dont je ne comptay oncques à vous & sçay bien de pieça que je suis vostre tenu* (redevable, en reste avec vous) *dont je vouldray avoir advis : mais de tout le moins je vous aideray ici de trente mille doubles d'or. Je ne sçay, dit Bertran, comment il va du compte, mais que de la bonne compagnie ; ne je n'en vueil point compter ; mais se j'ay mestier je vous prieray. Adonc baisierent li uns l'autre au departir.*

Ibid. p. 306.

32. *Du Guesclin & Sancerre*]. Le moine de S. Denys rapportant la mort de Louis de Sancerre, Connétable, arrivée en 1402, fait ainsi l'éloge de ce Connétable : *C'est assez pour donner une idée & pour faire le pourtraict en petit d'un si grand personnage, de remarquer ici qu'il fut le compagnon inséparable & le frère d'armes du fameux du Guesclin ; & que l'ayant secondé dans ses conquestes de Guyenne, non seulement il les maintint après sa mort, mais il les étendit par plusieurs victoires.*

Hist. de Charles VI, l. XXII, *ch.* 10, *p.* 459.

33. *Dames*]. Le chevalier au Cygne prend la défense d'une Dame dont le duc de Saxe usurpoit les terres, & la rétablit

Phil. Mouskes, ms. fol. 417 & 418.

dans ses droits. Les romans de Lancelot [a] & de Perceforest [b] rappellent fréquemment cet usage fondé sur les sentimens généreux de nos anciens Chevaliers ; & le duc de Bourgogne se faisant honneur de les imiter en ce point, en donne deux preuves éclatantes rapportées par Olivier de la Marche [c] : *Car par deux fois en sa vie il voulut combattre en lice, l'une des fois à l'encontre du duc de Glocestre, frère du roy d'Angleterre, & pour la querelle de Hollande & de Hainaut ; & l'autre fois il voulut combattre un duc de Sasse pour la querelle de madame Catherine de Chevoix sa belle tante, à cause de la duché de Luxembourg, où elle prétendoit droit par succession : & ledit duc de Sasse querelloit pareillement ladite Duché. Ainsi ce noble Duc offrit par deux fois son corps à combattre devant l'empereur ès deux personnages que je dis.*

Lisez dans l'histoire du maréchal de Boucicaut le chapitre contenant [d] *les lettres d'armes par lesquelles se obligeoient treize Chevaliers à deffendre le droit de toutes gentifemmes à leur pouvoir qui les en requerroient* [e]. Il avoit été souvent indigné de voir des Dames & des Demoiselles obligées de venir porter leurs plaintes au pied du trône comme *à la fontaine de justice.* Honteux que la Chevalerie n'eût pas d'elle-même pris les armes pour défendre leurs querelles, il résolut de lever un ordre de ces treize Chevaliers de la Dame blanche à l'écu verd, qui, pendant cinq ans, se dévouèrent à l'entreprise qu'il leur propo-

[a] T. II, fol. 71 v°, col. 2.

[b] *Vol I, fol.* 3, *recto & verso.*

[c] *Avis du Gage de bataille, fol.* 12 *verso.*

[d] *Edit. de Godefroi, chap.* XXXIX, *page* 146 *& suiv.*

[e] *Ibid. chap.* XXXVIII, *page* 143.

ſa. *Chacun d'eulx portoit liée autour du bras une targe* (un écu) *d'or eſmaillée de verd, à tout* (avec) *une Dame blanche dedans.* Une pareille ardeur anima deux chevaliers de Picardie en 1425 pour le maintien des droits de Jacqueline de Bavière. Quand le comte de S. Pol, dit Monſtrelet, reçut dans ſon château de Heſdin ſa ſœur la duchеſſe de Bourgogne: *Audit lieu de Heſdin eſtoient Jean Baſtard de ſaint Pol & Andrieu de Humieres, leſquels portoient chacun ſur ſon bras dextre une rondelle d'argent où il y avoit painct une raye de ſoleil, & l'avoient entreprins pour ce qu'ils vouloient ſouſtenir contre tous Anglois & autres leurs alliez, que le duc Jean de Brabant avoit meilleure querelle de demander & avoir le païs & ſeigneuries de la ducheſſe Jaqueline de Bavière ſa femme, que n'avoit le duc de Glocеſtre.*

Monſtrelet, vol. II, fol. 25 verſo, ſous l'an 1425.

34. *Aſſaſſiné*]. Comme il alloit pour la troiſième fois en Pruſſe contre les Infidèles, il apprit étant à Koniſberg qu'entre pluſieurs étrangers qui faiſoient le voyage pour le même deſſein, Guillaume de Duglas, ſeigneur Écoſſois, avoit été aſſaſſiné par un Anglois, & que ſes propres compatriotes négligeoient d'en pourſuivre la vengeance. L'ame noble & vertueuſe de Boucicaut ſe révolta contre l'atrocité du crime qui demeuroit impuni. Il provoqua les Anglois; il défia quiconque d'entre eux ſeroit aſſez hardi de ſoûtenir que l'Écoſſois n'avoit pas été injuſtement mis à mort.

Hiſt. du Ml. de Boucicaut, publiée par Godefroi. c. XVIII, page 67 & ſuiv.

Voyez dans l'histoire de Charles VI par le moine de S. Denys, la substance des lettres de défi du duc d'Orléans, adressées en 1402 au duc de Lancastre, meurtrier de Richard II roi d'Angleterre, pour le combattre à la tête de cent Gentilshommes, sous la condition que les vaincus seroient à la discrétion des vainqueurs. Le cartel fut mal reçu, le héraut qui le porta renvoyé sans présens contre la noble coûtume, & le combat rejeté comme inégal à cause de l'inégalité des parties, depuis que Lancastre étoit monté sur le trône d'Angleterre. *J'ai vû toutes les pièces de part & d'autre*, dit l'historien, *& j'ai long temps délibéré si je devois les mettre ici ; mais comme cela se passa en paroles & en injures comme des querelles de vieilles, j'ai cru que ce seroit assez d'en parler sommairement.* *Liv.* XXII, *ch.* 8, *p.* 456 & 457.

35. *Chevaliers de reconnoissannce*]. Les exemples de cette espèce trop peu importans par eux-mêmes, ne peuvent guère se rencontrer que dans nos romans ; mais on les y voit souvent répétés.

MÉMOIRES
SUR L'ANCIENNE
CHEVALERIE.

QUATRIÉME PARTIE.

On a vû dans tous les temps & dans toutes les professions, des hommes assez vertueux pour regarder comme une récompense suffisante la pratique même de la vertu, & la satisfaction d'avoir rempli les devoirs de leur état: je ne doute point qu'il ne se trouvât des Chevaliers pour qui le plaisir d'être utile aux autres hommes, & le témoignage intérieur qu'une ame généreuse se rend à elle-mê-

me, ne fuſſent beaucoup plus flatteurs que les applaudiſſemens & les cris tumultueux des officiers d'armes dans les Tournois & dans les combats.

Néanmoins des motifs ſi épurés n'étoient pas de nature à faire aſſez d'impreſſion ſur la plûpart de ceux même qui ſe piquoient de penſer autrement que le vulgaire. Une ſage politique vouloit multiplier les Chevaliers : il fallut donc attacher à cette profeſſion des avantages extérieurs, en rehauſſer l'éclat par des prérogatives honorables, & donner à ceux qui l'exerçoient une prééminence marquée ſur tous les Ecuyers, & ſur tout le reſte de la Nobleſſe. Je commencerai par les diſtinctions de l'armure & de l'habillement : elles m'obligeront d'entrer dans des détails qui paroîtront peut-être frivoles à quelques lecteurs ; mais on ceſſera de les regarder comme tels, ſi l'on conſidère que toute diſtinction devient importante quand elle eſt le prix de la vertu.

Une

Une lance [1] forte & difficile à rompre, un haubert [2] ou haubergeon, c'eſt-à-dire, une double cotte de mailles, tiſſues de fer, à l'épreuve de l'épée, étoient les armes [3] aſſignées aux Chevaliers [4] excluſivement; la cotte [5] d'armes, faite d'une ſimple étoffe armoriée, étoit l'enſeigne de leur prééminence ſur tous les autres ordres de l'Etat & de la guerre. Les Ecuyers [6] mêmes n'avoient pas la permiſſion d'en venir aux mains avec eux; & quand un Ecuyer l'auroit eue, couvert de ſa cuiraſſe foible & légère, armé ſeulement de l'épée & de l'écu, comment eût-il pû ſe défendre d'un adverſaire preſque invulnérable? Le peuple ne portoit en voyage, & peut-être même dans les combats, qu'une eſpèce de couteau qui pendoit le long de la cuiſſe.

(1) (2) (3) (4,5) (6)

Si les armes des Chevaliers & des Ecuyers étoient enrichies d'ornemens précieux, le plus pur de tous les métaux [7] étoit réſervé pour celles des Chevaliers, pour (7)

leurs éperons, pour les houſſes & pour le harnois de leurs chevaux. Travaillé en étoffe, il enrichiſſoit leurs robes, leurs manteaux, & toutes les parties de leurs vêtemens & de leurs équipages ; il ſervoit, dans les aſſemblées, à faire reconnoître, à diſtinguer leurs perſonnes & celle de leurs femmes, comme on les diſtinguoit dans les diſcours & dans les actes, ou autres écrits, par les titres de *Don*, *Sire*, *Meſſi-*
(8) *re* [8], *Monſeigneur*, & par ceux de
(9) *Dame* [9], de *Madame* & autres. L'argent deſtiné pour les Ecuyers, que l'on qualifioit de *Monſieur* & de *Damoiſeau*, & pour leurs femmes, à qui l'on donnoit le titre de
(10) *Demoiſelles* [10], marquoit auſſi la différence qu'on devoit mettre entre eux & les perſonnes d'un état inférieur, qui ne portoient que des étoffes de laine, ou du moins ſans or, ni argent. Les ſeuls Chevaliers avoient droit de porter, particulièrement pour doubler leurs
(11,12) manteaux [11], le vair [12], l'hermine & le petit gris ; d'autres fou-

rures moins précieuſes étoient pour les Ecuyers, & les plus viles pour le peuple.

On avoit interdit la ſoie aux bourgeois & aux gens du commun : encore étoit-elle diſpenſée, entre les Chevaliers & les Ecuyers, avec un ſage ménagement. L'attention à ne rien confondre alloit ſi loin, que dans les cérémonies, lorſqu'on voit les Chevaliers vêtus de draps de damas, les Ecuyers ne le ſont que de ſatin, ou ſi les derniers ont des habits de damas (13), les premiers ſont habillés de velours. Enfin l'écarlate (14), ou toute autre couleur rouge, étoit appropriée aux Chevaliers, à cauſe de ſon éclat & de ſon excellence ; elle s'eſt conſervée dans l'habillement des magiſtrats ſupérieurs & des docteurs. Les Chevaliers, à l'égard de leur habillement, avoient une autre prérogative qui ne s'étendoit point aux Ecuyers : on regardoit dans ces temps là comme clerc, quiconque ayant reçû la tonſure, ne s'étoit marié (13) (14)

qu'une fois, ou n'avoit point épousé de veuve, conformément à ce qui se pratique encore aujourd'hui dans l'ordre de St. Lazare. En général, tout clerc marié perdoit le privilège ordinaire d'être traduit devant le juge eccléśiastique, s'il étoit arrêté sous des habits séculiers ; mais s'il étoit Chevalier, s'il portoit l'habit de Chevalier au lieu de celui de clerc, il jouissoit de toutes les immunités de la cléricature
(15) ricature (15). On portoit à ces deux états un respect presque égal, & suivant les idées de l'auteur du Jouvencel, que j'ai cité dans le second de ces Mémoires, peu s'en falloit que l'on ne les confondît.

Une dernière particularité distinctive des Chevaliers, que j'emprunte du manuscrit de Joinville
(16) (16), terminera cet article. Les Chevaliers, comme on peut l'inférer d'un passage de ce manuscrit, se rasoient le devant de la tête, soit de peur d'être saisis par les cheveux, s'ils perdoient leur casque dans le combat ; soit qu'ils les

trouvaſſent incommodes ſous la coëffe de fer, & ſous le heaume dont ils étoient continuellement armés.

Néanmoins ces uſages ne furent pas toûjours uniformes, & rien n'a plus varié, ſuivant les temps & les circonſtances, que les règlemens de la Chevalerie, ſur-tout par rapport aux armes & au vêtement.

Les Chevaliers étoient auſſi diſtingués entre eux par les armoiries particulières dont ils chargeoient leur écu, leur cotte d'armes, le pennon de leur lance, & la banderolle qui ſe portoit quelquefois au ſommet du caſque. Comme c'étoit originairement des Princes ſouverains ou des Seigneurs ſuzerains que les premiers Chevaliers tenoient le titre & l'épée dont ils étoient décorés, ils s'étoient fait, à leur réception, un devoir & un honneur d'adopter (17) les armoiries de ceux qui les avoient reçûs (17) dans l'ordre de la Chevalerie, ou de prendre au moins quelque pièce de leur blaſon (18) pour l'ajoû- (18)

ter au blaſon de leur propre famille. Dans la ſuite, lorſque ces Chevaliers en créèrent d'autres, ils tranſmirent à ceux-ci les armoiries qu'eux-mêmes avoient adoptées: ainſi certains émaux ou métaux ont dû naturellement dominer dans les anciennes armoiries des provinces ſoûmiſes à des Seigneurs particuliers; c'eſt-à-dire, qu'on doit les y trouver plus communément que dans d'autres. Cette remarque aſſure celle de St. Julien de Balleure, qui prétend que les plus anciennes maiſons de Bourgogne blaſonnoient de gueules, & celles de Bretagne d'hermines, à l'exemple des Ducs de ces deux provinces. D'autres Chevaliers, par une ambition encore plus délicate & plus élevée ne vouloient point
(19) prendre de noms, de cris [19] ou de deviſes, ni d'armoiries, avant que de les mériter par leurs propres exploits: ſi leur écu étoit peint du blaſon de leur famille, ils le tenoient enveloppé d'une houſ-
(20) ſe [20], juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent

trouvés dans des Tournois ou dans des combats. Les coups d'épée ou de lances qu'ils devoient y soûtenir, devoient, en coupant & déchirant ce voile, manifester de quelle race ces Chevaliers étoient issus, & faire voir en même temps qu'ils étoient dignes d'en porter le nom & les armes. Souvent ils se contentoient d'un écu blanc ou d'une seule couleur, en attendant que les circonstances les déterminassent sur le choix des pièces de leur blason, auquel le nom & le cri d'armes, qui servoit de signe pour se reconnoître dans les combats, devoient faire allusion,
(21) autant qu'il étoit possible. La (21)
croix prise contre les Infidèles, une lance, une épée, toute autre arme enlevée dans un Tournoi ou dans un combat, une tour, un château, & même les créneaux & les palissades de quelques remparts forcés ou défendus, une infinité
d'autres exploits (22) de cette nature (22)
ont donné l'origine aux différentes pièces des écus ; elles y

(23) ont été répétées (23) autant de fois que les mêmes exploits ont été renouvellés par le même Chevalier : de-là vient que quelques-uns les ont prises sans nombre, comme dans les armoiries de France, dont les fers de lance, que nous appelons aujourd'hui fleurs de lys, étoient originairement sans nombre sur tous les écus.

L'impossibilité d'en faire tenir plus de trois dans le petit sceau ou sceau secret, fut la raison qui détermina depuis à les réduire à ce nombre, lorsque l'on eut commencé à perdre de vûe les anciens principes de Chevalerie ; mais les pièces étoient aussi changées, diminuées ou même retranchées dans la suite, si le Chevalier venoit à commettre quelque faute. La Chevalerie avoit déjà tracé l'idée de cette politique judicieuse, dont le siècle dernier nous fournit un exemple mémorable. Quelques-uns de nos régimens de Dragons ayant enlevé des timballes sur des régimens de Cavalerie, Louis XIV

leur accorda le privilège de porter des timballes avec leurs tambours à la tête de leurs escadrons. De même les Chevaliers, pour avoir remporté, dans des Tournois & dans des combats, une ou plusieurs épées, ou d'autres armes, avoient reçû le droit d'en décorer leurs écus & de les y placer comme des monumens de leur valeur; mais si, dérogeant à leurs premiers exploits dans d'autres rencontres, ils perdoient les mêmes armes, selon quelques auteurs, elles étoient pareillement retranchées de leur blason. Une partie de la gloire des Chevaliers ne pouvoit s'éclipser sans faire aussi disparoître la portion de leurs armoiries qu'ils avoient prise pour en conserver le souvenir : c'est ainsi que la Chevalerie distribuoit toûjours à propos les peines & les récompenses (24).

(24)

Ces distinctions dont nous avons parlé jusqu'ici, n'étoient, si l'on veut, qu'une décoration extérieure faite pour imposer aux yeux de

la multitude : passons maintenant à d'autres avantages plus réels qui furent le prix des dangers & des travaux continuels auxquels les Chevaliers avoient consacré leur vie.

Dans les premiers temps la plus illustre naissance ne donnoit aux nobles aucun rang personnel, à moins qu'ils n'y eussent ajoûté le titre ou le grade de Chevalier. Jusqu'alors on ne les considéroit point comme membres de l'Etat, puisqu'ils n'en étoient point encore les soûtiens & les défenseurs : les Ecuyers appartenoient à la maison du Maître qu'ils servoient en cette qualité ; ceux qui ne l'étoient pas encore, n'appartenoient qu'à la mère de famille dont ils avoient reçû la naissance & la première éducation. Les uns & les autres n'osant arborer les armoiries de leur père, n'avoient point de sceau
(25) (25) ; & s'ils intervenoient dans quelque acte, comme parties contractantes, ils étoient obligés, pour le sceller, d'emprunter le

ſceau de leur mère, de leur tuteur, d'un ami, d'un parent ou de la cour de Juſtice dans laquelle l'acte étoit paſſé. Les monumens hiſtoriques nous en fourniſſent des preuves, même à l'égard des Seigneurs du plus haut rang; & c'eſt ſur ce principe que les régens du Royaume (26) ont autrefois ſcellé de leur propre ſceau, & non de celui du Roi mineur. De quel droit celui qui n'avoit point reçû le gage de la Chevalerie ſe ſeroit-il fait repréſenter dans l'empreinte d'un ſceau avec l'armure d'un Chevalier, le caſque en tête, monté ſur un cheval de bataille, tenant d'une main le bouclier, & de l'autre l'épée haute, dans l'attitude d'un homme qui combat? Ce droit étoit légitimement acquis au Chevalier, dès qu'il avoit reçû l'épée & l'écu deſtinés à la défenſe de l'Egliſe & de la nation. Avec cette parure guerrière, il prenoit place parmi les hommes, à qui la gloire & l'adminiſtration de l'Etat étoient confiées, & qui faiſoient l'appui du

thrône : par une conséquence raisonnable, il étoit dès-lors émanci-
(27) pé (27), quelque jeune qu'il pût être. Plusieurs fils de Souverains ont été faits anciennement Chevaliers dès le berceau ; grand nombre d'une qualité très-inférieure le furent à l'âge de quinze ou seize ans. Comme celui qui devoit par son état défendre les autres, les juger & les gouverner, étoit à plus forte raison présumé capable de soûtenir ses propres droits & de se gouverner lui-même, on regardoit l'émancipation comme la suite nécessaire de la Chevalerie. Suivant les mêmes principes, un homme dont tous les pas étoient dirigés par l'amour du bien public, & qui ne marchoit que pour affranchir les autres, devoit être affranchi de toute contrainte & de toute espèce de servitude ; rien ne devoit retarder sa marche : le Chevalier, conformément à l'ancien privilège des soldats Romains, étoit exempt de payer les droits de vente des denrées & des autres marchandises

achetées pour ſon uſage particulier, & même de toute eſpèce de péage. Son armure & ſon équipage le faiſoient reconnoître de loin : à ſon approche toutes les barrières s'ouvroient pour lui laiſſer un libre paſſage [28]. Par la même raiſon, (28)
ſi le ſort des armes le faiſoit tomber au pouvoir d'un ennemi, ſa dignité ſeule l'affranchiſſoit des fers que l'on eût donnés à des priſonniers d'un ordre différent : ſa parole étoit le lien le plus capable de le retenir. Sur la foi de ſon ſerment, on lui procuroit dans ſa priſon appelée *Courtoiſe*, quoique fermée, tous les adouciſſemens qui pouvoient ſoulager la rigueur de ſa ſituation.

Nous avons dit, dans notre ſecond Mémoire, que les hauts Barons, pour inviter un plus grand nombre de guerriers à s'enrôler ſous leurs bannières, étaloient une magnificence royale dans les promotions des Chevaliers. Peut-être que bien-tôt ils virent leurs tréſors s'épuiſer par tant de profuſions,

ou qu'ils ne jugèrent plus à propos d'acheter à si haut prix les nombreuses recrues qui s'empressoient à les servir : il paroît du moins que dans la suite, ceux qui alloient recevoir la Chevalerie, faisoient éclater, dans ces fêtes somptueuses, une magnificence proportionnée à celle des plus grands Seigneurs. Ce fut sans doute pour cette raison, que les possesseurs des terres nobles, lorsqu'eux ou leurs fils aînés devoient recevoir la Chevalerie, eurent droit de lever sur leurs vassaux & sujets de ces mêmes terres, pour les frais de leur réception, une des quatre espèces de tailles ou impositions, que l'on appeloit *aides chevels*, aides de Chevalerie (29). Les
(29) trois autres cas où le Chevalier en pouvoit lever une pareille, étoient le mariage de ses filles, le payement de sa rançon, s'il étoit fait prisonnier, & le voyage d'outremer lorsqu'il l'avoit entrepris.

Le titre de Chevalier, respectable pour tous les ordres de l'Etat,

trouvoit particulièrement dans les tribunaux, des Juges toûjours disposés à défendre ses droits. Outre que les Chevaliers ne pouvoient être appelés en justice qu'avec les ménagemens & les égards que l'on devoit à leur dignité, s'ils obtenoient des dépens contre leurs parties, ces dépens étoient doubles de ceux que l'on adjugeoit aux Ecuyers; mais aussi lorsqu'ils méritoient d'être condamnés, d'autant plus coupables qu'ils devoient aux autres l'exemple de toutes les vertus, & principalement de l'équité, ils payoient une amende une fois plus forte que celle des Ecuyers (30). En suivant la même (30) proportion, il fut ordonné aux Chevaliers en 1411, au siége de Dun-le-Roi, de porter huit fascines, tandis que l'on se contentoit de quatre seulement de la part des Ecuyers.

Comme les Chevaliers avoient été dès leur origine les chefs & les conseillers de toutes les Justices, ils conservèrent long-temps

le privilège excluſif de poſſéder certaines magiſtratures conſidérables. L'office de ſénéchal de Beaucaire ayant fait la matière d'une conteſtation portée au Parlement, l'un des prétendans allégua que ſon adverſaire n'étoit point Chevalier: l'empereur Sigiſmond, en préſence de qui cette cauſe ſe plaidoit, conféra la Chevalerie à celui qui ne l'avoit point; & par ce moyen, lui fit obtenir l'office qu'il demandoit. Ce fut auſſi parce que l'ancien conſeil des Rois avoit été formé des Chevaliers, qu'ils reſtèrent en poſſeſſion d'être employés dans toutes les négociations. S'il falloit envoyer des Ambaſſadeurs pour traiter des affaires les plus importantes, ou de la guerre ou de la paix, on choiſiſſoit toujours pour
(31) chaque ambaſſade (31) & toujours en nombre égal, des Eccléſiaſtiques & des Chevaliers: on y joignit dans la ſuite autant de Magiſtrats; & le troiſième ordre ſe forma lorſque les fonctions de Juge eurent été diſtraites de la Che-

valerie qui les avoit originairement exercées. Mais de tous les droits appartenans au Chevalier, le plus noble, ſans contredit, fut celui de pouvoir créer d'autres Chevaliers à l'inſtant même de ſa promotion. C'étoit en quelque façon participer à la puiſſance, à l'autorité des Souverains; auſſi dans les aſſemblées & dans les feſtins ſolennels, les Chevaliers avoient-ils leurs tables particulières ſervies par les Ecuyers, comme on l'a vû dans le premier Mémoire, & deſquelles les fils même des Rois étoient exclus, s'ils n'avoient point encore reçû la Chevalerie. Les plus puiſſans Monarques croyoient ne pouvoir inſpirer à leurs enfans trop de reſpect pour l'état de Chevalier (32), ni trop marquer eux-mêmes l'eſtime qu'ils faiſoient d'un ordre à qui le thrône devoit ſon principal éclat; ils ne vouloient point être couronnés qu'ils n'euſſent reçû toutes leurs armes (33), c'eſt-à-dire, qu'ils n'euſſent été faits Chevaliers. Enfin ce qui ſem-

(32)

(33)

ble mettre le comble à la gloire de cet état, lorsqu'on rapportoit la mort d'un simple Chevalier, après avoir dit combien de temps il avoit vécu, on exprimoit le nombre de ses années de Chevalerie
(34) (34), comme en parlant d'un Souverain on auroit spécifié le nombre des années de son règne; c'est ainsi du moins qu'en use le moine du Vigeois, un de nos plus anciens historiens.

Au jugement des premiers instituteurs de la Chevalerie, tout cela ne suffisoit pas encore pour récompenser dignement ceux qui devoient en accroître la splendeur.

Si le Chevalier étoit assez riche, assez puissant pour fournir à l'Etat un certain nombre de gens d'armes & pour les entretenir à ses dépens, on lui accordoit la permission d'ajoûter au simple titre de Chevalier ou Chevalier Bachelier, le titre plus noble & plus relevé
(35) de Chevalier Banneret (35). La distinction de ces Bannerets con-

ſiſtoit à porter une bannière quarrée au haut de leur lance, au lieu que celle des ſimples Chevaliers étoit prolongée en deux cornettes ou pointes, telles que les banderolles qu'on voit dans les cérémonies des Egliſes. D'autres honneurs étoient encore offerts à l'ambition des Bannerets : ils pouvoient prétendre aux qualités de Comtes, de Barons, de Marquis, de Ducs ; & ces titres leur aſſuroient à eux & même à leurs femmes, un rang fixe auquel on reconnoiſſoit, du premier coup d'œil, la grandeur & l'importance des ſervices qu'ils avoient rendus à l'Etat. Divers ornemens achevoient de caractériſer leur mérite & leurs exploits : on peut voir dans les traités du blaſon les différens timbres ou caſques, cimiers, grilles, bourlets, tortis, volets, lambels ou lambeaux, ſupports ou tenans, ceintures & couronnes dont étoient accompagnés les écus. La pluſpart de ces pièces originairement portées dans les cérémonies par ceux à qui elles ap-

partenoient, avoient fait partie de leur armure de tête, de leur coëffure & de leur habillement. Les demeures même des Chevaliers, alors conſidérées, ſuivant l'eſprit du ſiècle, comme les temples de l'honneur, devoient avoir des ſignes propres à les faire reſpecter. Les créneaux & les tours qui ſervoient à la défenſe des châteaux, en marquoient auſſi la nobleſſe; mais les ſeuls gentilshommes avoient le privilège de parer de
(36) girouettes (36) le faîte de leurs maiſons.

La forme de ces nobles ſignaux indiquoit les divers grades de ceux à qui les maiſons appartenoient: figurés en manière de pennons, ils déſignoient les Chevaliers; taillés en bannières, ils déſignoient les Bannerets. En entrant dans ces maiſons, on diſtinguoit encore mieux, par les diverſes façons dont les meubles étoient ornés, le rang des Maîtres qui les habitoient. Ces détails nous ont été tranſmis avec ſoin par une Dame de la cour de

Bourgogne, dans un manuſcrit intitulé, *les honneurs de la Cour.* La maiſon de Bourgogne iſſue de nos Rois, avoit ſans doute puiſé, dans le cérémonial de leur Cour, des uſages qu'elle ſe fit honneur de garder inviolablement. Ils ont paſſé depuis, avec l'héritière de Bourgogne, dans la maiſon d'Autriche, & forment ce code exact & religieux que nous connoiſſons ſous le nom d'*Etiquette d'Eſpagne.* Le nombre infini de diſtinctions qui pouvoient faire naître des diſputes entre les courtiſans, mais qui du moins entretenoient l'émulation, eſt aboli parmi nous : ſi quelques-unes ſubſiſtent encore, elles ne ſont guère connues hors de l'enceinte de la Cour, à la réſerve du dais que l'on voit dans les appartemens de nos Princes & de nos Ducs : autrefois, ſelon les divers rangs, le dais étoit varié de pluſieurs façons. Tous ces honneurs qui devinrent bien-tôt héréditaires, avoient été perſonnels pendant quelque temps ; & la diſtinction [37] (37)

qu'ils donnoient, preſque toujours
(38) attachée au mérite (38), s'obſervoit alors dans les aſſemblées des nobles avec la plus ſcrupuleuſe régularité. Chacun, conformément aux loix établies entre les diverſes conditions, ſavoit le rang qu'il devoit occuper : ainſi qu'il ſe pratique encore entre les divers Officiers militaires, chacun ſe tenoit à la place qui lui étoit aſſignée ; l'impoſſibilité d'en occuper d'autres, étouffoit les ſentimens d'une ambition deſordonnée qui, confondant tout, offenſe toujours ceux aux dépens de qui les loix de la ſubordination ſont violées, & ſuffit rarement encore à ſatisfaire ceux qui les violent. On ne ſongeoit qu'à gagner les rangs : on ne tentoit pas même de les uſurper ; & la néceſſité de les acquérir à force de ſervices, leur donnoit un prix ineſtimable qui redoubloit l'ardeur de les obtenir. Les autres états, le Clergé & la Bourgeoiſie, pour le dire en paſſant, n'étoient pas alors moins réglés.

Nous avons vû dans notre premier Mémoire, les ressources offertes à la jeunesse indigente pour entrer dans le chemin de l'honneur ; mais elle avoit besoin d'autres secours pour s'avancer dans cette glorieuse & pénible carrière.

Dans tous les temps le mérite dénué de richesses a trouvé de grands obstacles ; la Chevalerie, ou la forme du gouvernement militaire, fournissoit plusieurs moyens de les surmonter. La guerre enri-
chissoit alors, par le butin [39] & (39)
par les rançons, celui qui la faisoit avec le plus de valeur, de vigilan-
ce & d'activité. La rançon [40] étoit, (40)
ce semble, pour l'ordinaire une année des revenus du prisonnier, conformément au droit de l'annuel ou du rachat des terres nobles ; mais d'ailleurs un Chevalier qui s'étoit fait un nom, se voyoit bientôt prévenu par les plus grands Seigneurs & par les plus grandes Dames : les Princes, les Princesses, les Rois & les Reines s'empressoient de l'enrôler, pour ainsi dire,

dans l'état de leur maiſon, de l'inſcrire dans la liſte des héros qui en faiſoient l'ornement & le ſoûtien, ſous le titre de Chevalier d'hon-
(41) neur (41). Le même pouvoit être tout à la fois attaché à pluſieurs Cours différentes, en toucher les appointemens, avoir part aux diſtributions des robes, livrées ou fourures, & des bourſes d'or & d'argent que les Seigneurs répandoient avec profuſion, ſur-tout aux grandes fêtes, & dans d'autres occaſions qui les obligeoient de faire éclater leur magnificence. Il n'étoit pas même néceſſaire d'être attaché au ſervice d'une Cour, pour reſſentir la générosité de celui qui la tenoit. On lit, dans Perceforeſt, qu'un grand nombre de Seigneurs & de Gentilshommes
(42) avoient fait placer des heaumes (42) ou caſques ſur les portes de leurs châteaux, pour ſervir comme de fanal aux Chevaliers qui paroiſſoient aux environs, & leur annoncer qu'ils y trouveroient toujours un hoſpice agréable & ſûr, dans une

une maiſon dont le maître ſe trouveroit honoré de les recevoir. J'ai vû de ces heaumes placés ſur le faîte de nos plus anciens édifices, particulièrement à la campagne. Des Chevaliers & des Ecuyers allant aux Tournois, à la guerre, à d'autres expéditions, paſſoient-ils dans les Cours & dans les Châteaux ; ils étoient accueillis avec toutes les marques poſſibles d'empreſſement & de conſidération. Défrayés de tout, pendant leur ſéjour, eux & leur ſuite, ils partoient comblés de préſens (43) ; on leur donnoit des armes & des robes précieuſes, des chevaux, & même de l'argent : ſur quoi j'ajoûte ici, moins comme une nouvelle preuve que comme un nouvel exemple de la diſtinction établie entre les Chevaliers & les Ecuyers, que l'on donnoit aux premiers le double des ſommes d'or & d'argent que recevoient les ſeconds, & de même aux Bannerets une fois plus qu'aux Bacheliers. Remarquons en paſſant, que cette pro-

portion s'observoit en pareil cas entre les hérauts ou officiers d'armes, & les Ménestriers ou joueurs d'instrumens. Les plus grands Seigneurs acceptoient sans scrupule ces sortes de libéralités, même celles qui se faisoient en argent : ce n'étoit pas, à le bien prendre, faire un don purement gratuit à la personne ; c'étoit s'associer à son entreprise, & comme Chevalier, contribuer & prendre part à la gloire qui devoit en rejaillir sur toute la Chevalerie. Les Princes & les Seigneurs dont le service avoit été l'objet particulier de ces entreprises, récompensoient encore les Chevaliers avec bien plus
(44) de magnificence. Des terres (44), des honneurs, des pensions en fief, & beaucoup d'autres graces, qui sont l'origine de plusieurs droits seigneuriaux & de plusieurs
(45) fiefs, enrichirent (45) souvent les guerriers, & d'un état assez obscur, les élevèrent au comble des
(46) honneurs. Clignet de Brabant (46), selon le Moine de St. Denis, fut

fait Amiral, *quoiqu'il n'eût pas droit d'y prétendre pour la nobleſſe, ni pour la valeur de ſes ancêtres, & il épouſa la comteſſe de Blois, qui le mit fort à ſon aiſe de pauvre qu'il étoit auparavant, & ſi véritablement pauvre qu'à peine pouvoit-il vivre au jour la journée.* Cet exemple tiré d'une hiſtoire très-authentique, rappelle & ſemble juſtifier, juſqu'à un certain point, un uſage dont nos Romanciers ont ſouvent fait mention, & qui convient tout-à-fait à des temps où le chef-lieu de chaque domaine étoit un poſte, & preſque une place de guerre, expoſée aux inſultes, aux attaques de voiſins toujours ennemis & toujours armés. Une Demoiſelle riche héritière, ſuivant le récit de ces Romanciers, une Dame reſtée veuve avec de grandes terres à gouverner, avoit-elle beſoin d'un ſecours extraordinaire, elle appeloit quelque Chevalier d'une capacité reconnue, elle lui confioit, avec le titre de Vicomte ou de Châtelain, la garde de ſon château & de ſes fiefs, le

commandement des gens de guerre entretenus pour leur défense ; quelquefois même, dans la suite, elle acquittoit par le don de sa
(47) main (47) les services importans qu'elle avoit reçûs de lui. Ordinairement de telles alliances furent contractées par les avis & sous l'autorité des Souverains. Protecteurs nés des pupiles & des veuves nobles de leurs Etats, les Princes, en conciliant les intérêts des deux parties, remplissoient les généreuses fonctions de la garde royale, & récompensoient en même temps la valeur des plus braves Chevaliers de la Cour. Ce fut vrai-semblablement ainsi qu'un nombre assez considérable de nos plus grands Seigneurs, acquirent les terres immenses qu'ils ont possédées. Il seroit difficile de donner une origine plus glorieuse, soit à la puissance de leurs maisons, soit à l'étendue de leurs domaines.

Tout ce que nous avons dit des moyens offerts aux guerriers pour s'élever, & des progrès ra-

pides que l'on faisoit dans la carrière des armes par un exercice continuel, ne doit point être regardé comme de simples conjectures fondées sur des spéculations politiques purement imaginaires. Indépendamment de la fortune de Clignet de Brabant, fortune dont il fut en partie redevable à la faveur du duc d'Orléans, l'histoire nous fournit plusieurs exemples de guerriers qui n'étant pas encore âgés de trente ans, avoient déjà commandé les plus grandes armées qu'on eût alors, & formé les plus hautes entreprises. Boucicaut fut maréchal de France à vingt-cinq ans; & le Chevalier sans reproche (48), Louis de la Trimouille, n'en avoit que vingt-huit lorsque revêtu de la dignité de Lieutenant général du Roi, grade supérieur à celui des maréchaux de France, il gagna la bataille de St. Aubin du Cormier, & fit prisonnier le duc d'Orléans. Employer de si bonne heure les hommes nés avec le génie & les talens de la guerre, c'é- (48)

toit en quelque façon les multiplier : un seul parcouroit une carrière que n'auroient point fournie plusieurs Généraux qui se seroient succédés les uns aux autres. Le même Général, qui demeuroit si longtemps à la tête des armées, tiroit de grands avantages de la confiance qu'avoient inspirée ses premiers succès, profitoit des expériences heureuses ou malheureuses qu'il avoit faites : le plan de guerre qu'il avoit conçû, le systême de discipline militaire qu'il avoit formé, beaucoup moins exposés aux changemens, pouvoient être plus sûrement exécutés, & conduits à leur entière perfection.

Jusqu'ici nous avons vû l'éclat dont brilloit la Chevalerie, dans la personne des guerriers qui en soûtenoient dignement le titre : mais s'ils venoient à la deshonorer par leur lâcheté, par quelque crime, par quelque action honteuse, ils étoient réduits à l'état le plus ignominieux par une espèce
(49) de dégradation (49), dans laquelle

on remarque pluſieurs traits de reſſemblance avec celle des miniſtres de l'Egliſe.

Le Chevalier, juridiquement condamné pour ſes forfaits à ſubir cette flétriſſure, étoit d'abord conduit ſur un échaffaut, où l'on briſoit & fouloit aux pieds, en ſa préſence, toutes ſes armes, & les différentes pièces de l'armure dont il avoit avili la nobleſſe : il voyoit auſſi ſon écu, dont le blaſon étoit effacé, ſuſpendu à la queue d'une cavalle, renverſé la pointe en haut
(50), ignominieuſement traîné dans (50)
dans la boue. Des rois, hérauts & pourſuivans d'armes étoient les exécuteurs de cette juſtice, qu'ils exerçoient en proférant contre le coupable les injures atroces qu'il s'étoit attirées. Des Prêtres, après avoir récité les vigiles des morts, prononçoient ſur ſa tête le pſeaume CVIII, qui contient pluſieurs imprécations & malédictions contre les traîtres. Trois fois le roi ou le héraut d'armes demandoit le nom du criminel : chaque fois le

poursuivant d'armes le nommoit ; & le héraut disoit toujours que ce n'étoit pas le nom de celui qui étoit devant ses yeux, puisqu'il ne voyoit en lui qu'un traître, *déloyal & foi mentie*. Ensuite prenant des mains du même poursuivant d'armes un bassin rempli d'eau chaude, il le jetoit avec indignation sur la tête de cet infâme Chevalier, pour effacer le sacré caractère conféré par l'accolade. Le coupable, dégradé de la sorte, étoit ensuite tiré en bas de l'échaffaut par une corde passée sous les bras, & mis
(51) sur une claie (51), ou sur une civière, couvert d'un drap mortuaire ; enfin porté à l'Eglise, où l'on faisoit sur lui les mêmes prières & les mêmes cérémonies que pour les morts. On peut voir plus en détail les diverses formalités de cette dégradation au second volume de la Colombière, dans son théatre d'honneur & de Chevalerie : on n'y lit pas un article qui ne dût faire frémir un Chevalier, pour peu qu'il lui restât de sentiment. L'as-

pect certain de la mort la plus terrible ne pouvoit rien offrir de plus effrayant ; & l'idée d'une pareille ignominie étoit capable de retenir dans le devoir l'ame la plus foible, si les préceptes de la Chevalerie ne suffisoient pas pour lui inspirer de la vertu. Des fautes plus légères, mais toutefois deshonorantes, excluoient celui qui les avoit commises, de la table des autres Chevaliers ; s'il osoit y prendre place, chacun d'eux étoit en droit de venir trancher la nappe (52) devant lui. (52)
On sait qu'il n'est point de justice plus sévère que celle qui s'exerce entre gens de même état : alors l'intérêt commun devient l'intérêt personnel de chaque particulier. Obligé de se retirer de la table, le Chevalier ne se seroit pas présenté même à celle des Ecuyers (53), sans (53)
s'exposer à recevoir un pareil affront. Bertrand du Guesclin fut l'instituteur de ce règlement, s'il en faut croire Alain Chartier : *Celui Bertrand*, dit-il, *laissa de son temps une telle remontrance en mé-*

moire de diſcipline & de Chevalerie dont nous parlons, que quiconque homme noble ſe forfaiſoit reprochablement en ſon état, on lui venoit au manger trancher la nappe devant ſoi. Mais je crois que cet uſage étoit plus ancien, & que du Gueſclin en fut ſeulement le reſtaurateur : autant qu'il put il ranima l'ancienne diſcipline de la Chevalerie, qui, comme nous l'avons dit, s'étoit déjà relâchée de ſon temps ; & ne la releva pas moins par les exemples de vertu qu'il donna comme Chevalier, que par les ordonnances qu'il fit en qualité de Connétable.

Nous avons pris le Chevalier preſque au ſortir du berceau, nous l'avons ſuivi dans tout le cours de ſa vie ; il ne nous reſte qu'à le conſidérer entre les bras de la mort, qui devoit ſeule terminer tant de
(54) glorieux travaux (54).

Je renverrai le lecteur à la deſcription que nous a laiſſée le moine de S. Denys, des funérailles (55) du Connétable Bertrand du Gueſclin, la vraie fleur de la Chevalerie,

& me contenterai d'indiquer ici le chapitre de la Colombière, qui traite des pompes funèbres que l'on faiſoit aux Chevaliers, des ornemens dont leurs tombeaux [56] (56) étoient chargés, & de la différente poſition qu'on donnoit dans leurs effigies à leurs épées, à leurs boucliers, à leurs heaumes, ſuivant les circonſtances plus ou moins glorieuſes qui avoient accompagné leur trépas; ſoit qu'ils fuſſent morts à la guerre, dans les combats, dans les Croiſades, ou dans le ſein de la paix; ſoit qu'ils euſſent été vainqueurs, vaincus ou priſonniers. Si l'on s'en rapporte au témoignage d'André Favin, dans ſon théatre d'honneur & de Chevalerie, ceux qui mouroient après avoir entrepris une Croiſade, quand même ils ne l'auroient point accomplie, étoient, par honneur, portés en terre armés, les jambes croiſées l'une ſur l'autre. Ils étoient repréſentés ſur leurs tombeaux dans la même attitude, *comme on le voit*, ajoûte-t-il, *aux cloîtres des anciens*

Monastères de France, de Flandre, & ailleurs.

Je ne m'arrêterai point à discuter cette remarque : notre ancien goût pour les allusions, même puériles, pourroit la rendre assez vrai-semblable ; mais j'ajoûterai seulement, à tout ce que la Colombière & Favin nous apprennent au sujet des sépultures honorables, le récit d'Olivier de la Marche, concernant celle de Corneille, bâtard de Bourgogne, tué l'an 1452 dans une rencontre, en poursuivant les Gantois : *Le corps de Messire Corneille*, dit-il, *fut envoyé à Bruxelles, & le feit enterrer la duchesse* (*de Bourgogne*) *à Ste. Goule, moult honorablement, car elle l'aimoit moult pour ses bonnes vertus, & fut mise sur lui sa bannière, son étendart, & son pennon ; & depuis me dist Toison-d'or* (roi d'armes de l'ordre qui portoit ce nom) *qu'il n'appartenoit à hommes ces trois choses être mises en parure sur sa sépulture s'il n'étoit mort en bataille, mais bien un, ou les deux, & non point les trois*

enſemble. Ainſi la gloire que les Chevaliers avoient toujours chérie & recherchée, les ſuivoit juſque dans leurs tombeaux.

Les marques honorables qui décoroient leurs catafalques & leurs mauſolées étoient en même temps, de la part de la nation qui les décernoit, un témoignage de ſa reconnoiſſance envers le héros qui l'avoit défendue ; pour le héros lui-même c'étoit une récompenſe immortelle de ſes travaux, & pour ſa famille une décoration dont elle ne devoit jamais ternir l'éclat : c'étoit enfin, pour toute la Chevalerie, un exemple propre à l'enflammer d'une noble émulation, à lui faire ſuivre, dans le ſentier de la gloire, les pas du Chevalier, qui tous avoient été marqués par autant de *degrés d'honneur.*

Les épées (57) & les autres armes que les plus fameux Chevaliers avoient portées dans les combats, & qui tant de fois avoient été les inſtrumens de leurs victoires, ces armes, dis-je, comme autrefois (57)

celles d'Achille parmi les chefs Grecs, excitoient l'ambition des Capitaines & même des Princes souverains. Ils desiroient de les posséder ; soit pour s'en servir eux-mêmes à des exploits dignes des héros qui les avoient ennoblies ; soit pour les exposer dans leurs arsénaux & dans leurs salles d'armes, comme des monumens singuliers & curieux. Quelquefois on les donnoit aux Eglises ; on les consacroit à Dieu, seul auteur du vrai courage comme des autres vertus.

Le duc de Savoie fit les plus exactes recherches pour trouver l'épée du Chevalier Bayard, qu'il vouloit placer dans son palais. Sous Charles VII, dans les plus grandes adversités de la France, on crut devoir choisir une de ces épées antiques pour armer le bras de la pucelle
(58) d'Orléans (58): *En l'église de Ste. Catherine de Fierbois se trouvèrent*, dit Savaron, *plusieurs épées qui là avoient été données le temps passé*, parmi lesquelles étoit cette épée fatale qui chassa les Anglois de France.

NOTES

SUR LA QUATRIÉME PARTIE.

1. *Lance*]. ON employoit pour les lances le bois le plus droit & le plus léger, comme le pin, le tilleul, le ſycomore, le tremble & autres; les meilleures étoient de frêne: le haut de la lance étoit armé d'une pointe d'acier bien trempé, & garni d'un gonfanon ou d'une banderole qui avoit une queue longue & traînante:

Sos gofainos ſon blancx latz trainiers.

Gérard de Rouſſillon, mſ. en Prov. fol. 54 *r°. & fol.* 38 *v°. &* 39 *r°.*

L'Ecuyer n'en avoit point d'autre que celle qu'il portoit pour ſon Maître; il ne lui étoit permis de ſe battre qu'avec l'écu & l'épée. Un jeune homme dans le roman d'Aleɛtor offrant de faire connoître ſon innocence par la *preuve des armes à l'eſpée & à l'eſcu*, ajoûte: *car Chevalier encore ne ſuis-je pas.*

Fol. XI *v°.*

2. *Haubert*]. Je ne ſai ſur quel fondement le Laboureur contredit tous les auteurs que j'ai vûs, par la définition qu'il donne du fief de haubert, comme étant le fief d'un Ecuyer. Voyez le contraire dans le chap. XII du 1^er^. livre des établiſſemens de S. Louis; & dans le gloſſaire du droit François par Laurière qui l'appuie de pluſieurs témoignages uniformes.

Hiſt. de la Pairie, pag. 179.

P. 280. Je crois cependant, avec le Laboureur, que les Écuyers pouvoient avoir une espèce de haubert ou haubergeon, mais plus léger que celui du Chevalier, & de moindre résistance contre les coups: ils n'avoient point de cottes d'armes, continue cet Écrivain. En effet, comment auroient-ils pû en avoir, puisqu ils n'avoient point d'armoiries, comme je le dirai ? A l'égard de leur armure de tête, ils ne portoient qu'un bonnet ou chapeau de fer moins fort que le casque ou le heaume du Chevalier, & qui ne pouvoit être chargé de timbre, cimier, ni d'autres ornemens. L'Écuyer qui auroit pris les armes de Chevalier avant que de l'être, étoit pour jamais exclus de la Chevalerie.

Flores de Grèce, folio XVII, *r°.*

Fol. 12 verso, 13 r°. & v°. & 14 r°.

3. *Armes*]. L'auteur du livre intitulé, l'*ordre de Chevalerie*, qui donne l'explication morale des différentes armes du Chevalier, en fait ainsi l'énumération: l'*épée*, en forme de croix, la *lance avec son fer & son pannoncel*, le *chapeau de fer*, les *éperons*, la *gorgière* (hausse col), la *masse*, la *miséricorde ou coûteau à croix*, l'*écu*, les *gantelets*, la *selle*, le *cheval avec son frein*, la *testière & harnement* (bardes du cheval), le *pourpoint* (c'est ici la cotte d'armes), le *seignal* (c'est encore ici le blason) & la *bannière* (l'étendard de la lance). Perceforest & Favin s'accordent à donner la même description. Voyez aussi les poësies manuscrites d'Eustache Deschamps, *fol.* 504, *col.* 4: le passage est trop long pour que j'ose le citer; je re-

marquerai seulement que les quatre derniers vers de cet endroit sont importans pour l'histoire de notre Chevalerie : ils nous apprennent qu'au temps de cet auteur elle avoit commencé à combattre à pied dans les batailles.

4. *Chevaliers*]. Je pourrois ajoûter qu'eux seuls eurent des chevaux bardés, depuis que l'usage des bardes eût été introduit. Un seul auteur me donne lieu de hasarder cette conjecture. Il distingue, dans un endroit de son histoire, les Chevaliers & les Écuyers par l'épithète de *Garnits* qu'il donne aux premiers, & par celle d'*Armats* qu'il donne aux seconds : ailleurs, parlant d'une armée formidable, il compte vingt-cinq mille escus de Cavaliers excellens, dont les chevaux ont leurs crins, *W. de Tudela, hist. des Alb. en vers Languedociens, fol. 36 v°.* *Fol. 115 v°. & 116 r°.*

De Cavaliers mirables ab los Cavals crinutz.

Et dix mille qui sont, eux & leurs chevaux, couverts de fer & d'acier brillant & étincellant.

E foron li x mila ilh ils Cavals vestutz,
Del fer & del acier qu'es resplandens & lutz.

Ces deux passages réunis suffisent-ils pour en conclurre que les uns appelés *Armatz*, n'étoient que des Écuyers dont les chevaux avoient tous leurs crins, & que les autres, distingués par le mot *Garnitz*, étoient des Chevaliers montés sur des chevaux dont on ne voyoit pas les crins ; soit que l'armure de fer empêchât qu'on ne pût voir leurs crins, soit qu'on

fût obligé de les leur couper pour avoir plus de facilité à les armer. Les chasseurs par un autre motif ont suivi cet usage pour leurs chevaux. Voyez ci-après la note 16 de cette Partie, au sujet des Chevaliers dont les cheveux furent coupés sur le sommet de la tête.

On voit ailleurs, que les Chevaliers combattoient, du moins dans les lices, avec de longues robes qui leur descendoient jusqu'aux talons, & que leurs chevaux étoient encore couverts de housses d'une pareille longueur. On ne comprend pas comment des Cavaliers pouvoient combattre dans un équipage si embarrassant, & tels que les anciens sceaux nous les représentent. Cette discussion paroîtra bien minutielle à quelques lecteurs; d'autres, par des considérations particulières, la regarderont peut-être comme une des plus intéressantes de celles où je suis entré: nous serions moins en peine du jugement qu'on en porteroit, si au lieu des mœurs des François nous parlions de celles des Grecs ou des Romains.

Jean le Fèvre de S. Remi, hist. de Ch. VI, p. 93.

5. *Cotte d'armes*]. Il suffit, pour faire connoître la cotte d'armes, de rapporter comment le duc de Brabant s'en fit une à la hâte, pour aller aux ennemis à la bataile d'Azincourt, en 1415: *Alors survint le duc Antoine de Brabant, qui avoit esté mandé par le roy de France, lequel y arriva moult hastivement..... & print une des bannières de ses trompettes, & y fit un pertuis par le milieu dont il fist cottes d'armes.*

Voyez la première Dissertation de du Cange à la suite de Joinville, intitulée *des cottes d'armes*.

[1] Voyez la différence des armes des Chevaliers & des Écuyers dans la Milice Françoise du P. Daniel, *tome I, p.* 394, & lisez dans le Roman de Blanchandin, *mſ. de S. Germ. fol.* 1752, *col.* 3, la description de l'armure d'un Chevalier terminée par ces vers.

> A l'arcon a pendu l'espée,
> N'avoit meillor en la contrée;
> Quar nus ne ceignoit branc d'acier
> Adonc, s'il n'estoit Chevalier.

6. *Escuyers*]. L'Écuyer presque sans armes & pour cette raison appelé *nudus Miles* par des auteurs anciens, suivant le P. Honoré de S^te^. Marie, n'étoit pas seulement hors d'état de combattre le Chevalier; il eût encore été regardé comme seroit aujourd'hui le soldat qui mettroit les armes à la main contre un Officier. Flore, dans le roman de ce nom*, voulant aller défendre l'honneur de Blancheflore condamnée au supplice, & combattre le Sénéchal qui l'avoit jugée, demande à être armé Chevalier.

Differt. sur la Chevalerie, p. 293 *& suiv.*

> Quar ne se doit nul Escuyer (*dit-il*)
> Armer encontre un Chevalier.

Nul homme, s'il n'estoit Chevalier, n'o-

* Autrement de Blanche-flore, mſ. parmi les fabliaux mſſ. de S. Germain-des-Prés, du XIII. siècle, *fol.* 195 *v°.*

soit combattre un Chevalier, dit pareillement l'auteur du roman de Perceforest [a]; ce qui est confirmé dans les cas même les plus pressans, par l'auteur de Lancelot du Lac [b]. La loi étoit conforme à cet usage: elle n'accordoit point à l'Écuyer le duel ou gage de bataille contre le Chevalier. Néanmoins comme les Chevaliers abusant de leurs privilèges [c] & sûrs de l'impunité, auroient pû commettre des violences & des injustices au préjudice des Ecuyers, notre ancienne jurisprudence apporta des remèdes à cet inconvénient: elle soûmit [d] dans certains cas le Chevalier à se battre à pied contre l'Ecuyer, & comme lui armé seulement de l'épée & de l'écu.

[a] *Vol.* III, *fol.* 129 *r*o. *col.* I.

[b] *T. I, fol.* 97 *r*o. *col.* 1, & *fol.* 161 *v*o. *col.* 1.

[c] *Assises de Jerusalem*, *ch.* LXXIV, *p.* 59.

[d] *Ibid.* & *Beaumanoir*, *ch.* LXI.

La règle générale qui autrefois défendit à l'Ecuyer & aux autres personnes de faire un défi, de proposer le gage de bataille aux Chevaliers, passa vraisemblablement dans les usages ordinaires de la société entre personnes de rangs différens; & c'eût été sans doute, comme aujourd'hui, manquer aux règles de la bienséance & de la civilité, que de faire un défi, une gageure contre celui à qui l'on doit du respect: on peut même conjecturer qu'en empruntant de nos ancêtres ces défis & ces gageures, nous avons encore appris d'eux à ne les point faire sans les réserves & les égards qu'exige la politesse.

Quoi qu'il en soit, les Chevaliers perdirent de bonne heure plusieurs des prérogatives qui leur avoient donné tant d'avantage sur les Ecuyers; ils admirent ceux-

ci dès le quatorzième siècle * à se mêler avec eux dans les tournois & dans les gages de bataille. Les Ecuyers abusant de cette condescendance s'en firent un droit pour prendre des armoiries, & s'approprièrent même insensiblement les ornemens qui étoient affectés anciennement aux écus des seuls Chevaliers. Tout successivement se trouva confondu & dans une espèce de cahos. Les autres Ordres jusqu'à ceux du degré le plus inférieur se mêlèrent encore avec ceux-ci ; l'ancienne subordination fut totalement anéantie. Quelques Chevaliers de l'Ordre du S. Esprit tentèrent néanmoins de la faire revivre dans les premiers temps de leur institution : ils voulurent se prévaloir de l'ancien droit des Chevaliers pour refuser de mesurer leurs armes avec ceux qui ne l'étoient point ; d'autres aimèrent mieux franchement quitter les marques de leur dignité pour donner satisfaction à leurs ennemis, & montrer qu'ils étoient encore plus Chevaliers de l'honneur que Chevaliers de l'Ordre. On se doute bien du jugement que porte des uns & des autres Brantôme de qui nous tenons ce fait.

Voy. Duels, *p.* 287, 289 & 290, & *Cap. Fr. t. II p.* 381.

Si nous voulions suivre jusqu'au dernier terme le fil de l'ancienne subordination, nous dirions qu'elle s'observoit encore, du moins chez les étrangers, à la fin du XVI^e siècle. Édouard Norris, frère du colonel

Histoire de M. de Thou, *l.* LXXXVIII (*trad. t.* X, *page* 79).

* Le Laboureur, Pairie, *p.* 284. Voyez-en des exemples dans Froissart, *l.* II, *p.* 43 & 44, & dans le livre du *gage de bataille*, par Oliv. de la Marche, *fol.* 12.

Norris, servant sous le comte de Leycestre en 1587, avoit envoyé au comte de Hohenlo un cartel pour lui demander réparation d'une injure en se battant contre lui : celui-ci prétendit que par les loix de la guerre il n'étoit pas permis à un simple soldat tel que Norris, de faire de pareils défis sans l'aveu de son Général. Le comte de Leycestre soûtint le contraire ; & afin qu'on ne pût pas prétexter, comme on faisoit, l'inégalité des rangs, il fit Norris Chevalier.

7. *Le plus pur des métaux*]. Voyez les notes de du Cange sur les établissemens de S. Louis à la suite de Joinville, & la remarque de Laurière sur l'article XXIX des instit. coût. de Loysel, l. 1. tit. 1. *Le harnois doré*, dit un autre écrivain, *tant à pied qu'à cheval en tous estats estoit affecté aux Chevaliers ; le Roi pouvoit cependant l'accorder aux bourgeois qu'il annoblissoit.* Cette distinction s'observoit aussi aux entreprises de Chevalerie, comme on le voit dans celle de Saintré & dans celle que fit le seigneur de Charni en 1443. Les marques de ces engagemens & les autres parures qu'on distribuoit aux Chevaliers & aux Ecuyers qui formoient des associations de cette espèce, étoient d'or pour les premiers & d'argent pour les seconds. Le Laboureur a donc justement réfuté les auteurs qui comptent parmi les Ordres de Chevalerie celui de la Genette. Ce n'en étoit point un en effet *, non plus que celui de

Bouteillier, somme Rurale, t. I, l. II, p. 65.

Hist. de Saintré, p. 517 & 532.

Mém. d'Oliv. de la Marche, l. 1, p. 177.

Hist. de la Pairie, p. 311 & 312.

* Voyez cependant des lettres de concession de l'ordre de la Genette, en 1411, dans l'hist. de Charles VI, de Godefroi, *p.* 445.

l'Etoile, ſuivant le même auteur, mais une ſimple ſociété. Comment eût-ce été un ordre de Chevalerie, puiſque l'on y admettoit les Écuyers qui portoient en argent la marque de cette confraternité que les Chevaliers portoient en or? Philelphe ne pouvoit donner une définition plus exacte des Chevaliers qu'en les déſignant par l'épithète *aurati*. Il s'applaudiſſoit, ſuivant Naudé, d'avoir été le premier qui eût imaginé de leur donner cette qualification.

Ad. à l'hiſt. de Louis XI, p. 46.

Me ſera-t-il permis, à l'occaſion de cette note, d'en faire une autre ſur un paſſage de la vie de S. Eloi par S. Ouen, qui pourroit induire en erreur? Cet auteur contemporain & ami de celui dont il fait l'hiſtoire, rapporte que S. Eloi, attiré à la cour de Dagobert, & chéri de ce Prince à cauſe de ſa vertu, y parut dans les commencemens avec des habits très-magnifiques: *Utebatur quidem in primordio auro & gemmis in habitu;* mais que ſa piété l'ayant depuis fait renoncer à ces vaines parures, le Roi lui donna ſes propres habits & ſa ceinture, en diſant: *non eſſe dignum hos qui ſœculo militarent incedere inauratos*. Ce terme *militare* qui ſemble déſigner la Chevalerie, avec les ornemens d'or qui lui étoient propres, pourroit faire remonter ſon inſtitution bien plus haut que nous n'avons fait, ou rendre ſuſpecte l'ancienneté que l'on donne à l'auteur de cette vie: mais le mot *inauratos* a été ſubſtitué à celui de *inornatos* par le P. d'Acheri, & après lui par le P. Martène, comme on

Spicil. t. II, p. 82, col. 1 & 2.

le voit dans une note. Cet exemple apprend aux plus ſavans éditeurs qu'ils riſquent toujours beaucoup à changer le texte des anciens auteurs ſans néceſſité & ſans précaution : il faut du moins les préſenter tels qu'on les a lûs avec la plus ſcrupuleuſe fidélité, après quoi l'on peut plus hardiment propoſer ſes conjectures.

Coquillart, p. 126. 8. *Meſſire*]. Le perſonnage qui parle pour les armes dans le blaſon des armes & des Dames, vante ainſi ſes avantages :

> Fay je pas ung ſimple Eſcuyer
> S'il ſçet les armes conduyre,
> Tout incontinent Chevalier,
> Que chacun l'appelle Meſſire.

Hiſt. de Saintré, p. 509. Les Dames du plus haut rang ne les appeloient cependant que *Monſieur*, titre qu'elles n'auroient pas donné ſans doute à un ſimple Écuyer. La Dame dont Saintré s'étoit déclaré l'amant, lui demande, lorſqu'il revient de la Pruſſe, où il a été fait Chevalier, ſi ſes nouveaux honneurs ne l'ont point changé: *Nous avons veu le tems,* lui dit-elle, *qu'on vous tenoit un gracieux Eſcuyer, eſtes vous point à cauſe de vos vaillances & qu'on vous dit Monſieur & de ce nouvel Chevalier changé?* Suivant le protocole pour les ſecrétaires du Roi dans les meſlanges hiſt. de Camuſat, *l.* VIII, *p.* 47, le Roi écrivoit à un Chevalier étranger, *famoſo viro amico noſtro cariſſimo, noſtro tali Militi ſalutem ;* & page 48, à un chevalier du Royaume, *noſtre amé & féal*, parce qu'ils

qu'ils ont tous fait serment de féauté & hommage au Roi, &c. Ce formulaire a été extrait d'un livre écrit vers l'an 1470. Des lettres plus anciennes nous prouvent que nos Rois, parlant des Chevaliers, les qualifioient de *noble personne Monsieur*, & qu'ils ne donnoient aux Écuyers que le titre de *noble homme*, sans ajoûter celui de Monsieur. *Voy. le second vol. des ordonnances sous l'an* 1344, *p.* 208. Je ne sai donc pas sur quelle autorité se fonde le Laboureur, lorsqu'il dit, sans citer ses garants, que les Chevaliers étoient tous *qualifiés de Monseigneur ou Messire dans tous les actes, même par leurs supérieurs & par les Rois*. Il ajoûte, *les Escuyers au contraire ne s'appelloient que Nobles.*

Hist. de la Pairie, p. 59. Voy. encore id. pag. 272 & p. 309.

9. *Dame*]. La femme du Chevalier est appelée *Dame* dans les coûtumes de Beauvoisis; celle de l'Écuyer, *Damoiselle.*

Chap. XIX *p.* 147.

Le poëte Eustache Deschamps met pareillement les Dames & les Chevaliers en opposition avec les Damoiselles & les Écuyers :

> Les Dames & les Chevaliers,
> Damoiselles & Escuyers.

Poës. mss. f. l. 376, col. 4.

Cette qualification honorable, la récompense de la Chevalerie, & que d'injustes usurpations multipliées à l'infini, ont presque flétrie dans la suite, avoit subsisté pendant long-temps dans tout son éclat. Voyez Brantôme, *Capitaines Fr. tome III, page* 178.

Ord. des R. de Fr. t. II, p. 208.

10. *Damoiselles*]. Le titre de *noble Dame, Madame*, eſt celui que nos Rois donnoient dans leurs lettres aux femmes des Chevaliers, celles des Écuyers y ſont ſimplement appelées *Mademoiſelles*, même les plus qualifiées.

Laboureur, hiſt. de la Pairie, p. 316 & 317.

Françoiſe d'Anjou étant demeurée veuve avant que ſon mari eût été fait Chevalier, elle n'eſt qualifiée que Mademoiſelle & non Madame. Cependant ſi l'on m'oppoſe des lettres où des femmes d'Écuyers ſe qualifient *Madame*, c'eſt qu'elles étoient veuves en premières nôces de quelque Chevalier qui leur avoit communiqué le caractère de la Chevalerie qui étoit ineffaçable. Il n'y avoit que les filles des Rois qui méritaſſent cet honneur par excellence avant que d'être mariées, parce qu'on les honoroit de la qualité des Reines, & cela s'étendoit ſi peu aux filles des autres Souverains, que c'eſt aſſez de citer l'héritière de la maiſon de Bourgogne, princeſſe des Pays-bas, qu'on appella toujours Mademoiſelle de Bourgogne juſqu'au jour de ſes nôces avec le roi des Romains. Olivier de la Marche, après le récit de la naiſſance de la fille du comte de Charolois, en 1456, ajoûte : *Les choſes furent préparées pour le baptiſement de Mademoiſelle de Bourgogne; car en ce temps on ne la diſoit point Madame, pour ce que Monſieur n'étoit point fils du Roi.*

Mém. liv. I, p. 458.

Dames Gal. t. II, p. 139.

Brantôme ne donnoit encore que le titre de Mademoiſelle à la ſénéchale de Poitou ſa grand-mère.

11. *Manteau*]. Le Chevalier devoit, par un extérieur magnifique, faire respecter son titre : tel étoit le précepte que lui donnoit un historien célèbre au commencement du xv^e siècle.

Si les hommes qui ne sont point Chevaliers sont obligés d'honorer le Chevalier, à plus forte raison doit-il s'honorer soy-même par beaux & nobles vêtemens, chevaux, harnois & serviteurs, & doit-il aussi porter honneur à ses Pairs, c'est-à-dire, aux autres Chevaliers. *Matthieu de Couci, hist. de Charl. VII.*

Le Manteau long & traînant qui enveloppoit toute la personne, étoit réservé particulièrement au Chevalier, comme la plus auguste & la plus noble décoration qu'il pût avoir lorsqu'il n'étoit point paré de ses armes. La couleur militaire de l'écarlate que les guerriers avoient eue chez les Romains, fut pareillement affectée à ce noble manteau, qui étoit doublé d'hermine ou d'autres fourures précieuses : on l'appeloit le manteau d'honneur; & nous avons encore sous ce titre un ancien ouvrage allégorique en vers, avec une miniature qui nous en donne la représentation. On peut joindre à la lecture de cette pièce, ce qu'a dit M. le Laboureur au sujet des manteaux. Nos Rois les distribuoient aux nouveaux Chevaliers qu'ils avoient faits; & ce don étoit ordinairement accompagné de celui d'un palefroi, ou du moins d'un mors * de cheval en or, ou doré, qui répon- *Hist. de la Pairie, p. 119, 124, 150 & suiv. & p. 271.*

* Voyez le Mém. de M. l'abbé Lebeuf sur des Tablettes de cire, contenant les dépenses de Phi-

doit au gage donné dans les investitures comme le signe du fief aliéné. Les distributions de manteaux & de palefrois ou mors font un article considérable dans la dépense de nos Rois, & se trouvent souvent répétées dans les anciens comptes qu'on leur a rendus, sous le nom de *Pallia militum.*

Voy. la Roque, Traité de la Nobl. p. 323 & suiv. ch. LXIX, & p. 443.

Les Souverains renouvelloient souvent le don du manteau qu'on appeloit leur livrée, soit dans les deux saisons de l'année, l'été & l'hiver, comme le dit le Laboureur, soit dans toutes les Cours plenières des grandes fêtes, comme le rapportent tous nos Romanciers.

Pairie, page 123.

Le droit d'être compris dans ces distributions appartenoit à de grandes charges, & fut depuis converti en une somme d'argent. Les pièces de velours ou d'autres étoffes qui se donnent encore à présent à des magistrats, en sont la représentation; comme l'ancien droit d'avoir le manteau d'hermine est figuré dans les armoiries des Ducs & des Présidens à mortier, qui l'ont eux-mêmes emprunté de l'usage des tapis & pavillons armoriés, sous lesquels les Chevaliers se mettoient à couvert avant que le Tournoi fût commencé.

Voy. le P. Menestrier, orig. des ornemens des arm. ch. VI, & l'orig. des pavillons & des manteaux, p. 120.

Dans la promotion de soixante & quatorze Chevaliers de l'ordre du S. Esprit, en 1688, le Roi en dispensa plusieurs de porter le manteau à la cérémonie de leur réception; pour cette fois seulement on

Lett. de Me. de Sévigné, t. V, p. 438.

lippe le Bel en 1307 & en 1308; & Joinville, notes sur les établissemens de S. Louis, p. 186.

dérogea à l'un des plus anciens uſages de la Chevalerie.

12. *Le vair, l'hermine & le petit gris*]. Il n'appartenoit qu'aux Chevaliers de porter le vair & l'hermine, ſuivant un compte de 1351 [a]; ce qui faiſoit dire vers le même temps à un de nos poëtes [b], en moraliſant ſur la néceſſité de mourir :

. . . . La mort à tous s'applique,
Nulz Advocats pour quelconque réplique,
Ne ſcet plaidier ſans paſſer ce paſſage,
Ne Chevalier tant ait hermine [c] frique.

Voyez encore le Laboureur [d] au ſujet de l'hermine, du vair & du petit gris, & l'ordonnance du Roi de 1294 [e], qui ne défend pas ſeulement ces fourures aux Bourgeois, mais qui leur interdit encore dans leurs parures l'uſage de l'or, *des pierres précieuſes, ceintures d'or, ni à perles, ni à pierreries, & couronnes d'or & d'argent.*

Cependant un de nos anciens fabliaux écrits dans le même ſiècle [f], fait mention d'une femme parée de menu vair, quoique ſon mari ne fût qu'un ſimple marchand. Il eſt vrai qu'elle étoit fille d'un Chevalier, & peut-être conſerva-t-elle le privilège que ſa naiſſance lui avoit donné: peut-être auſſi fut-elle du nombre de celles qui contrevenoient à la loi générale, & qui obligèrent le Roi d'en faire une nouvelle publication. Il fallut ſouvent renouveller ainſi les Ordonnances de nos Rois pour arrêter les excès du luxe, & mettre

[a] Citée par la Roque, *Nobl. ch.* III, *page* 443.

[b] *Euſt. Deſch. Poëſ. mſſ. fol.* 136, *col.* 1.

[c] Neuve.

[d] *Orig. des armoir. p.* 139 *&* 147.

[e] *Citée par le P. Méneſtrier, de la Cheval. p.* 131 *&* 132.

[f] *Manuſc. du Roi,* 7615. *fol.* 125 *v°. col.* 1.

un frein à l'ambition trop commune de s'élever par des usurpations au dessus de son état. L'or & la soie que les Chevaliers, les Écuyers & les Nobles avoient portés furent sans doute usurpés par les autres personnes d'une condition inférieure, puisque le Roi, pour remédier à ce desordre, en défendit l'usage à ceux-ci par une Ordonnance de 1486. La loi, comme on le voit par cette Ordonnance, s'étoit déjà relâchée de son ancienne sévérité en permettant aux Écuyers & aux autres Gentilshommes de porter l'or, qu'elle avoit autrefois accordé aux seuls Chevaliers; & par la succession des temps cette condescendance en faveur de toute la noblesse qui étoit assez riche pour porter des habits dorés, avoit eu elle-même force de loi.

Voyez-la dans le Traité de la Noblesse, par de la Roque, ch. CV, p. 425.

13. *Velours, Damas & satin*]. Une foule de témoignages prouvent que quand les Chevaliers étoient vêtus de velours, alors les Écuyers ne portoient que du Damas, du satin ou quelque autre étoffe de soie moins précieuse.

René, roi de Sicile, dans son traité de la forme des tournois, recommande aux chefs des tournois de donner à chacun des Juges choisis entre les Chevaliers, une longue robe de drap de velours, de donner aux deux autres qui étoient pris parmi les Écuyers, des robes pareilles, mais de drap de damas. La Reine ayant envoyé à Saintré & à ses compagnons une pièce de velours, les distingua des Écuyers, en ne donnant à ceux-ci que des draps de damas;

La Colombière, Théât. d'hon. t. I, p. 79.

Saintré, ch. LXVIII, p. 120.

& les chroniques de S. Denys en 1377, font mention des Chevaliers vêtus de velours, & en 1448, des Ecuyers habillés de ſoie. Matthieu de Couci dans le récit des armes faites entre trois Bourguignons & trois Ecoſſois, dit que des trois Champions qui s'avancèrent les premiers à cheval, deux qui étoient Chevaliers *furent revêtus de longues robes de velours noir, fourrées de martes zibelines fort riches :* quant au troiſième qui étoit ſeulement Ecuyer, *il en avoit une ſeulement de ſatin noir fourrée comme les autres.* A l'égard de la diſtinction du damas pour les Chevaliers & du ſatin pour les Ecuyers, Matthieu de Couci en fournit un exemple au banquet du duc de Bourgogne à Lille en 1454. Les Chevaliers qui ſervirent à cette fête furent vêtus de drap de damas, les Ecuyers & gentilshommes de ſatin, les Varlets & les Archers n'avoient que des draps de laine.

T. III, fol. 34.

Hiſt. de Charles VII, publiée par Godefroi, p. 568.

Ibid. édit. de Godefroi, ch. VII, *p.* 667.

Une ordonnance de 1486 fixe encore les étoffes dont les uns & les autres pouvoient s'habiller. Dans la défenſe à toutes perſonnes, hormis les nobles, de porter aucun drap d'or, d'argent & de ſoie, elle excepte les Chevaliers à qui toute eſpèce de draps de ſoie eſt permiſe : mais elle n'accorde aux Ecuyers que les *draps de damas, ſatin ras & figurés ;* & leur interdit *le velours tant cramoiſi que figuré*, qui étoit apparemment réſervé pour les ſeuls Chevaliers.

La Roque, Nobl. ch. CV, *p.* 425.

14. *Ecarlate*]. Un Poëte confond les

Eust. Desch. Poës. mss. fol. 303, col. 1.

Docteurs avec les Chevaliers par rapport à leur parure :

> Douce Dame, je viens de vous aprendre,
> Se science est tousjours en riche habit,
> Vaillance aussi.

Cette question d'Eustache Deschamps à la dame Vérité, fait entendre que de son temps, ceux qui s'élevoient au-dessus des autres par la science & par la valeur, les Chevaliers & les Docteurs ou les Magistrats avoient le même habillement lorsqu'on n'étoit point en guerre.

L'usage de l'écarlate affecté aux plus éminens personnages, tant dans la guerre que dans les lettres, le privilège de porter la couleur rouge réservé aux Chevaliers & aux Docteurs, introduisit probablement dans notre langue le mot *rouge* pour *hautain*, *arrogant*, sur-tout lorsqu'on vit Artevelle, chef des Gantois révoltés & victorieux, se vêtir de *sanguines robes & d'escarlatte*. Dans l'ouvrage en vers intitulé l'*Amant rendu Cordelier*, on lit: *les plus rouges y sont pris*. *Rouges* est mis pour *vains, fiers*, *glorieux*; & Brantôme s'est encore servi de ce mot dans le même sens, en parlant de l'affaire des Suisses à Novarre contre M. de la Tremoille, *qui fut un grand exploit & un grand heur de guerre dont ils vinrent si* rouges *& si insolens qu'ils méprisoient toutes nations & pensoient battre tout le monde.*

Froissart, vol. II, p. 187.

Page 555.

Cap. Fr. t. I. p. 291.

Cette acception du mot *rouge* en a formé une autre par une légère transposition de

lettres. *Rogue* au lieu de *rouge* eſt employé pour *arrogance*, *vanité*, *inſolence.*

Dans les vigiles de Charles VII, le Poëte y fait ainſi parler *Marchandiſe* l'un de ſes perſonnages :

Marchandiſe eſtoit lors en ſa vogue,
En ſon grant bruyt, triomphe & en gogue ;
Et tellement que l'on devenoit *rogue*
Pour les grands biens
Que l'en gaignoit pour ſoy & pour les ſiens.

Voyez dans le dict. de Ménage les efforts de pluſieurs auteurs pour demêler dans les langues grecque & latine l'étymologie de ce mot qu'ils auroient pû rencontrer dans des ſources moins ſavantes.

15. *Cléricature*]. Les privilèges attachés à l'habit de Chevalier, ſont clairement expliqués par Bouteiller. Après avoir parlé de ceux qui appartenoient à l'habit clérical, il ajoûte : *Jaçoit ce que deſſus dit eſt que Clerc marié doit avoir habit & tonſure s'il veut jouir, &c. Touttes fois eſt à ſçavoir qu'à Chevaliers ne faut ja, pour ce qu'ils ſont mariez, avoir habit ne tonſure : car il peut porter par honneur de Chevalerie tel habit qu'il lui plaiſt, & eſtre ſans tonſure, & pour ce ne perderoit-il mie le privilège de Clergie.*

Somme Rurale, liv. II, *tit.* VII, *p.* 718.

Cette déciſion peut encore ſervir d'éclairciſſement à la difficulté propoſée, ſuivant Paſquier, par le préſident Aufrère ſavant Juriſconſulte : il demandoit ſi les Capitouls ne perdoient point le privilège de la Cléricature à cauſe des habits rayés

qu'ils portoient ; si ces habits étoient regardés comme la marque de leur noblesse, & que cette noblesse fût considérée comme une image de la Chevalerie, dès-lors l'habit de Capitouls ne devoit point les priver des privilèges attachés aux clercs Chevaliers.

16. *Joinville*]. Voici ce passage tiré de Joinville, manuscrit de Lucques, acquis par le Roi en 1740. *Quant nous feusmes à Poictiers je vis un Chevalier qui avoit nom Messire Geoffroi de Rançon, qui pour un grant oultrage que le comte de la Marche lui avoit faict, avoit juré ses Saincts qu'il ne seroit jamais* roigné à guise de Chevalerie, *mais porteroit greve ainsi comme les femmes portoient jusqu'à tant qu'il se verroit vangé du comte de la Marche, par luy ou par autruy : & quant Messire Geoffroy vit le comte de la Marche, sa femme & ses enfans agenoillé devant le Roy, qui lui crioient mercy, fit aporter un treteau & se fist oster sa* greve & se fit rogner tout à coup *en présence du Roy, du comte de la Marche & de tous ceux qui là estoient.* Voyez la note 4 de cette Partie.

17. *Adoptés*]. Les Chevaliers se regardoient comme les enfans de ceux qui les avoient armés, d'où le mot *adouber* venant d'*adoptare*, suivant du Cange. *Voyez Sainte Marie, de la Chev. p.* 338.

18 *Blason*]. Une de ces plus anciennes concessions d'armoiries, est celle de Ri-

chard d'Angleterre en faveur de Geoffroi Troulart sire de Joinville, rapportée par le P. Ménestrier. Au lieu de la regarder comme le gage d'une fraternité d'armes, ainsi qu'il l'avance sans en donner de preuves, je serois plus porté à croire que le sire de Joinville avoit mérité d'être fait Chevalier de la main de Richard, qui en même temps lui avoit donné ses armes; & que ce Seigneur en avoit parti son écu en les joignant à celles de sa famille. C'est par un semblable motif de reconnoissance & de respect que le prince d'Antioche, âgé de seize ans, suivant Joinville, *p. 98,* écartela ses armes de celles de S. Louis qui le fit Chevalier; & que plusieurs villes de France portent en chef les armes du Roi, comme les Cardinaux portent aussi celles du Pape dont ils sont créatures.

Orig. des ornem. des armes, p. 384.

Voy. S. Julien de Baleure, Mêlang. hist. p. 293, & le Laboureur, orig. des armes. p. 39 & p. 56.

19. *Cri d'armes*]. Voyez la onzième dissertation de du Cange à la suite de Joinville sous le titre du *cri d'armes*, & la douzième intitulée, *de l'usage du cri d'armes*. Voyez encore le ch. XLV du cri de guerre, dans le livre de la Colombière de la science héroïque.

20. *Housse*]. Cette espèce d'*incognito* étoit sur-tout pratiqué par les Chevaliers errans la première année de leur promotion. Comme un de ces aventuriers, dont on avoit à son insçu changé les armes, ne répondoit pas à ceux qui le provóquoient à la joûte en le désignant par le blason qu'on voyoit sur son écu: *Il m'est avis*;

Perceforest, vol. II, fol. 93 v°. col. 1.

Ibid. vol. VI, fol. 93, 94 & 95.

Lancelot du Lac, t. I, fol. 75 & 76, & fol. 164, & t. III, fol. 116.

P. 35 v°.

Palliot, science des armoiries, p. 67.

Voy. chr. Fr. mſ. de Nangis, sous l'an 1339.

lui dit-on, *que vous êtes des Chevaliers de l'année qui ne savez pas quelles armes vous portez.*

Les Chevaliers pour cet effet couvroient d'une housse, de quelques feuillages ou de *guimples* (espèce de gaze) *plus fines que fleurs de lis*, l'écu qui contenoit leurs armoiries : d'autres fois ils ne le peignoient que d'une seule couleur, ainsi qu'un de nos héros de roman teignit le sien du sang d'un chevreau qu'il avoit tué : mais plus ordinairement ils le portoient en blanc la première année de leur réception, suivant la remarque de Sicile dans son blason des couleurs, pour suivre l'exemple des Chevaliers de la Table ronde. Les écus d'un seul émail, soit couleur, soit métal, & connus par nos auteurs héraldiques sous le nom de *tables d'attentes*, semblent avoir conservé la mémoire de ces écus blancs dont un ancien chroniqueur nous a transmis d'ailleurs un témoignage authentique: *Au combat donné près de Lille en Flandre entre les Flamans avec quelques Anglois & les François, fut occis un Chevalier qui portoit armes blanches ; car il ne se volt ne rendre ne nommer, &c.* Le refus constant de se nommer, & l'obstination à mourir plutôt que de dire son nom, prouvent encore que l'auteur du roman de Perceforest observa fidèlement la vérité morale dans le discours d'un jeune inconnu qui se présenta devant Alexandre. Comme ce Prince lui demandoit en quel pays il étoit né : *Je ne suis pas encore né*, dit le Valet : *Qu'est-ce à dire*, demanda le Roi? *Sire*,

repliqua-t-il, *devant n'est pas homme né jusqu'à ce qu'il se congnoist qu'il est aourné de vertus. Certes j'en conviens,* dit le Roi, *mais du moins que je sache quel est votre nom. Je n'en ai pas plus que de nation,* répond le jeune homme, *je n'ai point encore mérité d'en avoir, mais c'est tout ce que je desire de m'en faire un**.

Laurent du Plessis semble avoir adopté cette idée romanesque en adoptant pour sa patrie le lieu où il avoit été fait Chevalier & dont il prit le nom, de même qu'on prenoit souvent alors celui du lieu de sa naissance **. Laurent ayant été fait Chevalier au Morf outre mer, lui & ses enfans se sont depuis appelés du Morf. Voy. leur généalogie, *ibid.*

Les noms romanesques de plusieurs personnages connus dans l'histoire, déposent encore du dessein qu'avoient eu quelques-uns de nos Chevaliers de se déguiser sous ces noms empruntés.

On voit dans la liste des chevaliers de la Cour de nos Rois, *Charles V ou VI*, un Lancelot, un Gadifer, un Carados, tous autant de héros connus par nos romans. Il seroit aisé d'en citer plusieurs autres exemples.

Eust. Desch. Poës. manus. fol. 300, *col.* 4.

* Voy. d'autres exemples pareils dans le même roman de Perceforest, *vol.* I, *fol.* 109 *v°. col.* 2, *fol.* 111 *r°. col.* 1, & *fol.* 117 *v°. col.* 1. *Vol.* II, *fol.* 107 *v°. col.* 1. *Vol.* IV, *fol.* 89 *v°. col.* 1, & *vol* VI, *fol.* 1 *v°. col.* 1.

** Lignages deçà mer, *ch.* XXVIII, *p.* 256, à la suite des assises de Jérusalem, publiées par la Thaumassière.

21. *Allusion*]. L'équivoque ou l'allusion des armoiries au nom de celui qui les portoit, a produit les armes parlantes. Voyez
P. 64 & suiv. sur ce sujet le livre de Palliot des armoiries : j'y ferai remarquer celles d'Arpajon, dont le nom sans doute avoit signifié un joueur de harpe. Voyez aussi les armes parlantes de quelques villes dans le traité
P. 56 & suiv. de l'origine des armoiries par le P. Ménestrier.

Quelques-uns ont voulu rejetter les armes parlantes comme des productions suspectes de gens ignobles & grossiers, suivant Palliot qui se donne la peine de réfuter leur sentiment. Ces auteurs ne connoissoient guère l'esprit des premiers inventeurs de nos armoiries.

22. *Exploits*]. Outre les exploits militaires représentés par les différentes pièces du blason, le parti, taillé, tranché, coupé, désignoit aussi les diverses blessures qu'on avoit reçûes, si l'on en croit la Colombière.
La Colomb. Théat. d'hon. t. II, p. 163. Il me paroîtroit plus naturel de penser que c'étoit une façon d'exprimer les coups dont l'écu d'un Chevalier auroit été coupé ou fendu en divers sens: autrement pourroit-on concevoir qu'un Chevalier eût survécu aux blessures qui lui auroient acquis le droit de porter son écu gironné de douze,
Science des armoiries, p. 354. & même de seize pièces, comme on en voit dans Palliot?

23. *Répétées*]. A l'exemple que j'emprunte des armoiries de nos Rois, je ne craindrai point de joindre celui de la mai-

ſon de Montmorenci, ſi féconde en grands exemples de valeur & de vertu. Le P. Méneſtrier, dans la deviſe du Roi juſtifiée (*p.* 45, *édit. de Paris*, 1679, *in*-4°.) réfute l'opinion de ceux qui ont avancé que les armoiries les plus ſimples ſont les plus belles, ou du moins il modifie & interprète cette propoſition, & dit que les ſeize alérions des armoiries de la maiſon de Montmorenci, ſont les marques glorieuſes de deux actions illuſtres de deux grands hommes de cette maiſon, & repréſentent ſeize drapeaux enlevés aux troupes Impériales dans deux journées mémorables. Arnaud, célèbre avocat, faiſant publiquement l'éloge de Henri de Montmorenci, lorſque ſes lettres de Connétable furent préſentées au Parlement de Paris en 1595, avoit dit avant cet auteur, que Matthieu II de Montmorenci ayant enlevé ſeize étendards aux ennemis à la bataille de Bovines, Philippe Auguſte, pour en laiſſer un monument à la poſtérité, voulut que cette maiſon portât dans la ſuite ſeize aiglons au lieu de quatre qu'elle avoit portés auparavant dans ſes armes.

Voy. de Thou, Trad. l. CXII, *t.* XII, *p.* 369.

24. *Récompenſes*]. Entre autres récompenſes, nous citerons ici deux privilèges conſidérables. 1°. Les Chevaliers, ſuivant l'hiſtoire des Albigeois, *manuſc. provençal, fol.* 51, étoient ordinairement diſpenſés des gardes auxquelles on aſſuiétiſſoit les Pages & les Ecuyers. 2° On peut conclurre d'un exemple cité par M. l'abbé Lebeuf dans ſon hiſtoire civile d'Auxerre, *p.* 139,

que les hommes appartenant à un Chevalier qui venoit faire sa résidence dans une ville, ne pouvoient être imposés à la taille ou cens, qu'il étoit permis aux bourgeois de lever sur tous les nouveaux habitans.

25. *Sceau*]. La noblesse Françoise apprit des Germains à compter pour rien la plus haute naissance jusqu'à ce qu'on s'en fût montré digne par des services militaires. La Chevalerie seule, par une suite de ce sentiment aussi ancien que notre nation, donnoit aux Gentilshommes le droit d'avoir un sceau : tous les monumens anciens font foi de cette vérité qui a été unanimement reconnue par nos auteurs modernes *. Comme le grand sceau qui donnoit l'authenticité aux principaux actes juridiques, eût été peu propre à cacheter ou sceller des lettres, des billets & autres écrits particuliers, il est à présumer que les Chevaliers en eurent encore un autre plus petit qui répondoit à celui que nos Rois appelèrent leur sceau secret, & qui étoit enchassé dans un anneau que l'on portoit au doigt, suivant l'usage que nos Prélats ont toujours observé. Le Laboureur cite le testament fait dans le VIII^e. siècle par Eccard comte d'Autun qui légua trois anneaux avec des pierres gravées.

Hist. de la Pairie, p. 267 *&* 268.

* *Beaumanoir, ch.* XIX, *p.* 389.—*La Thaumassière, Cout. de Berri, ch.* XLIV, *p.* 59, *& p.* 736 *&* 737.—*Laboureur, Pairie, p.* 270 *& suiv. p.* 377 *& suiv.*—*La Roq. Nobl. ch.* CIV, *p.* 422 *& suiv.*—*Le P. Ménestrier, sur la Chevalerie.*

Le privilège que j'ose attribuer à nos Chevaliers de porter au doigt un anneau comme nos Evêques, & pour remonter plus haut, comme les anciens chevaliers Romains, auroit besoin d'être appuyé sur des témoignages formels & incontestables; en attendant que je les puisse trouver je citerai deux passages d'où l'on peut tirer quelque induction en faveur de mon sentiment.

Le moine du Vigeois dit que dans une guerre entre le vicomte de Limoges & le comte de Périgord, comme les deux armées alloient au combat, le comte de Périgord fut tué par les bourgeois du Pui; & qu'aussi-tôt l'un d'eux, homme riche, prit son cheval, le monta, & mettant dans son doigt l'anneau de ce Seigneur, insulta au malheur de ses vassaux restés sans chef. L'autre autorité sur laquelle je me fonde est un vers tiré de nos fabliaux qui paroît encore avoir besoin d'être corrigé. L'auteur, du *Chastie Musart*, fait ainsi l'éloge d'un Chevalier:

Labbe, Biblioth. mss. t. II. ch. XLIV. p. 302.

Fabliaux, mss. du Roi, f°. 140 r°. col. 1.

Cil est bons, cil est biaus,
Cil porta l'escu point*
Et cil porte à l'aviaux.

* *Ecu peint, armoirié.*

Au lieu du mot *aviaux* qui ne signifie rien, je lirois *cil porte l'aniau*, & si l'on admettoit cette leçon, j'aurois quelque droit d'en conclurre que le privilège de porter l'anneau avoit été un attribut honorifique de la Chevalerie.

26. *Régens du Royaume*]. Charles VI,

par son édit de 1407, changea cet usage en ordonnant que tous ses successeurs Rois, *en quelque petit âge qu'ils fussent*, seroient appelés, leurs pères décédés, rois de France, & seroient couronnés & sacrés.

Le Laboureur, Pairie, p. 278.

27. *Émancipé*]. La Chevalerie conféroit à ceux qui la recevoient, *le bénéfice de l'âge pour tenir leurs terres & pour en rendre le service en personne.*

28. *Passage*]. Si le Chevalier avoit une liberté entière de passer par-tout franchement, aussi devoit-il mettre une si bonne discipline parmi ceux qui le suivoient, que le pays n'eût point à se plaindre d'aucun desordre : s'ils en commettoient, le maître en étoit responsable & payoit l'amende pour ses gens. On voit dans Joinville, *page* 106, comment il fit justice d'un de ses Chevaliers par qui un autre avoit été offensé.

Ordonn. des R. de Fr. t. I, p. 534.

Voy. Notes sur Bouteill. p. 503.

29. *Aide de Chevalerie*]. Voyez l'ordonnance de Philippe le Bel pour la levée de l'aide dûe au Roi à cause de la Chevalerie qu'il avoit conférée à son fils. Ce droit fut encore levé en 1540 par François Ier. pour la Chevalerie de son fils & pour le mariage de sa fille, suivant Charondas.

Somme Rurale, titre LXXXVI, *p.* 500.

Les Seigneurs, dans leurs terres, levèrent sur leurs feudataires & autres vassaux, soit nobles, soit ignobles, une aide pareille ; & Bouteiller, Jurisconsulte du XIVe siècle, l'a qualifiée d'un simple usage de courtoisie qui ne peut être demandé *par*

rigueur, par contrainte ni par loi, mais ſeulement par courtoiſie: cependant, dit le même auteur, *pour ce qu'il eſt accouſtumé ainſi à faire & accouſtumance eſt de l'héritance* (uſage vaut poſſeſſion) *ſelon aucuns;* on ne peut ſe diſpenſer de ſuivre l'uſage : mais *afin que ce ne tourne trop à couſtume*, il conſeille de ne pas donner toujours la même choſe & de la changer en donnant tantôt un gobelet doré, tantôt un autre joyau. Voyez les annotations de Charondas qui confirme les principes du même Juriſconſulte, & diſtingue l'Ordre du Roi de l'Ordre général de Chevalerie. Cependant Me. de Sevigné[a] écrivant en 1689 que M. de la Trimouille, à ſon paſſage par Vitré, avoit été reçû *à grand bruit à cauſe de ſa Chevalerie*, ajoûte, *c'eſt une des occaſions où l'on redouble les honneurs & même les redevances ſelon le droit de certaines terres.* Le droit de lever l'aide de Chevalerie eſt auſſi regardé par la Roque[a] & du Cange[b] ſur l'autorité de pluſieurs titres & coûtumes, comme un droit exigible de rigueur & légitime. Du Cange appelle ce droit *loiaux aides*, & diſtingue ces aides de celles appelées *aides gracieuſes.*

Bouteiller n'a parlé que des aides pour la chevalerie du Seigneur ou de ſon fils & pour le mariage de ſa fille. La Roque & autres auteurs ajoûtent celle qui ſe payoit pour le voyage de la terre Sainte & pour la rançon. Ces quatre occaſions de lever les aides de Chevalerie, les ont fait appeler *tailles ès quatre cas.* Voyez Laurière,

[a] *T. VI, de ſes Lett.* p. 363.

[b] *De la Nobleſſe, ch.* CII. p. 416.

[c] *Obſ. ſur les établiſſem. de S. Louis.*

gloss. du Droit François sous ce mot. Voy. du Cange, gloss. lat. au mot *Talliæ franciles seu liberæ*, & le ch. XXVI de la taille aux quatre cas dans les coûtumes locales publiées par la Thaumassière.

Si le Gentilhomme marie son fils, il doit luy donner les tiers de sa terre & ainsi quand il est Chevalier, suivant les établissemens de S. Louis.

30. *Écuyers*]. Les Chevaliers n'étoient pas seulement punis des fautes qu'ils commettoient, par une amende deux fois plus forte que celles imposées sur les simples Ecuyers : cette loi sage & rigide s'étendoit sur leurs parens. Revêtus d'une espèce d'autorité sur leur famille, ils devoient la contenir : si donc la loi prononçoit une amende ou une peine infamante contre ceux qui retenoient les oiseaux, les chiens de chasse, les chevaux ou autres bêtes égarées, elle faisoit subir aux fils, aux frères ou autres proches parens du Chevalier, qui auroient commis la même faute, non seulement l'amende, mais encore la peine ignominieuse attachée au larcin : *Il payera la value de la paine & ci aura la honte.*

Assises de Jérus. ch. CX, *p.* 212.

31. *Ambassade*]. Les Ligueurs ayant fait une députation au Pape en 1589, la composèrent d'un Chevalier, d'un Conseiller au Parlement & d'un Abbé, suivant M. de Thou, *l.* XCIV *de son histoire*, *t.* X. Ce parti sembloit affecter d'autant plus de suivre les anciennes formes de l'adminis-

tration de l'Etat, qu'il s'écartoit davantage des loix primitives & fondamentales du gouvernement.

32. *Etat de Chevalier*]. On voit dans Perceforest une Reine, quoique relevant de maladie, aller à la rencontre d'un Chevalier brave, mais pauvre, qui venoit lui rendre visite. Le respectueux Chevalier lui représente la confusion où le jette cet excès de courtoisie de la part d'une si grande Princesse; mais elle lui répond entre autres choses *autant de franchise & d'honneur reçoit le Chevalier poure en recevant l'acollée comme le riche.* Voyez leurs discours dans Perceforest, *vol. IV, fol.* 116 *v°. col.* 2.

Robert II duc de Bourgogne, Prince du sang, premier Pair de France, prend par honneur la qualité de Chevalier dans des lettres de 1272. Je pourrois ajoûter que dans le siècle dernier les seigneurs de la Cour témoignoient encore leur vénération pour l'image seule & même l'ombre de l'ancienne Chevalerie, dans la personne des officiers de Justice qui n'en avoient que le nom. Voyez dans les lettres de M. Racine celle que lui écrivoit M. de Guilleragues. *Le Laboureur, histoir. de la Pairie, p.* 314.

33. *Toutes leurs armes*]. Le jeune Blanchardin demande* à son Interprète (*Latinier*), si le Prince destiné au trône peut

* Roman de Blanchardin. parmi les fabliaux mss. de S. Germain-des-Prés, écrits au XIII^e. siècle, *fol.* 175 r°.

être Chevalier, & la réponse est que sans cela il ne peut être couronné.

Nos Rois semblent avoir voulu suivre les mêmes leçons, quoique leur naissance seule les eût fait Chevaliers. Louis XI. *estant habillé prest à recevoir le sacre*, suivant Monstrelet, *tire son espée & la bailla au duc Philippe de Bourgogne, en le priant qu'il le feit Chevalier de sa main, qui fut une nouvelle chose: car l'on dit communément que tous les fils des rois de France sont Chevaliers sur les fonds de Baptême; néanmoins le duc, pour lui obéir, lui donna l'acollée & le feit Chevalier de sa main, &c.*

Vol. III, fol. 87 r°. sous l'an 1461.

Il ne falloit pas remonter bien haut pour apprendre de Jean Chartier, que nos Rois ses prédécesseurs, malgré le privilège de leur naissance, s'étoient encore fait armer Chevaliers à leur sacre. Charles VII [a] l'avoit été par les mains du duc d'Alençon; Charles VI [b] par celles du duc d'Anjou, Régent. Ce Monarque avoit de bonne heure montré son affection pour la Chevalerie: comme le Roi son père qui vouloit éprouver ses inclinations fit mettre devant lui une couronne d'or enrichie de diamans & un casque en lui donnant le choix entre l'un & l'autre: *Monseigneur*, dit le jeune Prince avec empressement, *donnez-moi le casque & gardez votre couronne.*

[a] *Jean Chartier, hist. de Ch. VII, édit. de Godefroi, p. 32.*

[b] *Hist. de Ch. VI, par le M. de S. Denys, p. 9 & 10.*

34. *Années de Chevalerie*]. On voit dans la chronique de Geoffroi, moine du Vigeois, qui finit à l'an 1184, l'usage d'exprimer les années de la Chevalerie avec

T. II, de la Bibliot. des mss. par le P. Labbe, p. 280.

l'âge auquel un Chevalier avoit terminé sa carrière: *Cùm jam hunc librum terminassem contigit obire Gulpherium de Turribus* (Angolfier de la Tour) *apud Vosias quinto idus aprilis, feriâ* II[d]. *horâ* VI[d]. *die* IX[â]. *à Paschali solemnitate; hic pleuresis dolore defecit anno ætatis suæ* XXXIII, *duodecimo cingulo Militiæ pollens.* Il avoit donc été fait Chevalier à vingt-un ans, suivant l'usage ordinaire.

Il est vrai que le même auteur marque de même pour les Evêques l'année de leur Episcopat, & pour les Abbés celle de leur bénédiction (*ordinatio*); c'est du moins une nouvelle preuve du parallèle qu'on faisoit entre la Chevalerie & la Prélature, comme nous l'avons dit dans la seconde Partie à la note 12. *P.* 324. *P.* 298.

35. *Banneret*]. Voyez sur le titre & la dignité de Banneret, la neuvième dissertation de du Cange à la suite de Joinville; les dissertations du P. Honoré de S[te]. Marie sur la Chevalerie, *art.* II, *p.* 6; la milice Françoise du P. Daniel, *liv.* III, *ch.* V; le traité de la Noblesse par de la Roque, *ch.* IX, *p.* 24; le Laboureur, de la Pairie, *p.* 309 *&* 310; du Tillet, Rec. des rois de Fr. *p.* 318; Pasquier, le P. Ménestrier, &c. Le Banneret avoit un rang supérieur au Bachelier ou simple Chevalier; car ces deux mots qu'on a voulu distinguer sont absolument synonymes. En effet les Chevaliers Bacheliers dans les anciennes montres des gens d'armes, sont compris, sans aucune différence, sur le même pied que

les Chevaliers; ils reçoivent également le double de la paie des Ecuyers, & la moitié de celle des Bannerets. Je crois qu'ils ſont les mêmes que les Chevaliers appelés
Fol. 5 r°. *Chevaliers d'un écu* dans l'Ordre de Chevalerie, peut-être à cauſe qu'ils n'avoient pour leur défenſe que leur propre écu, & non comme les Bannerets les écus de pluſieurs autres Chevaliers.

Fol. 53 & 54. Voy. encore dans le livre d'Antoine de la Sale, intitulé *la Salade*, comment un Chevalier étoit fait Banneret. Le même auteur rapporte les cérémonies uſitées pour l'inſtitution des Barons, des Vicomtes, des Comtes, des Marquis & des Ducs.

36. *Girouettes*]. Les bannières que les Chevaliers portoient à la guerre & les banderoles qu'ils tenoient à la main en entrant dans les lices, avec leſquelles ils faiſoient le ſigne de la Croix avant que de commencer leurs joûtes, & qu'ils plantoient enſuite quelquefois au ſommet de leur heaume, pourroient avoir donné l'origine aux girouettes placées ſur le faîte de nos édifices. On ſait que le premier acte de poſſeſſion d'un fief, d'une Seigneurie, d'une place priſe à la guerre, étoit marqué par la bannière du nouveau Seigneur, arborée ſur le lieu le plus éminent,
Hiſt. de Saintré, p. 517. ſur la tour la plus élevée. Dans l'entrepriſe de Saintré, lui & ſes compagnons portèrent ſur leurs caſques deux bannières, entre leſquelles étoit un diamant deſtiné pour le prix de ceux qui pourroient em-
Ibid. ch. LIV, p. 376. porter ſur eux la victoire. Le même Saintré ayant propoſé un pas d'armes aux Anglois entre

entre Gravelines & Calais qui fut accepté par le comte de Bouquincan & ses compagnons, *le Dimanche, premier jour du mois & ouverture du pas, arriva le dit seigneur & comte de Bouquincan le matin après la Messe & très belle compaignie, qui fist sur le hault pignon de son logis mettre sa banniere qu'il portoit d'Angleterre à une bordure d'argent, & crioit : Angleterre! sainct George!*

Le Laboureur a regardé les girouettes comme un signal affecté seulement aux maisons occupées ou possédées par la Noblesse : *Les Gentishommes*, dit-il, *ont seuls droit d'avoir des girouettes sur leurs maisons ; elles sont en pointes comme les pennons, pour les simples Chevaliers, & quarrées comme les bannières, pour les Chevaliers bannerets.* Ce n'est point une simple opinion dénuée d'autorité, voyez à ce sujet les décisions de nos jurisconsultes Salvaing, Chambolas & la Peirère.

Origin. des arm. p. 93.

Cité dans le Code Rural, imprimé en 1749.

37. *Distinction des rangs*]. Les fréquentes occasions qui s'offroient alors d'assembler un nombre considérable de gens de tous les états, obligeoient d'en régler les rangs avec beaucoup plus d'exactitude qu'on ne fait à présent. Les tournois & les gages de bataille réunissoient une foule de spectateurs ; & l'on voit dans le liv. de la Jaille, au sujet des champs clos, qu'il y avoit des places affectées au Seigneur, au Maréchal, aux *hauts hommes* & conseillers, à la noblesse étrangère, suivant ses degrés,

Fol. 38 v°. & 39 r°.

aux nobles hommes, aux bourgeois, aux marchands, &c.

Dans d'autres occaſions les rangs avoient dû être également réglés; mais la richeſſe uſurpa ſouvent les prérogatives de la Nobleſſe. Cet abus, dès le XIV[e]. ſiècle, excita la cenſure d'un de nos poëtes; Euſtache Deſchamps nous inſtruit de l'uſage obſervé de ſon temps à l'égliſe pour aller à l'offrande & baiſer la paix, & de l'ordre dans lequel chaque perſonne s'y devoit préſenter ſuivant ſa condition:

Poëſ. mſſ. fol. 556, col. 2.

Dame aler doit & Damoiſelle
Devant les Bourgeois & Bourgeoiſes,
Et ſe tels gens ſont plus courtoiſes
Et laiſſent leur honneur aler [a],
On ne les doit point ravaler,
Mais leur doit-on plus faire honneur.

[a] Droit de préſéance, ſupériorité du rang.

Mais il ſe plaint du déſordre qu'il voit régner par l'inſolence des riches:

Or eſt aujourd'hui grant dolour,
Quant par orgueil ou par richeſſe
Un tricheur, une tricherеſſe,
Un maleureux, une chetive
Par ſon oultrecuidance eſtrive [b],
Et veult offrir [c] devant un ſaige,
Ou ung homme de hault parage,
Ancien ou jeune [d] s'il a
Ou po [e] d'eſtat qui lui faurra [f];
Car ſe le noble a pouvreté,
Ou un pou d'ancienneté [g]
Ou ſa femme ſemblablement,

[b] Diſpute le rang.
[c] Aller à l'offrande.
[d] Vieux ou jeune.
[e] Peu de train, peu de ſuite.
[f] Manquera.
[g] Vieilleſſe.

Tant leur doit-on plus humblement
Laisser l'onneur & eulx offrir [a].

[a] *Les prévenir de politesse, en les priant de passer les premiers.*

38. *Mérite*]. Les marques d'honneur & les dignités, ce trésor de l'honneur qui supplée aux autres trésors, suivant l'auteur de l'*esprit des loix*, *liv. V*, *ch. XVIII*, *p.* 168, sont la monnoie de l'État; on ne sauroit trop en soûtenir la valeur: il est aussi dangereux de la hausser à l'excès que de la baisser.

39. *Butin*]. La distribution du butin pris à la guerre se faisoit ordinairement après les actions: l'or, l'argent, les chevaux, palefrois & mulets se partageoient entre les Chevaliers; les autres prises étoient, sans doute, abandonnées aux Écuyers & autres personnes inférieures. C'est pour cette raison que nos Romans, lorsqu'ils décrivent les exploits des Chevaliers, ont souvent soin de faire observer qu'ils ne prenoient ni vaches, ni brebis *.

Roman de Gérard de Roussillon, en Prov. ms. fol. 78 r°.

40. *Rançon*]. Montluc, *t.* I *de ses Commentaires*, dit, sous l'an 1555, qu'il comptoit prendre Marc Antoine, jeune seigneur Romain riche de quatre-vingt mille écus de rente, & en tirer une pareille somme, dont il se proposoit de donner une des moitiés à M. de la Motte, à ses Capitaines & à ses Soldats, & garder l'autre pour

* Voyez la Romance d'Aucassin & de Nicolette ms. & le roman de Gérard de Roussillon, en Prov. ms. *fol.* 100 & 101 r°.

Page 558. lui-même: *Il me va en l'entendement*, dit-il, *que facilement je prendrois prisonnier ce Seigneur, & que si je le pouvois attraper, j'étois riche à jamais; car pour le moins, j'en aurois quatre-vingt mille écus de rançon, qui estoit son revenu d'un an, & n'estoit pas trop.*

Il répète la même chose, *p.* 565, presque dans les mêmes termes, après avoir vanté la modération qu'il avoit toûjours montrée envers ses prisonniers, dont aucun n'étoit jamais sorti de ses mains mécontent de lui: *Cela est indigne*, ajoûte-t-il, *de les escorcher jusqu'aux os, quand ce sont personnes d'honneur qui portent les armes.*

Hist. de M. de Thou, t. III, l. XVII, *p.* 13. On voit, par la même conséquence, des Officiers qui paient pour leur rançon une moitié de leurs appointemens.

41. *Chevaliers d'honneur*]. La magnificence des Princes & des Seigneurs éclatoit sur-tout dans la multitude des Chevaliers qui étoient continuellement autour de leur personne. La générosité qui les y retenoit rendoit la maison du Seigneur plus noble & plus chère aux yeux de ses amis & de ses vassaux. L'attachement & le zèle de tant de braves guerriers qu'un même esprit réunissoit, la rendoient plus importante & plus redoutable aux étrangers & aux ennemis qui auroient eu dessein de l'attaquer. Eustache Deschamps dans une ballade sur la mort de M. de Couci tué en 1397 à la bataille contre les Turcs, fait en ces termes l'éloge de ce Seigneur;

Poës. man. p. 383, *col.* 2 & 3.

Car à son temps fut appert & joli,
Saige, puissant, de grant largesse plain,
Beau Chevalier, bien travaillant aussi,
Sanz nul repos. Hostel tint large & sain
De Chevaliers qu'il avoit soir & main * ** Matin.*
Avecque lui & s'ordre & compaignie,
Preux & hardis.

Les Chevaliers qu'on nommoit Chevaliers du corps ou Chevaliers d'honneur, accompagnoient ordinairement le Maître dans son palais & dans son château; chez nos Rois ils étoient leurs Chambellans ou Chevaliers de leur chambre.

Du Tillet, Rec. des rois de Fr. ch. des Chev. de l'Ordre & état de Chevalerie, p. 316. *En l'arrest de Messire Estienne de Flavigny de l'onzieme fevrier* 1384, *il est intitulé Chevalier d'honneur du Roi qui estoit Chevalier de sa chambre, comme les Pages ou enfans d'honneur, à la différence des autres Chevaliers & Pages des escuries. Les Roynes ont bien encores un Chevalier d'honneur.*

Leur assiduité au service intérieur du Palais répondoit de l'empressement qu'ils auroient à se tenir toûjours à la guerre près de leur seigneur pour l'armer & pour le défendre.

Froissart, *vol.* II, *p.* 279, sous l'an 1385, parlant de l'embuscade où fut pris le seigneur Bernabo par son neveu Galéas Visconti: *Là eut un chevalier d'Allemaigne, homme d'honneur & estoit Chevalier de corps à Messire Bernabo. Quand il veit approcher ceux qui venoient sur son Maistre & Sei-*

gneur, il portoit l'espée à Messire Bernabo devant luy, & tantost il la meit hors du fourreau & la meit en la main dudit Messire Bernabo..... & puis tira le Chevalier son espée comme vaillant homme pour soy mettre en défense.

La générosité des Princes attiroit dans leurs cours une foule de Chevaliers pour avoir part à leurs bienfaits; mais il étoit encore un moyen plus sûr de gagner l'affection de ces ames nobles & fières: la douceur & l'affabilité les captivoient bien mieux que l'intérêt & la soif des richesses, suivant le chevalier de la Tour.

Instruct. à ses filles, ch. où il leur dit comment les filles doivent être courtoises, fol. 6 v°.

Je congnois, dit-il, *ung grant Seigneur en ce pays qui a plus conquis Chevaliers & Ecuyers ou autres gens à le servir ou faire son plaisir par sa courtoisie au temps qu'il se pouvoit armer, que autre ne faisoit pour argent ne pour autre chose. C'est Messire de Craon qui fait bien à louer d'honneur & de courtoisie sur tous les Chevaliers que je cognois.*

Vol. I, fol. 54 v°. col. 2, & 55 r°. & v°.

La courtoisie & les autres vertus acquises dans une telle Cour par les exemples & les modèles sur lesquels on se formoit, étoient en effet pour les Chevaliers des trésors plus sûrs que les richesses répandues avec profusion par d'autres Seigneurs qui n'eussent pas eu les mêmes qualités. On en peut juger par ce qu'on lit dans Perceforest des avantages que les chevaliers d'honneur de la Reine trouvoient dans l'hôtel de cette Princesse, pour les leçons d'honneur & de courtoisie.

Mais quel fonds auroit pû faire sur tant

de Chevaliers le Maître qui les rassembloit & qui les avoit attachés à son service s'ils eussent été divisés entre eux ; s'ils n'eussent montré eux-mêmes, les uns à l'égard des autres, l'amitié la plus intime ? Il ne leur étoit pas plus permis qu'à des frères d'en venir aux mains les uns contre les autres. *Lancelot du Lac, t. I, fol. 36 r°. col. 2.*

Joinville dit qu'il chassa l'un de ses Chevaliers qui avoit frappé un de ses camarades, & fait voir par cet exemple quelle étoit l'autorité du Maître sur ses Chevaliers, & la subordination des Chevaliers à l'égard de celui qui les commandoit & qui les soudoyoit.

On pouvoit être Chevalier au service de plusieurs Cours ; & quelques-unes n'admirent à celui du Souverain, comme on le vit dans la maison du prince Edouard d'Angleterre, que des Chevaliers & non des Ecuyers. Des Evêques eurent, ainsi que les autres grands du Royaume, des Chevaliers attachés à leur maison. *Ibid. t. I, fol. 58 r°. col. 2 & 79 r°. col 2. Hist. de B. du Guescl. éd. de Ménard, p. 243 & 318*

Pierre de Blois, écrivant à deux de ses amis qui étoient attachés à l'évêque de Chartres, les exhorte à représenter souvent à ce Prélat combien il s'écartoit de ses devoirs, sur-tout par l'abus qu'il faisoit de ses richesses en les prodiguant à des gens de guerre & à des histrions ; il leur recommande de lui inspirer d'autres sentimens, afin que *donationes quas militibus & histrionibus facit, modestia limitaret.* *Epître 20.*

42 *Heaumes sur les maisons*]. Il est souvent fait mention dans Perceforest de ces

Vol. V, fol. 46 r°. col. 1, vol. VI, fol. 26 v°. col 2, & 52 r°. col. 1, &c.

heaumes placés aux faîtes des châteaux comme étant les signaux de l'*hospitalité & du logis apresté aux Chevaliers errans & querans adventures.*

Ibid. vol. III, fol. 103 recto, col. 2.

Adoncques estoit une coustume en la grant Bretaigne, dit l'auteur du même roman, *& fut tant que charité regna illecque, tous gentils hommes & nobles Dames faisoient mettre au plus hault de leur hostel ung heaulme en signe que tous gentils hommes & gentilles femmes trespassans les chemins, entrassent hardyement en leur hostel comme au leur propre; car leurs biens estoient davantage à tous nobles hommes & femmes trespassans le Royaulme.*

Histoire de Louis III, duc de Bourbon, publiée par Pap. Masson, chap. XXII, page 71.

43. *Présens*]. Les trente mille francs d'or donnés par le duc d'Anjou au duc de Bourbon Louis III du nom, qui l'avoit assisté dans la guerre de Guienne, purent être regardés comme le subside d'un Prince à son allié. Le duc d'Anjou paya pour un mois les gens du duc de Bourbon, & fit aux Chevaliers qui l'accompagnoient, de riches présens de vaisselle d'argent & de draps de soie : l'un d'eux eut encore un coursier valant deux mille écus.

Froissart fait souvent mention des dons que les Seigneurs par un mouvement pur & gratuit de leur générosité, répandoient sur les Chevaliers qui passoient dans leur Cour. Celle du comte de Foix, où il avoit fait un long séjour, brilloit par cette espèce de magnificence. Aubercticour, en 1387, allant chercher Boucicaut l'aîné des deux frères de ce nom, qui lui avoit fait

un défi d'armes, *vint à Ortais & la trouva le comte de Foix qui luy fit bonne chere & le tint de lez lui, & au départir il lui donna deux cens florins & un moult bel roussin.* Froiss. vol. III, ch. XCI, p. 252.

La générosité de ce Comte se surpassa, suivant le même historien, dans la réception qu'il fit au duc de Bourbon qui revenoit de la guerre de Castille : *Adonc vindrent de par le comte de Foix, trois Chevaliers, lesquels se nommoyent Messire Espaeng de Lion, Messire Pierre Campêstan & Messire Menault de Nouailles, & vindrent devant le duc de Bourbon, & lui dirent ainsi : Monseigneur, veez-cy un présent que Monseigneur le comte de Foix vous présente à vostre retour d'Espaigne. Car il sait bien que vous avez eu plusieurs fraiz. Si vous donne à bonne entrée en son pays de Bearn, huit mille francs, ce mulet, ces deux coursiers, & ces deux pallefrois. Si, répondit le Duc, beaux Seigneurs, grand mercy au comte de Foix. Mais tant qu'aux florins, nous respondons que nuls n'en prendrons : mais le demourant nous recevrons de bonne volonté. Ainsi furent les florins refusés, & les chevaux & le mulet retenus. Assez tost après vint le comte de Foix à costé du Duc, & l'emmena, dessous son pennon, en la ville d'Ortais, & le logea en son hostel & tous ses gens furent logés en la ville. Si fut le Duc trois jours à Ortais ; & y eut de beaux disners & de grands soupers ; & monstra le comte de Foix au duc de Bourbon, une partie de son Estat : lequel fait à Seigneur comme lui, moult à recommander. Au quar-* Ib. ch. XCIII, p. 255, sous l'an 1387.

trieme jour le Duc prit congé du Comte, & le comte fit & donna aux Chevaliers & Escuyers du Duc, de beaux dons : & me fut dit que la venue du duc de Bourbon cousta au comte de Foix dix mille francs.

On voit dans les ch. XCI & XCII, comment les Chevaliers étoient accueillis dans toutes les Cours où ils passoient, régalés, defrayés de tout & comblés de présens, soit de mulets, chevaux & même d'argent.

Froissart, vol. III, p. 184.

Froissart qui ne tarit pas sur les libéralités du comte de Foix auxquelles il avoit eu part, en fait encore cette description sous l'an 1387 : *Donna le dit comte* (de Foix) *en droit don de sa bonne voulonté, car il n'y estoit point tenu s'il ne vouloit, aux Chevaliers & aux Escuyers qui passoient par Ortais, & qui l'alloyent voir en son hostel & compter des nouvelles, grands dons & beaux ; à l'un cent, à l'autre deux cens, à l'autre trente, à l'autre quarante, à l'autre cinquate florins, selon ce qu'ils estoyent : & cousta bien au comte de Foix le premier passage, selon ce que depuis le Trésorier me dit à Ortais, la somme de mille francs, sans les chevaux & les hacquenées qu'il donna.*

Un esprit d'ordre & d'équité naturelle que je crois voir dans la pluspart des loix & des usages de la Chevalerie, s'étendoit jusqu'à la distribution de ces présens, soit que les principes de cette justice distributive dérivassent des Romains qui les suivirent dans plusieurs parties de leur gouvernement, soit que notre Chevalerie

les eût empruntées de la proportion observée dans la loi[a] salique entre les personnes de différens états par rapport aux amendes.

Cette règle, qui ne s'est point encore perdue dans nos tribunaux, étoit également suivie dans nos cours de justice par rapport aux prisonniers, suivant les coûtumes de Beauvoisis[b], & dans les armées ou dans les montres de nos troupes. *Le Banneret étoit*, suivant du Tillet[c], *payé au double du Chevalier, & le Chevalier au double de l'Ecuyer :* & l'article du règlement fait en 1351 par le roi Jean[d] pour les gens de guerre, porte expressément qu'*un Banneret aura de gaiges quarante sols tournois par jour, un Chevalier vingt sols tournois, un Escuyer armé en coste de ses armes dix sols tournois, & un Vallet avec lui armé de haubergeon, de bacinet à camail, de gorgerette, de gantellez & chope par dessus le haubergeon, cinq sols tournois.*

L'histoire de Louis III duc de Bourbon fait voir que si la paie des Ecuyers étoit moins forte que celle des Chevaliers, ils payoient aussi une somme moins forte dans la même proportion, lorsqu'il falloit contribuer en commun à quelque dépense. hist. de Louis III duc de Bourbon, par Jean Dorronville, nommé Cabaret, ch. v, p. 17 & 18 : *Vint le jour des Rois où le duc de Bourbon feit grande feste & lye chère, & feit son Roi d'un enfant en l'aage de huict ans, le plus pauvre que l'on trouva en toute la ville, & le faisoit vestir en habit royal, en luy baillant tous ses Officiers pour le*

[a] *Voy. sur cette loi salique ce qu'en dit l'Abbé du Bos, Etabl. des Fran. t. II, p. 505 & suiv.*

[b] *Edition de la Thaumassière, chap.* XLIII, *p.* 237.

[c] *Rec. des Rois de Fr. ch. des Chev. p.* 319.

[d] *Ordon. des Rois de Fr. t. IV, p.* 67.

gouverner, & faiſant bonne chère à celuy Roy pour révérence de Dieu; & le lendemain diſnoit celuy Roy à la table d'honneur. Après venoit ſon maiſtre d'hoſtel qui faiſoit la quête pour le pauvre Roy, auquel le duc Loys de Bourbon donnoit communément quarante livres pour le tenir à l'eſcolle, & tous les Chevaliers de la Cour chacun un franc, & les Eſcuyers chacun demy-franc: ſi montoit la ſomme aucune fois près de cent francs, que l'on bailloit au père ou à la mère pour les enfans qui eſtoient Roys à leur tour, à enſeigner à l'eſcolle ſans autre œuvre, dont maints d'iceux en vivoient à grand honneur. Et cette belle coutume tint le vaillant duc Loys de Bourbon tant comme il veſquit.

Hiſt. de du Gueſclin, par Paul Hay du Châtelet, p. 27.

Ibid. p. 48.

44. *Terres*]. Du Gueſclin, à qui le comte de Montfort donna la terre de la Roche-Derien, & qui dans la ſuite fut comblé de biens & d'honneurs par Henri roi de Caſtille, avoit acquis par don du Roi, ſuivant du Châtelet ſon hiſtorien, la terre de la Roche-Teſſon, dont il avoit pris le château ſur les Anglois. Euſtache Deſchamps, qui fut attaché au duc & à la ducheſſe d'Orléans, dit que du Gueſclin les ayant ſervis, tint de leur libéralité, & non de celle du Roi, la poſſeſſion de cette terre. *Euſt. Deſchamps, Poëſ. manuſc. p. 97, col. 2. Lai du connétable du Gueſclin.*

Il ſervit premièrement
D'Orléans duc & ducheſſe,
La Roche & de leur richeſſe,
Teſſon héritablement.

La terre & tout lui donna
Le Duc & habandonna,
Parce que bien l'ot servi,
Et li prodom s'avança, &c.

Du Guesclin ne regarda peut-être le don de la Roche-Tesson que comme le prix de ses services, & non comme un présent purement gratuit, ou peut-être n'avoit-il pas encore eu cette terre lorsque Guillaume de Blamboure, Anglois, lui fit proposer une joûte : il donna au héraut du duc de Lancastre, qui lui apporta le défi, un *gippon* de soie avec cent florins d'or ; & comme ce Prince lui renvoya un très-beau cheval : *Sire*, lui dit-il, *Dieu vous garde d'emcombrier* (de mal) *car oncques mais je ne trouvai Duc, Comte, ne aultre Prince qui me donnast vaillant un seul denier, si je ne l'ai conquis à l'espée.* *Ibid. édit. de Ménard, ch. XI, p. 37.*

45. *Enrichirent*]. Tous nos Romans retentissent également des préceptes donnés aux Grands, en faveur de la Chevalerie indigente à qui leur assistance étoit nécessaire : ils leur recommandent sans cesse de ne considérer en elle que les vertus dont elle s'est enrichie, & de suppléer à ce qui lui manque d'ailleurs, en lui fournissant les moyens d'employer ses talens, de se faire connoître, & de s'élever au rang qu'elle mérite. Un preudhomme, dans le roman de Lancelot du Lac, dit au roi Artus : *Là où tu verras les Bachelers en pouvreté, & que prouesse de cueur n'auras pas* *Vol. I, fol. 56 v°. col. 1.*

oubliée, & il sera laissé entres les poures hommes ; si ne l'oublie pas pour sa poureté ne pour son bas lignage ; car dessoubz poureté d'avoir, a souvent grant richesse de cueur. Et

Ms. fol. 108 *& 109.* l'on voit dans celui de Gérard de Roussillon, en provençal, que les Chevaliers pour qui la fortune avoit été ingrate, trouvoient dans les grands Seigneurs des protecteurs généreux qui les entretenoient, les nourrissoient, les armoient & les habilloient. Les Poëtes, les autres écrivains & toute la Nation réclamoient de même la protection des Grands pour la Chevalerie : plusieurs d'entre eux sentirent que leur honneur, de concert avec l'intérêt de leur grandeur & de leur puissance, devoit les y porter ; ils mirent souvent en pratique les utiles avis qui leur étoient donnés.

Nous avons déjà remarqué que les nouveaux Chevaliers recevoient, des mains de ceux qui les armoient, des présens & d'autres gratifications, & l'on pourroit ajoûter ce point de comparaison au parallèle que nos auteurs ont fait entre la Prélature & la Chevalerie : c'étoit, le dirons-nous ? comme le titre clérical qu'on donnoit au Chevalier, afin qu'il pût soûtenir la dignité de son état. Des terres, des rentes, des châteaux, des fiefs & des pensions furent quelquefois comprises dans ces libéralités.

Un Ecuyer pour ses services demandant, suivant le roman de Lancelot, *T. III, fol.* 81 *r°. col.* 1. l'honneur d'être fait Chevalier & le don d'un château, obtient l'un & l'autre, & devient l'homme ou le vassal de son bien-

faiteur, & le sert à table lui & les Chevaliers de sa compagnie. On voit dans le même Roman d'autres concessions de terres données avec la Chevalerie; mais nous renverrons, pour plus grande autorité, au titre de l'an 1332, rapporté par la Thaumassière, & au témoignage de la Roque, qui fait voir aussi par des titres que nos Rois ajoûtoient à la Chevalerie qu'ils donnoient, des pensions & des rentes à prendre sur leurs domaines. Froissart cite un exemple pareil du roi d'Angleterre en 1338, mais pour une Chevalerie accordée à la guerre: *Si-tost que le roi d'Angleterre, qui attaquoit le roi de France, eust passé la rivierre de l'Escaut, & il fut monté sur le royaume de France, il appela messire Henri de Flandres, qui adonc étoit jeune Ecuyer, si le fit Chevalier & lui donna deux cens livres de revenu à l'esterlin chacun an, & lui assigna bien & suffisamment en Angleterre.*

Ib. t. III, fol. 13 v°. col. 2.

Coût. de Berri, p. 736.

Nobl. chap. LXIX, p. 324.

L. I, p. 47.

Les Tournois, qui tant de fois causèrent la ruine des plus puissans Seigneurs, devinrent souvent pour les simples Chevaliers une source de richesses: les prix qu'obtenoient les plus habiles joûteurs étoient à la vérité ordinairement destinés à leurs Dames, mais quelquefois aussi ils tournoient au profit de ceux qui les avoient remportés, & souvent les Princes & les Princesses ajoûtoient au prix du Tournoi des diamans & d'autres dons considérables; les droits de quelques terres furent engagés pour les prix destinés à ces sortes de jeux. On voit dans les privilèges de

La Thaumassière, Coût. de Berri, ch. CI, p. 230.

Villefranche la fondation faite par le Seigneur & la Dame du lieu, en 1217, pour le prix d'une course de chevaux qui devoit être donné tous les ans à la Pentecôte : la somme en étoit assignée sur le produit des Foires de Villefranche.

Peut-être n'étoit-ce que des courses de chevaux, telles que celles des Anglois que les Seigneurs proposoient dans leurs terres pour exercer leurs vassaux ; mais on peut aussi présumer que d'autres employèrent les mêmes moyens pour former à la guerre, par des tournois, les Gentilshommes, Ecuyers & Chevaliers dépendans de leurs fiefs.

Les Souverains & les autres Seigneurs qui furent en état d'acheter des Chevaliers, ne croyoient pas pouvoir mettre à trop haut prix les services qu'ils attendoient de ceux que leur valeur avoit mis en réputation. Le besoin pressant d'une guerre n'admettoit point de bornes à la libéralité du Prince qui devoit la soûtenir; pour fortifier ses troupes ; il combloit de toutes sortes de biens le Chevalier qu'il vouloit acquérir : tout jusqu'à de grandes terres seigneuriales étoit mis en usage pour le gagner & pour l'enlever au parti de son adversaire. Le brave Chevalier qui n'avoit point d'engagement, pouvoit, pour ainsi-dire, mettre les Souverains à contribution : ses services étoient comme à l'enchère au plus offrant. Etoit-ce un duel de bataille qu'un Seigneur puissant ou une Dame avoit à soûtenir, que n'eût-on pas donné au Champion par qui l'on

comptoit recouvrer ſon honneur attaqué, obtenir la vengeance qu'on pourſuivoit, recouvrer les terres & les biens diſputés par un ennemi? Le partage fait avec ce brave Champion de toute ſa fortune, ne pouvoit encore acquitter toute la reconnoiſſance qui lui étoit dûe. On lit dans Perceforeſt, qu'un Chevalier ayant ſoûtenu un gage de bataille, refuſa l'offre que lui fit ſon Seigneur de la moitié de ſa terre pour prix de la victoire qu'il avoit remportée en combattant à ſa place. Le même roman fait mention d'autres ſemblables conceſſions d'héritages & de fiefs. *Vol. III, fol. 96 v°. col. 2.*

Les plus grandes richeſſes étoient, avec raiſon, réſervées pour ſervir de récompenſe à des exploits plus importans dans les diverſes rencontres de la guerre; il n'y en avoit aucune qui ne pût faire monter au plus haut degré l'opulence de celui qui s'y diſtinguoit. Un de nos plus anciens Romanciers faiſant paroître un de ſes principaux perſonnages à la tête de ſes troupes dans un combat, dit qu'il promit à ſes gens d'accroître leurs fiefs, s'il obtenoit la victoire: *Roman du Brut, mſ. fol. 92 r°. col. 2.*

> Puis leur a dit ſe il vainquoit
> A chaſcun ſon fié en croiſtroit.

Pareilles promeſſes d'un Seigneur à ſes Chevaliers, ſont répétées dans le roman de Lancelot, & ſe trouvent appuyées du témoignage de nos hiſtoriens. *T. III, fol. 127 r°. col. 1.*

A l'aſſaut que Charles VI donna à Pontoiſe en 1441, outre qu'il fit des Cheva-

liers, il ennoblit le premier qui monta à la tour de Frise lui & ses successeurs pour sa grande vaillance, & *lui donna aucuns riches dons pour s'entretenir lui & son état,* suivant Monstrelet [a]. Froissart [b], avant lui, nous avoit donné une grande idée de la magnificence du prince de Galles envers un de ses Chevaliers qui lui-même n'en montra pas moins à l'égard de ses Ecuyers. Edouard, après la victoire qu'il remporta à Poitiers, donna 500 marcs de revenu par an à James d'Endelée qui s'étoit distingué dans cette action, & qu'il retint pour son Chevalier. Comme celui-ci partagea ce don sur le champ à quatre Ecuyers de son corps qui ne l'avoient point quitté durant la bataille, le prince de Galles qui en fut informé lui donna encore 600 autres marcs. Ces traits de générosité pour les Chevaliers qui se signaloient à la guerre, furent imités à l'envi par tous les princes de l'Europe. Voyez dans les mémoires de la maison de Brandebourg, comment plusieurs terres en fief furent données à de braves Chevaliers pour récompenser leurs services. Les Souverains quelquefois, suivant le même historien, leur abandonnoient des prisonniers de qui ils tiroient des rançons immenses. Si ces prisonniers avoient des terres libres ou en franc-alleu, ceux au pouvoir desquels ils étoient, exigeoient qu'ils leur en rendissent l'hommage, & c'est ainsi que les Margraves de Franconie acquirent en 1334 un grand nombre de vassaux qu'ils ont encore dans l'Autriche. Indépendamment des biens que

[a] *Monstrelet, vol.* II, *page* 190 v°.

[b] *Vol. I, p.* 196, 197 & 198.

le Chevalier tenoit de la libéralité du Prince qu'il avoit servi, il pouvoit encore par lui-même faire souvent une fortune considérable : s'étoit-il, dans un combat, rendu supérieur aux efforts d'un Seigneur riche & puissant, il étoit le maître de mettre sa liberté à tel prix qu'il vouloit, & d'en exiger telle part de ses biens qu'il lui auroit demandée. Un écuyer de Picardie poursuivi par un Anglois Banneret à la déroute de Poitiers, l'ayant forcé de se rendre, lui fit dans la suite payer six mille nobles ; & d'Ecuyer qu'il étoit, devint Chevalier *pour le grant profit qu'il en eut*, suivant Froissart. *L. I, fol. 194.*

Quelques-uns même après avoir tué un ennemi, ont fait acheter chèrement aux amis & aux parens du vaincu, les dépouilles sanglantes que le droit de la victoire laissoit à leur possession, comme il arriva dans une sortie au siège de Rouen en 1418, le corps du vaincu coûta quatre cens nobles à ceux qui le retirèrent. *Jean le Fèvre de S. Rem. hist. de Ch. VI, pag. 127 & 128.*

Les héros dans Homère n'étoient guère plus humains. D'autres Chevaliers usèrent avec plus de modération de leurs victoires, suivant les préceptes de la Chevalerie ; & s'ils s'en écartoient, leurs Chefs en firent quelquefois des exemples mémorables : l'histoire nous a conservé les paroles du duc de Lancastre, en chassant pour jamais de sa Cour un Chevalier déloyal dont il abandonna les armes & le cheval à du Guesclin, & auquel il fit encore payer une somme de mille livres : *Je n'ay cure*, dit le Duc, *de gens qui fassent trayson, ne point* *Hist. de du Guescl. édit. de Ménard, p. 61 & 62.*

*ne l'avons accoustumé en nostre pays : mais le jardin est bel & noble où * ourtye ne peut venir en sa saison.*

* Hortie ne peut fructifier.

46. *Clignet de Brabant*]. Ce fait est rapporté fort au long par le moine de Saint Denys, dans son histoire de Charles VI, traduite par le Laboureur sous l'an 1405, *p.* 538.

47. *Don de sa main*]. Je n'ai que des romans & des ouvrages aussi fabuleux à citer pour preuve de cet usage ; mais on peut croire aisément que cette idée romanesque fut adoptée par des Seigneurs & des Chevaliers qui auroient voulu s'assurer de l'adresse & de la valeur des époux qu'ils destinoient à leurs filles pour défendre les fiefs dont elles étoient héritières.

Nuits de Straparole, t. I, p. 236.

Le puissant roy Odescalque qui avoit une fille nommée Doralisce, *en la voulant marier honorablement, avoit fait publier un tournoi par tout Royaume, ayant deliberé de ne la marier point, sinon à celui qui auroit la victoire & le prix du tournoy, au moyen de quoi plusieurs Ducs, Marquis & autres puissans Seigneurs étoient venus de toutes parts pour conquester ce précieux prix.* On voit dans Perceforest la description d'un célèbre tournoi dont le prix devoit être pareillement une jeune Demoiselle à marier : le vainqueur devint son époux.

Vol. V, fol. 22, 28.

Ms. fol. 99 r°.

Une autre D^lle. suivant le roman de Gerard de Roussillon, en provençal, choisit elle-même un brave Chevalier pour être le châtelain de ses terres & pour les dé-

sendre, & l'épousa dans la suite. On peut se rappeler ici ce que dit Froissart des amours d'Eustache d'Auberticour avec Madame Isabelle de Juliers qui lui envoya souvent des chevaux en présent & qui couronna les exploits de ce brave Chevalier par le mariage qu'elle contracta avec lui. *L. I, p. 222.*

48. *La Trimouille*]. Jean Bouchet nous a laissé l'histoire de Louis de la Trimouille sous le nom du *Chevalier sans reproche*. On y lit que le seigneur de la Trimouille, à l'âge de vingt-sept ans, fut Lieutenant général du roi Charles VII en la guerre de Bretagne, & l'on y voit le récit de la victoire qu'il remporta à S. Aubin du Cormier. *Page 57. Page 61.*

49. *Dégradation*]. La Colombière, dans son traité de l'office du roi d'armes, imprimé en 1645, avoit décrit les formalités de la dégradation des armes & de la Chevalerie. Il les explique de nouveau avec plus d'étendue dans son théatre d'honneur & de chevalerie, imprimé en 1648. Joignez-y ce qu'on voit à ce sujet dans le livre de Beloi, l'origine de la Chevalerie, & dans le traité de la noblesse par la Roque. Lisez encore dans le roman de Tiran le Blanc, la manière dont un Chevalier vaincu fut ignominieusement jeté hors des lices, & les formalités avec lesquelles des chevaliers Chrétiens qui avoient servi dans l'armée des Infidèles, furent dégradés solennellement en présence de l'Empereur & de toute la Cour. *P. 97 & suiv. Ch. LI, page 55 v°. & suiv. P. 45 & suiv. Chap. CXVI. T. I, p. 87. Ibid. p. 254 & suiv.*

Enfin si l'on ne veut rien négliger de tout ce qui regarde cette matière, on peut voir une miniature représentant un Chevalier dépouillé de ses armes & dégradé solennellement, *au fol.* 361 *du roman de Tristan de Léonois, manusc. du Roi, n°.* 6773. La Colombière a fait aussi graver la représentation de cette flétrissante cérémonie dans son théatre d'honneur, *tome II, p.* 558.

50. *La pointe en haut*]. Voyez du Cange, gloss. latin, au mot *Arma reversata*, & les notes du même auteur sur les établissemens de S. Louis à la suite de Joinville, *pages* 186 & 187. Voyez encore Beloi, origine de la Chev. *pages* 45 & 46. La Roque, traité de la noblesse, *p.* 416; & le roman de Tiran le Blanc, *tome I, pages* 87, 256 & 258.

Perceforest, vol. I, fol. 34 *v° col.* 1. *vol. IV, fol.* 19, *v°. col.* 1, *vol. VI, fol.* 7 *v°. col.* 1.

L'écu jetté la pointe en haut sur le corps d'un Chevalier, marquoit que celui à qui il appartenoit étoit mort: tout Chevalier deshonoré par sa mauvaise foi, par sa lâcheté ou par quelque action honteuse, étoit également regardé comme un cadavre dépouillé de tout sentiment. L'histoire nous apprend comment pendant le siège de Montcontour que faisoit du Guesclin,

Hist. de Bert. de Guesclin, édit. de Ménard, p. 487 & 489.

un Anglois à qui du Guesclin, pour la rançon d'un de ses sousdoyers, avoit engagé ses biens & sa terre pour certaine somme par lettre obligatoire, scellée de son scel, n'estant pas payé par oubli de la part de du Guesclin, fit peindre ses armes & les fit traîner, & puis pendre renversées sans dessus dessous comme d'un parjure. La ville fut forcée &

l'Anglois traîné à ſon tour & pendu au même lieu où il avoit fait pendre l'écu de du Gueſclin : celui-ci convenoit que ſon créancier avoit bien eu le droit de ſaiſir & de faire exécuter ſes biens & ſes terres après l'expiration du terme fixé pour le payement, mais non de l'inſulter comme il avoit fait; c'étoit néanmoins une des peines auxquelles les Chevaliers ſe soûmirent eux-mêmes lorſqu'ils contractèrent des engagemens. On en voit pluſieurs exemples pour des ſermens de fidélité & pour des promeſſes de tenir priſon.

Voy. Morice à Preuv. pour l'hiſt. de Bret. préf. p. VIII.

Par l'obligation que feit Meſſire Jehan de Greſli captal de Buch, priſonnier de guerre en ſeptembre 1364 *au roi Charles cinquième, de tenir ſa priſon ordonnée, il voulut, s'il faiſoit le contraire, eſtre tenu pour faulx, mauvais & deſloyal Chevalier, parjure & foymentie; & en ſigne de ce, que ſes armes fuſſent tournées & miſes deſſus deſſous, & comme tel peuſt eſtre pourſuivi en toutes Cours.*

Du Tillet, Rec. des Rois de Fr. ch. des Chevaliers de l'Ordre, pag. 318.

Les ſtatuts de l'Ordre de l'Etoile décernent encore la même peine contre les lâches, en ces termes: *Et ſe il y a aucun qui honteuſement, que Diex ne Noſtre-Dame ne veillent, ſe parte de bataille ou de beſoigne ordenée, il ſera ſouſpendus de la compagnie & ne pourra porter tel habit, & li tournera l'écu en la noble maiſon ſes armes & ſon timbre, ce deſſus deſſous ſans deffacier, juſques à tant que il ſeut reſtituez par le Prince & ſon Conſeil, & tenu pour relevez par ſon bien fait.*

Ordonn. des Rois de Fr. t. II, p. 466.

Cette dernière diſpoſition laiſſoit encore

au coupable la ressource de pouvoir expier son crime & d'effacer sa honte par des actions qui le remettroient en honneur & lui rendroient le lustre qu'il avoit perdu : politique remplie d'humanité, sagement employée depuis par M. de Turenne qui savoit ainsi tirer parti de la lacheté, & rendre les fautes des laches quelquefois utiles à eux-mêmes & à l'État.

Par la condamnation de l'amiral de Coligni en 1572, il étoit ordonné que ses armoiries seroient attachées à la queue des chevaux & traînées dans les villes. *De Thou, tome VI, liv. LIII, page 459.*

51. *Claye*]. Cette circonstance de la dégradation rappelle ce que Tacite a dit des supplices des Germains. Chez eux les traîtres & les deserteurs étoient pendus à des arbres ; les laches, les poltrons & autres coupables de crimes infâmes, étoient jettés dans un bourbier & dans un marais, & leur corps étoit couvert d'une claie. Il donne raison de la diversité de ces traitemens : « Le supplice des crimes ordinaires doit être exposé au grand jour pour » servir d'exemple, les crimes infâmes » doivent être ensevelis dans l'oubli ».

Nos Chevaliers étoient pénétrés des mêmes sentimens d'horreur & d'exécration que les Germains avoient témoignés pour les ames laches.

52. *Trancher la nappe*]. La peine de trancher la nappe qui pourroit être fondée sur quelqu'une de nos anciennes loix dont nous

nous n'avons aucune connoiſſance, ſemble avoir quelque rapport avec ce qu'on lit dans Joinville. Comme ſes Chevaliers avoient été maltraités par les frères Hoſpitaliers, il en demanda juſtice au Maître de l'Hôpital qui conſentit à lui en faire ſatisfaction. Elle conſiſtoit à faire trouver les auteurs de l'outrage lorſqu'ils mangeroient ſur leurs manteaux, afin que les Chevaliers offenſés puſſent venir les leur enlever. Lorſque Joinville & les ſiens ſe préſentèrent pour exécuter les conditions & faire lever les frères de deſſus leurs manteaux, ceux-ci le refusèrent, alors les Chevaliers ſe firent juſtice eux-mêmes en prenant place pour manger avec eux, & les obligèrent à laiſſer leurs manteaux pour aller à une autre table. *Page 96.*

53. *Écuyers*]. Un Chevalier regardé comme un homme diffamé parce qu'on l'avoit vû dans une charette, arrive à la cour du roi Artus, & veut prendre place à la table des Chevaliers; mais aucun ne veut l'y ſouffrir: refuſé dans tous les rangs où il ſe préſente, il va pour étendre ſa nappe ſur la table des Ecuyers; il n'y fut pas mieux reçu, tous le chaſſèrent également; enfin il fut réduit à aller manger dehors. *Lancelot du Lac, t. II, fol. 15 v°. col. 2.*

54. *Travaux*]. L'on a vû le jeune homme deſtiné aux armes ſortir à l'âge de ſept ans des mains des femmes qui lui avoient donné l'éducation, & paſſer de-là au ſervice de page où il demeuroit juſqu'à l'âge de quatorze pour être formé au monde & à la

politesse. A quatorze ans il devenoit Ecuyer & en continuoit ordinairement les fonctions sept autres années, c'est-à-dire, jusqu'à vingt-un ans; alors, suivant l'usage commun, il acquéroit la Chevalerie dont il devoit soûtenir les travaux continuels tout le reste de ses jours.

Dans le Dit dou preu Avaricieux. *Ms. de M. de Sardière, p. pénult.*

Baudouin de Condé veut que le Chevalier ne puisse quitter le métier des armes tant que ses forces & ses moyens le lui permettent;

Car il n'en doit finer[a]
Chevaliers tant qu'il puist finer[b]
D'avoir ne de santé de cors:
Tes[c] est d'armes li vrais recours.

[a] *finir, cesser.*
[b] *trouver & avoir.*
[c] *tel.*

Mais il vient un temps où la nature s'épuisant, ne permet pas de se livrer avec la même vigueur aux fatigues que demandoit la Chevalerie. Les premiers exercices dont on se détachoit, auxquels même on renonçoit comme moins nécessaires, furent ceux des tournois; l'histoire de Louis XII en fournit un exemple remarquable.

Jean de S. Gelais, hist. de Louis XII, p. 123 & 129.

Aux joûtes faites en présence de toute la Cour à Paris dans la rue S. Antoine, assez près des Tournelles, vis-à-vis du beau treillis, il s'y donna, dit l'historien, *mains beaux coups, & entre autres Monseigneur de Clerieux lequel étoit déja en l'arriere saison de ses années, feit merveilles. Car d'une course de lance il porta par terre un gentil homme de Picardie, homme & cheval tout ensemble, & incontinent ce coup fait, il s'en alla desarmer & se rafraichir entre*

deux beaux draps ; & envoya son heaume à une Dame de Paris, en la priant qu'elle le gardât, lui faisant savoir que quant à lui il avoit clos le pas, & que jamais il n'avoit intention de se trouver en joustes ny en tournois où il fallut porter harnois. Le Chevalier en déposant aux pieds de sa Dame ce glorieux & ce dernier témoignage des sentimens de valeur autant que d'amour dont elle l'avoit animé, pouvoit lui dire comme Horace à Venus, & d'une façon plus héroïque, *L. III, Ode 26.*

Vixi puellis nuper idoneus,
Et militavi non sine gloria.
Nunc arma, defunctumque bello
Barbiton hic paries habebit.

On renonçoit plus difficilement au métier des armes qui faisoit l'essence du Chevalier, & les Chevaliers profitoient à regret du triste bénéfice de l'âge que la loi leur avoit accordé. Comme les loix Romaines avoient dispensé les Sénateurs sexagénaires de se trouver aux assemblées, *Traité de l'emp. Rom. par Midleton.* nos Chevaliers pareillement furent au même âge exempts de l'obligation de soûtenir le gage de bataille, & furent encore affranchis de la nécessité de servir les fiefs de haubert ou de Chevalier, s'ils en possédoient quelques-uns; *Assises de Jérusalem, ch. CCXLIV, p. 264.* mais en ce cas il falloit que le Chevalier en échange de son corps, remît son cheval & ses armes au Seigneur à qui il devoit le service.

55. *Funérailles*]. Les Chevaliers, si l'on *Vol. II, fol. 7 r°. col. 1.*

s'en rapporte à l'auteur du roman de Lancelot, n'étoient point anciennement mis en terre qu'ils ne fussent armés de toutes leurs armes. Un témoignage plus authentique nous apprendra quels étoient les honneurs qu'on leur rendoit dans le XIV^e^ siècle, & que la pompe de leurs funérailles égaloit presque celles des Souverains.

D. Vaissette, Hist. de Languedoc, t. IV, p. 520, sous l'an 1443.

On n'épargna rien dans ces siècles pour la pompe des enterremens ou des funérailles, & les Seigneurs ordonnoient souvent à cette occasion dans leurs testamens, des dépenses excessives. On observoit une coûtume singulière aux enterremens des Barons & des autres Chevaliers : on faisoit coucher dans le lit de parade qui se portoit aux enterremens, un homme vivant armé de pied en cap, pour représenter la personne du défunt. On trouve dans les comptes de la maison de Polignac, qu'on donna en 1375 cinq sols à Blaise pour avoir fait le Chevalier mort à la sépulture de Jean, fils de Randonnet Armand, vicomte de Polignac.

Hist. de Thou, liv. CII, page 203 F. & p. 454 de la trad.

Les Anglois faisant en 1591 le siège de Rouen avec Henri IV, réservèrent au colonel de leur Infanterie une pompe funèbre bien digne de la Chevalerie ancienne, dont l'esprit se conserva long-temps dans cette nation : comme ce brave Colonel neveu du comte d'Essex, eut été tué dans une attaque faite à leur tête ; les Anglois mirent son corps dans un cercueil de plomb & le conservèrent jusqu'à leur départ, dans le dessein, comme ils le disoient eux-mêmes, de le faire entrer dans la ville par la brèche, si l'occasion de donner

un assaut se présentoit, voulant l'y transporter par un chemin où il les auroit conduits, si la mort ne l'en eût empêché : mais n'ayant pû rendre à leur chef cet honneur militaire, ils remportèrent son corps en Angleterre.

56. *Tombeaux*]. La Colombière est entré dans un grand détail au sujet des tombeaux des Chevaliers & des diverses marques honorables dont ils étoient armés, suivant les qualités & les exploits de ceux dont ils couvroient la cendre, & suivant les différens genres de leur mort. Cet auteur a cependant la bonne foi d'avertir que ses observations se trouvent peu conformes aux monumens qui nous restent. *Théat. d'hon. t. II, p. 625 & suiv. & dans sa science héroïque, ch.* XLVI.

57. *Épées*]. Voyez Savaron, traité de l'épée Françoise, touchant l'usage de suspendre & d'attacher ses armes dans les Églises. Le moine du Vigeois nous a conservé un des plus anciens témoignages de la vénération que l'on avoit pour les armes des Chevaliers qui s'étoient rendus illustres. On les gardoit précieusement dans les trésors des Églises : en faisant le récit des choses précieuses pillées dans les Églises par Henri roi d'Angleterre, il ajoûte: *Loricam quæ in armario servabatur Guidonis de Grandi monte, nocte quâdam petiit & accepit.* *Labbe, t. II, p. 336.*

Bayard avoit en vûe cette glorieuse récompense donnée à ses exploits, & le monument éternel qui devoit en être conservé avec son épée lorsqu'il adresse ces mots

à celle dont François I[er]. venoit de recevoir l'accolade : *Tu es bienheureuse*, lui dit-il, suivant la Colombière, *d'avoir aujourd'huy à un si beau & si puissant Roy donné l'ordre de Chevalerie ; certes, ma bonne espée, vous serez comme reliques gardée & sur toute autre honorée, & puis fit deux saults, & après remit au fourreau son espée.*

Théat. d'hon. t. I, p. 16 & 17.

Ce fait est rapporté avec quelques légères différences dans le supplément à l'histoire du chevalier Bayard dont je vais copier les termes : on y verra que cette épée n'eut pas le sort qu'elle devoit avoir, malgré les soins du duc de Savoie pour la recouvrer. *Bayard après cette action fit une grande reverence ; & baisant son espée, dit :* Glorieuse espée, qui aujourd'hui a eu l'honneur de faire Chevalier le plus grand Roi du monde, je ne l'employeray jamais plus que contre les Infidèles, ennemis du nom Chrétien.

Edit. de Godefroi, p. 462 & 463.

Cette espée a esté mal conservée, ceux qui restent de son nom ne savent ce qu'elle est devenue : le duc Charles Emanuel de Savoye, petit fils du roy François, qui, vaillant comme luy, aime les vaillans, & honore leur mémoire, a desiré de l'avoir pour la mettre parmi un nombre de choses rares qu'il conserve en sa gallerie à Turin, mais ne l'ayant peu rencontrer, quelque diligente recherche qu'il en ait faite, il a mis en sa place la masse d'armes dont le Chevalier se servoit en guerre, qu'il a retirée avec instance de Charles du Motet sieur de Chichiliane, brave & sage gentil-homme de Dauphiné

qui la conſervoit ſoigneuſement; il luy eſcrivit une fort honneſte lettre, le priant de luy en faire préſent, & qu'il la cheriroit comme choſe très-précieuſe, adjouſtant pour l'honneur du Chevalier, que parmi le contentement qu'il auroit de voir cette pièce au lieu plus digne de ſa gallerie, il eſtoit deſplaiſant de quoy elle ne ſeroit en ſi bonnes mains que celles de ſon premier maiſtre.

58. *Pucelle d'Orléans*]. Ste. Catherine de Fierbois (ſuivant le dictionnaire univerſel de la France, Paris, 1726) bourg dans la Touraine, ſitué à une lieue de Ste. Maure: l'on veut que ce ſoit où la pucelle d'Orléans trouva l'épée de Charlemagne dont elle s'eſt ſervie dans ſes expéditions guerrières, & que l'on a porté depuis au tréſor de S. Denys; l'on dit qu'elle la trouva dans le tombeau d'un Soldat. La Chapelle qui porte ce nom eſt à la préſentation de l'archevêque de Tours.

Fin du Tome premier.

XG·759·L11M v.1

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 06399 619 1